N° 868 45e Année T. CCLIV 15 Août 1934

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE

Lt-Colonel H. Bons...	*La Vérité sur la Défense contre Avions.*	5
Raja Rao............	*Un Client. Nouvelle hindoue*........	31
Alice Penchinat-Nègre.	*Nuit*, poèmes....................	49
Pierre Dufay.........	*Une Source ignorée d'« A Rebours ».*	52
Madeleine Barré.....	*La Palestine actuelle*............	59
Pierre Viguié........	*La Vie et l'Œuvre singulières d'Henry Le Bret (1618-1710)*............	72
John Charpentier.....	*La Grand'Nef du Monde*, roman (IV).	83

REVUE DE LA QUINZAINE. — Émile Magne : **Littérature**, 117 | André Fontainas : **Les Poèmes**, 126 | John Charpentier : **Les Romans**, 130 | Pierre Lièvre : **Théâtre**, 135 | P. Masson-Oursel : **Philosophie**, 139 | Marcel Boll : **Le Mouvement scientifique**, 142 | Henri Mazel : **Science sociale**, 145 | Camille Vallaux : **Géographie**, 150 | A. van Gennep : **Préhistoire**, 153 | Louis Le Cardonnel : **Questions religieuses**, 158 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues**, 163 | René-Dumesnil : **Musique**, 170 | Bernard Champigneulle : **Art**, 174 | Auguste Marguillier : **Musées et Collections**, 178 | Charles Merki : **Archéologie**, 186 | Z.-L. Zaleski : **Notes et Documents littéraires.** *Le mouvement des traductions*, 189 | Démétrius Astériotis : **Lettres néo-grecques**, 194 | Manoel Gahisto : **Lettres brésiliennes**, 202 | Divers : **Bibliographie politique**, 207; **Ouvrages sur la Guerre de 1914**, 211 | Mercvre : **Publications récentes**, 216; **Échos**, 218.

Reproduction et traduction interdites

—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, **5 fr. 75;** plein tarif **6 fr. 50**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE donne dans les 24 livraisons **d'une seule année** la matière de **cinquante volumes** in-16 ordinaires, qui, au prix de 12 francs l'un, coûteraient 600 francs.

Le *Mercure de France* a publié au cours de l'année 1933 :

plus de 120 études, essais, longs articles, contes, romans, nouvelles et fantaisies;

des poésies;

environ 500 articles dans la " Revue de la Quinzaine ", sous les 75 rubriques suivantes :

Archéologie.
Art.
Art à l'Étranger.
Bibliographie politique.
Bibliothèques.
Chronique de Belgique.
Chronique de Glozel.
Chronique des mœurs.
Chronique nord-africaine.
Chronique de la Suisse romande.
Controverses.
Echos.
Ethnographie.
Folklore.
Gazette d'Hier et d'Aujourd'hui.
Géographie.
Histoire.
Histoire de l'Art.
Histoire des religions.
Indianisme.
Les Journaux.
Lettres allemandes.
Lettres anglaises.
Lettres anglo-américaines.
Lettres antiques.
Lettres brésiliennes.
Lettres canadiennes
Lettres catalanes.
Lettres chinoises.
Lettres dano-norvégiennes.
Lettres espagnoles.
Lettres hindoues.
Lettres hispano-américaines.
Lettres hongroises.
Lettres islandaises.
Lettres italiennes.
Lettres japonaises.
Lettres néo-grecques.
Lettres polonaises.
Lettres portugaises.
Lettres romanes.
Lettres russes.
Lettres tchèques.
Linguistique.
Littérature.
Littérature et Questions coloniales.
Le Mouvement scientifique.
Musées et Collections.
Musique.
Notes et Documents artistiques.
Notes et Documents d'histoire.
Notes et Documents littéraires.
Notes et Documents de musique.
Notes et Documents scientifiques.
Orientalisme.
Ouvrages sur la guerre de 1914.
Philosophie.
Les Poèmes.
Poétique.
Police et Criminologie.
Préhistoire.
Publications d'Art.
Publications récentes.
Questions juridiques.
Questions militaires et maritimes.
Questions religieuses.
Les Revues.
Les Romans.
Science financière.
Science sociale.
Sciences médicales.
Sciences occultes et Théosophie.
Théâtre.
Variétés.
Voyages.

Envoi franco d'un spécimen
sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6e

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT CINQUANTE-QUATRIÈME

15 Août — 15 Septembre 1934

15 Août — 15 Septembre 1934 Tome CCLIV

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

SALLE OVALE

Paraît le 1er et le 15 du mois

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXIV

LA VÉRITÉ SUR LA DÉFENSE CONTRE AVIONS

—

L'automobilisme, l'aviation, les chars de combat (tanks), ont été, au point de vue de leur emploi aux armées, les révélations de la dernière guerre. L'aviation, en particulier, a pris, en une vingtaine d'années (1), une importance telle que certains, comme le général italien Douhet, en font l'arme de la décision et préconisent l'attaque aérienne massive ou *ruée aérienne*. Quelle que soit la vérité sur ce point discutable, et fortement controversé, il est certain que, dans les conflits futurs, l'aviation est appelée à jouer un rôle considérable et que ses menaces remplissent d'inquiétude les chefs des armées et les populations civiles.

Pour se défendre contre l'aviation, il y a deux sortes de moyens : les défenses passives (évacuations, abris, masques à gaz, dont nous ne nous occuperons pas ici) ; les défenses actives (aviation et artillerie anti-aérienne).

C'est seulement de l'artillerie anti-aérienne que je voudrais entretenir les lecteurs, parce que c'est d'elle seule que je me reconnais le droit de parler avec quelque compétence.

Fort des enseignements de la dernière guerre, pendant laquelle j'ai commandé successivement une section d'auto-canons de 75, une D.C.A. (2) d'armée et enfin l'ar-

(1) C'est en 1910 seulement, moins de quatre ans avant la guerre, que les avions ont paru pour la première fois aux manœuvres d'automne.
(2) D.C.A. : Défense contre aéronefs ou contre avions.

tillerie anti-aérienne du Camp retranché de Paris, mon but est de préciser ce que l'on peut attendre de l'artillerie anti-aérienne.

Un système d'artillerie complet doit pouvoir tirer, en principe, sur tous les objectifs, quels qu'ils soient. Il comprend par conséquent diverses sortes de matériels : pièces de campagne, de siège, de place, de côte, de bord. L'apparition des avions dans le ciel des champs de bataille devait donc entraîner la création d'un matériel capable d'atteindre ces objectifs d'un genre nouveau. Cependant, tous les artilleurs n'étaient pas d'accord sur la nécessité de cette création, et quelques-uns, non des moindres, étaient d'avis que toute pièce d'artillerie doit pouvoir tirer sur les objectifs aériens, sans qu'il soit nécessaire de créer un matériel spécial. Je partagerais volontiers cette opinion si les pièces non spécialisées pouvaient tirer sous les grands angles. Avant la guerre, quand la question du tir aérien se posa, cette condition était bien loin d'être remplie, et il fallut bien se résoudre à créer un matériel spécial. Mais si le matériel actuellement en service devait être un jour remplacé par de nouveaux modèles, il y aurait lieu de prévoir la possibilité du tir aérien pour toutes les pièces.

L'artillerie s'était préoccupée depuis longtemps du tir sur les aérostats, qu'ils soient captifs ou libres, et dirigeables. Mais, d'une part, les dirigeables ne paraissaient pas devoir jouer un rôle très important, et, d'autre part, le tir sur les ballons captifs, en raison de leur altitude relativement faible et de leur immobilité, ne nécessitait pas l'emploi d'un matériel spécial.

Il n'en était pas de même pour l'avion, dont l'altitude, la mobilité (changements d'altitude et de direction presque instantanés) et la vitesse exigeaient des pièces des qualités entièrement nouvelles. L'artillerie anti-aérienne a donc été créée dès que les avions ont paru dans les airs. La France, l'Allemagne et, d'une manière générale, toutes les grandes puissances militaires, n'ont pas tardé à étudier et à mettre au point des matériels d'artillerie anti-aérienne.

Je ne referai pas ici l'historique de l'artillerie anti-aérienne. Il a été fait déjà, et très bien fait, par le chef d'escadron Lucas, dans un ouvrage très complet et très documenté, auquel je renvoie le lecteur que la question intéresse (3).

§

Avant 1914, aucun artilleur n'avait tiré sur un avion. Les officiers qui, dès le début de 1915, prirent le commandement des premières sections automobiles de 75 anti-aériennes partirent avec une grande confiance dans le matériel de tout premier ordre qui leur était confié. Ils furent rapidement désillusionnés. Les mécomptes qu'ils rencontrèrent n'étaient imputables, on ne saurait trop le proclamer, ni au matériel, ni aux méthodes de tir (bien que celles-ci fussent à ce moment tout à fait rudimentaires). Ils étaient dus uniquement à la nature de l'objectif.

Un réglage de tir d'artillerie est toujours basé sur l'observation. Pour les premiers coups, les éléments du tir sont calculés plus ou moins exactement. Puis le commandant de tir observe la position des éclatements par rapport à l'objectif, soit directement, soit par l'intermédiaire d'observateurs convenablement placés. Il fait ensuite, pour les coups suivants, les corrections nécessaires. Dans le tir contre avions, il est absolument impossible d'opérer de la même manière, parce que l'observation ne se fait plus sur un plan, mais dans un espace à trois dimensions, et surtout parce que les observations relatives à un éclatement ne sont plus valables pour le coup suivant, qui sera tiré dans des conditions absolument différentes. Je n'insiste pas sur ces considérations d'ordre uniquement technique. Tous les techniciens sont d'accord pour reconnaître l'impossibilité de l'observation et du réglage dans le tir aérien.

C'est pourquoi, après avoir tourné et retourné la question, on s'en est tiré par l'adoption d'une formule qui est la suivante:

(3) *La D.C.A.*, par le chef d'escadron Lucas. (Baudinière, édit.).

On ne règle pas un tir contre avions, on le prépare.

Arrêtons-nous un instant pour examiner cette formule qui a eu un grand succès, mais qui, il faut bien le dire, n'est qu'un trompe-l'œil. En réalité, cela veut dire : Puisqu'il est impossible de régler un tir contre avions, eh bien, nous allons le préparer. Ou, en d'autres termes, *nous allons remplacer le réglage par une préparation.*

Or, et c'est là que j'attire toute l'attention du lecteur:

1° Tout tir d'artillerie est précédé d'une préparation. Même le commandant d'une artillerie à cheval, devançant sa troupe au galop de son cheval, de quelques minutes, quelquefois même de quelques secondes seulement, prépare son tir en mesurant, ou en évaluant, la distance, l'angle de site, etc. Préparation rudimentaire, soit, mais préparation tout de même. Quant aux batteries de position, de place, de siège, de côte, elles procèdent toujours à une préparation comportant souvent l'emploi d'instruments de précision. Tous les commandants des batteries de campagne de la dernière guerre savent avec quelle minutie leurs tirs étaient préparés. La préparation n'est donc pas une spécialité de l'artillerie anti-aérienne;

2° En outre, et c'est là ce qu'il y a de plus important, tout tir préparé, quel que soit le soin apporté à la préparation, quelle que soit la précision des instruments employés, *doit toujours être soumis à un réglage.*

Et quelle imprudence de nous donner comme exemple l'artillerie de côte, en laissant entendre qu'elle a depuis longtemps remplacé le réglage par une préparation! Il est bien vrai que l'artillerie de côte se trouve dans des conditions particulièrement favorables, puisque ses tirs s'exécutent sur une surface uniforme et connue, qui est la surface de la mer, et qu'elle est pourvue d'appareils de pointage spéciaux, dits appareils de pointage automatiques, qui, *théoriquement*, donnent aux pièces par une simple visée sur le but l'inclinaison voulue (ou, comme disent les artilleurs : la hausse). Mais ce que ne dit pas l'auteur de la formule, c'est que ce point de départ, cette hausse initiale, ne dispense nullement du réglage. J'ai, pour ma part, assisté à de nombreux tirs d'artillerie de

côte, j'ai suivi les cours d'instruction d'artillerie de côte de Toulon, j'ai enfin personnellement commandé un certain nombre de ces tirs, et je suis en mesure d'affirmer que *tout tir d'artillerie de côte nécessite un réglage, et que ce réglage est parfois même très laborieux*. Pourtant, les objectifs des tirs à la mer sont de dimensions autrement considérables que les objectifs des tirs aériens.

Il faut ajouter que, depuis longtemps, l'artillerie de côte a enlevé aux pièces ses appareils de pointage automatiques pour les reporter au poste de commandement et, puisqu'on nous la donne comme modèle, peut-être pourrait-on proposer d'en faire autant dans l'artillerie anti-aérienne.

En résumé, la célèbre formule, que son auteur a eu la satisfaction de trouver affichée dans des écoles de tir d'Angleterre, ne peut que souligner l'infériorité du tir contre avions, puisque, contrairement à ce qui se passe dans les autres tirs, il ne peut pas être réglé, il ne peut être que préparé, comme l'est d'ailleurs tout tir d'artillerie.

J'ai dû m'arrêter, un peu longuement peut-être, sur cette question de la préparation du tir contre avions, mais c'est qu'elle est vraiment à l'origine de toutes les discussions auxquelles ce tir a donné lieu.

Pendant la guerre, l'artillerie anti-aérienne, il faut bien le dire, ne jouissait pas d'une très grande faveur auprès des états-majors, ni auprès de l'aviation, ni des troupes qui assistaient chaque jour à nos tirs. J'ai vu bien souvent des officiers, même des officiers d'artillerie, qui auraient dû être cependant plus avertis, partant plus indulgents, hausser les épaules. J'ai dû bien souvent aussi prendre la défense des sections placées sous mes ordres auprès des commandants des grandes unités: divisions, corps d'armées. Enfin, dans les conférences que j'ai faites au centre d'instruction de Vitry-le-François, où passaient à tour de rôle les généraux et colonels de toutes armes, je me suis appliqué toujours à faire ressortir les difficultés, les impossibilités même, du tir contre avions. C'était nécessaire, indispensable, car beaucoup parta-

geaient l'avis du général anglais : « Il y a deux choses dans le monde vraiment peu utiles et une chose complètement inutile. » Le général Pagézy, auquel j'emprunte cette citation, ajoute (1) :

Je ne puis pas vous dire les deux choses peu utiles, mais mon respect pour la vérité m'oblige à vous confesser que, d'après le général anglais, la chose complètement inutile est... le canon contre avions.

Tel était aussi un peu l'avis de nombre de généraux français. Quant aux aviateurs, qui étaient tous jeunes, hardis, enthousiastes, *offensifs* en un mot, ils méprisaient un peu cette *défense* ancrée au sol qu'on prétendait attacher à leurs ailes. A l'appui de cette opinion, je signale un incident dont j'ai été le témoin. En 1916, un général commandant de corps d'armée qui avait occupé une très haute situation dans l'aviation rencontra sur sa route, aux environs de Sainte-Menehould, une section d'auto-canons qu'il accabla de ses sarcasmes, reprochant aux officiers, en termes très vifs, les insignes, peut-être extra-réglementaires, brodés sur leurs manches et composés d'une roue et de deux ailes. La roue, soit! Mais les ailes avaient déchaîné l'indignation du général, qui était d'avis de les réserver aux seuls aviateurs, comme s'il n'y avait pas, dans l'aviation même, bien des gens qui ne volent jamais.

Pour la défense de l'artillerie anti-aérienne, on a comparé l'efficacité de ses tirs à celle des tirs contre objectifs terrestres et, en particulier, aux tirs de contre-batterie, c'est-à-dire aux tirs d'artillerie contre artillerie, et l'on a fait ressortir que, dans ces derniers, l'efficacité est extrêmement faible, c'est-à-dire que la démolition d'une batterie exige un nombre de coups de canon comparable au nombre des coups nécessaires pour abattre un avion.

Il y a là encore un malentendu.

(1) Général Pagézy : Conférence faite le 10 décembre 1930 à l'Université de Montpellier.

Le calcul des probabilités, s'appuyant sur la statistique, donne le moyen d'établir un certain nombre de lois qui sont couramment appliquées dans les tirs d'artillerie. Par exemple, quand on dit que, dans la contre-batterie il faut 6.000 coups pour démolir une batterie ennemie (je prends ce nombre de 6.000 arbitrairement, ignorant le nombre exact), cela veut dire que l'officier d'artillerie qui reçoit l'ordre de démolir une batterie ennemie devra établir une demande de munitions de 6.000 coups et que ces munitions lui suffiront généralement pour exécuter l'ordre qu'il a reçu.

En est-il de même quand on dit qu'il faut 6.000 coups pour abattre un avion? Evidemment non; car l'avion, à une altitude moyenne de 4.000 mètres, ne restera même pas une minute sous le feu de la batterie anti-aérienne de quatre pièces. En admettant une cadence de 15 coups à la minute par pièce (ce qui est un maximum dans le tir vertical), c'est tout au plus 60 projectiles qui seront tirés sur l'avion. Qu'importe que la batterie soit approvisionnée à 6.000 coups, si elle ne peut en tirer que 60 !

Il n'est donc pas possible de comparer les nombres fournis par les tirs de contrebatterie à ceux des tirs contre avions. Dans le premier cas, le calcul permet de fixer l'approvisionnement de la batterie. Dans le second cas, le calcul donnera le nombre de *canons* nécessaires. Si nous voulons avoir *une* chance d'abattre l'avion, il faudra employer $\frac{6.000}{60}$ ou 100 batteries de 4 pièces, soit 400 pièces anti-aériennes.

Et ce nombre n'est guère encourageant!

Car la seule chose qui compte à la guerre, c'est le résultat obtenu. Quand une troupe d'infanterie part à l'assaut d'une position, son succès ne se mesure pas au nombre des ennemis tués. A-t-elle ou non emporté la position? Tout est là. Nous dirons donc qu'une artillerie anti-aérienne a obtenu le résultat qu'on lui demande si elle a empêché l'avion de reconnaissance de passer et de voir, l'avion de réglage de régler, l'avion de bombardement de bombarder, etc.

Et ici, nous sommes bien forcés de reconnaître que l'artillerie anti-aérienne est impuissante à obtenir un pareil résultat.

Dans une conférence qu'il a faite, le 10 décembre, à l'Université de Montpellier, le général Pagézy avoue implicitement cette impuissance et nous conseille de ne pas être trop exigeants :

Au lieu, dit-il, de dire : « Défense à l'ennemi de survoler telle zone sous peine de mort », disons simplement : « Défense à l'ennemi de survoler telle zone sous peine de risques plus ou moins graves. Le risque sera faible, mais continu avec l'artillerie. »

Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? Toute opération de guerre comporte des risques et presque toujours des risques graves. L'important, pour celui qui la tente, c'est d'atteindre le but qui lui a été assigné, même au prix de sacrifices. Je le répète donc, le seul résultat vraiment intéressant serait, non d'abattre de temps à autre (rarement) un avion, mais d'empêcher l'ennemi de nous survoler. L'expérience est là pour démontrer que ce résultat ne peut être obtenu avec l'artillerie anti-aérienne, et il est dangereux de laisser se propager l'idée contraire.

Or, certains indices me permettent de croire qu'elle est en train de se répandre dans le personnel actuel de l'artillerie anti-aérienne, et c'est dommage, car ce personnel va ainsi au-devant de reproches qu'il n'aura pas mérités. J'ai sous les yeux un certain nombre de thèmes tactiques, donnés dans les écoles de perfectionnement de la D.C.A. de la région de Paris. Les ordres rédigés dans ces études comportent tous des missions que l'artillerie anti-aérienne est incapable de remplir.

Qu'il me soit permis, à ce propos, de placer ici un souvenir personnel que je cite toujours quand il est question de l'efficacité des tirs anti-aériens. En septembre 1915, le front français de Champagne préparait une attaque qui, comme chacun sait, fut déclenchée le 25 de ce mois. La 5e section d'auto-canons, que je comman-

dais, occupait diverses positions au nord de la route de Suippes à Perthes. Jusqu'au jour de l'attaque, le temps fut exceptionnellement beau, et c'est seulement dans la matinée du 25, au petit jour, que la pluie commença à tomber. Dès la fin d'août, un Fokker allemand passait chaque jour les lignes au lever du soleil, à grande altitude, plus de 4.000 mètres. Il se dirigeait sur Châlons qu'il survolait, puis rentrait dans ses lignes, ayant vu et photographié les mouvements de troupes, les emplacements de batteries, les préparatifs de toutes sortes. Et Dieu sait s'il y en eut dans cette zone, entre les 1er et 25 septembre! Chaque matin, l'avion était salué par un tir aussi dru que possible de la 5e section. Mais, à l'altitude de 4.500 mètres, il restait moins d'une minute sous le feu de la section, et il eût fallu (voir plus haut) 400 pièces pour avoir *une* chance de l'abattre.

Du 1er au 25 septembre, je le répète, le Fokker fut presque chaque jour fidèle au rendez-vous. Certes, il ne manqua pas de *courir quelques risques,* suivant l'expression du général Pagézy. Il a bien dû parfois rapporter quelques éclats dans sa carlingue, car nous avons supporté quelques tirs de représailles. Je relève, en effet, dans mon carnet de notes :

20 septembre 1915, 7 heures. — La section est prise sous le feu de l'artillerie ennemie. Aucun avion en vue. Je fais abriter le personnel. Un éclat casse le niveau de châssis et le volant de direction du canon N° 1. Un autre traverse le dossier de siège du servant de hausse. Dans le bivouac voisin, occupé par les coloniaux, il y a 3 tués et 15 blessés. Un cheval tué.

21 septembre. — Nouveau tir sur la section; je change de position et m'installe au N.-O. de la cote 152.

A ce moment de la guerre, il n'y avait pas de D.C.A. sur le front de Champagne, ni d'ailleurs sur aucun front, mais seulement une section d'auto-canons et quelques pièces de fortune sur troncs d'arbres ou sur arrière-trains de caissons, absolument inoffensives. Tous ces éléments disparates étaient d'ailleurs indépendants et

sans liaison avec l'aviation. J'essayai bien d'attirer l'attention sur le gêneur matinal; mes appels ne furent pas entendus. S'il y avait eu une organisation quelconque, j'aime à croire qu'un (ou plusieurs) de nos Spads se serait trouvé sur le passage du Fokker, et c'est alors évidemment qu'il y aurait eu pour lui *des risques d'une certaine gravité.*

Dès ce moment, mon opinion sur les tirs de l'artillerie anti-aérienne était arrêtée. Elle n'a pas varié dans la suite et elle se trouve résumée dans le paragraphe suivant d'une conférence que j'ai faite, le 6 décembre 1916, au centre d'instruction d'Arnouville :

> L'action isolée de l'artillerie anti-aérienne doit être considérée comme un véritable non-sens. Il faut combattre avec la dernière vigueur la conception simpliste des barrages d'artillerie abattant ou simplement arrêtant les avions qui se présentent sur les lignes. Il faut dire, puisque nous le constatons chaque jour, que l'artillerie anti-aérienne est impuissante contre l'aviateur audacieux *qui a résolu de passer.* Sans doute, le tir pourra gêner l'avion de réglage, il ne l'empêchera pas de régler, il écartera quelques vagues reconnaissances sans objet bien défini, mais, en dernière analyse, tout avion ennemi devra trouver devant lui un de nos avions pour engager le combat.

Tel n'est pas l'avis du général Pagézy, qui, en matière de tir aérien, fait preuve d'un optimisme quelque peu déconcertant:

> D'aucuns, écrit-il, se plaignent que l'artillerie anti-aérienne n'abat pas assez d'avions. Qu'ils s'arment de patience; le jour où elle aura atteint le même degré de perfection que son aînée (l'artillerie de côte), elle ne descendra plus d'avions du tout. On n'osera plus l'approcher.

J'ai dit plus haut ce qu'il fallait penser de cette prétendue perfection de l'artillerie de côte. J'ai expliqué que, pas plus pour cette artillerie que pour n'importe quelle autre, il n'y a de tir sans réglage, et c'est là toute la question.

Le général Pagézy, que j'ai cité plusieurs fois, a été

le véritable maître du tir contre avions. Alors qu'il dirigeait avec une rare compétence et un très grand dévouement le centre d'instruction d'Arnouville, il a créé toutes les méthodes de tir aérien et imaginé un certain nombre des appareils en service. Son influence a donc été considérable, puisqu'il a formé tous les commandants d'unités de tir contre avions, qui, après leur passage à Arnouville, ont conservé l'empreinte de sa forte personnalité. Depuis la guerre, il a fait un certain nombre de conférences et publié divers travaux sur le même sujet, qui lui tient à cœur. J'ignore quelle est aujourd'hui son influence dans les milieux de D.C.A., mais ses derniers écrits sont de nature à faire naître des espoirs chimériques, qui ne sont partagés par aucun de ceux qui ont réellement pratiqué le tir aérien et qui n'ont aucun parti pris dans la question. Au centre d'Arnouville, le général Pagézy était entouré d'officiers dont certains (et lui-même) étaient des savants, quelques-uns même des savants éminents. Il n'est donc pas question de discuter la valeur scientifique des travaux qui y ont été élaborés. Mais le personnel du centre était aveuglé par cette idée fausse et dangereuse que les conceptions théoriques d'école ou de commission d'expériences peuvent se passer de la consécration du champ de bataille. Pour le tir aérien, cette consécration est d'autant plus nécessaire que les tirs d'expérience sont à peu près impossibles, — ce qui explique pourquoi les illusions se sont montrées si tenaces chez les officiers instructeurs.

On peut comprendre que des géomètres, des ingénieurs, des inventeurs de toutes sortes, ignorants des choses de l'artillerie, aient cru de bonne foi trouver une solution mathématique rigoureuse au problème du tir aérien à l'aide d'appareils presque toujours ingénieux (et souvent fort coûteux!). Mais il est surprenant de voir que des techniciens, des artilleurs qui n'ignorent rien des questions de tir, aient pu penser un seul instant que des méthodes nouvelles allaient supprimer complètement le réglage, au point qu'on pourrait le remplacer par des mesures de précision et des calculs.

Il faut en prendre son parti : il n'y a pas de tir d'artillerie sans réglage, pas plus pour l'artillerie aérienne que pour l'artillerie de côte.

Tous les officiers d'artillerie savent, en effet, qu'un tir peut être influencé par une multitude de causes essentiellement variables. Un réglage fait à 8 heures du matin n'est plus valable à midi et le redeviendra peut-être à 15 heures. Il est fonction de l'état de l'atmosphère, du lot de munitions employé, de l'usure du canon, etc., et même de l'équation personnelle du pointeur. Dans le tir contre avions, les données du tir varieront, au cours d'un même tir, avec l'azimuth de l'objectif, avec son altitude aussi, car l'équilibre de l'atmosphère est bien loin d'être le même dans les différentes couches d'air que le projectile traverse. Les coups d'essai préconisés par le cours de tir, et qui font partie de la préparation, sont précisément ce que j'ai appelé une conception d'école. Si l'on avait voulu les utiliser, il aurait fallu les multiplier d'une manière inadmissible. D'ailleurs bien inutilement.

Enfin, il y a une cause qui peut rendre très incertains les tirs contre avions : c'est la volonté du pilote. C'est à ce propos que le général Pagézy, qui ne manque pas d'humour, a imaginé ce qu'il a appelé le Théorème du Maladroit.

« Quand, dit-il, un avion est touché par le tir d'une batterie, c'est qu'il y a quelque part un maladroit, soit à la batterie, soit à l'avion. »

En effet, si le pilote a pris le soin de varier sa route, le maladroit est à la batterie, puisque son tir atteint un but auquel il n'était pas destiné. Au contraire, si le pilote n'a pas modifié le trajet de l'avion, c'est lui le maladroit.

Je ne pense pas que le général Pagézy ait pris lui-même très au sérieux cette boutade. Car, dans le cas contraire, que devrions-nous penser du palmarès qui a été dressé des sections ayant abattu un ou plusieurs avions pendant la guerre? A moins d'admettre que le

« maladroit » était toujours sur l'avion allemand, ce qui serait tout de même exagéré, nous serions forcés de croire que le palmarès n'est qu'une liste des maladroits et, en outre, conduit à dresser des maladroits.

Pour revenir aux choses sérieuses, nous serons bien certainement de l'avis du général Pagézy lui-même, en concluant que, puisque nous avons des batteries contre avions, notre devoir est de leur apprendre à bien tirer.

Le général Pagézy a toujours, pendant la guerre, parlé et agi en technicien du tir, et non en « décéiste », s'il m'est permis de rééditer ce néologisme. Cette attitude n'a pas été sans de graves inconvénients. Pendant longtemps, il n'y a eu, dans la plupart des armées, aucune entente entre l'aviation et l'artillerie anti-aérienne. Le centre d'Arnouville est responsable de cette absence de collaboration parce qu'il était le seul centre officiel reconnu où se traitaient les questions de D.C.A., et qu'il s'est toujours cantonné dans les questions de technique du tir. Et cela est tellement vrai que, lorsqu'il s'est agi de créer un bureau de D.C.A. au G.Q.G., ce n'est pas à un officier d'artillerie (un des maîtres ou des élèves d'Arnouville) qu'il fut fait appel pour le diriger, mais bien à un officier d'une autre arme (génie), tout à fait étranger à la D.C.A. Cet officier, qui n'avait aucune expérience des tirs contre avions, ne fut choisi qu'à cause de ses qualités d'organisateur.

Si un reproche peut être fait au centre d'Arnouville, c'est bien celui d'avoir laissé arracher des mains de l'artillerie cette arme qu'elle avait forgée et mise au point.

Quant à nous, qui avons tiré pendant des mois sur les avions allemands, nous aurons la franchise de convenir que l'artillerie sera toujours un médiocre adversaire de l'avion (5). Allons-nous donc perdre toute confiance et nous contenter d'assister sans conviction à la lutte aérienne?

(5) Dans un récent article (*Journal*, 9 juin 1934), le général Maurin écrit: « L'artillerie anti-aérienne a acquis une précision impressionnante dans ses tirs de jour. »

L'artillerie anti-aérienne n'a donc jamais si bien tiré que depuis qu'elle ne tire plus?

Telle n'est pas la thèse que j'ai l'intention de soutenir. Mais il est impossible de partager les illusions du général Pagézy quand il écrit :

L'artillerie anti-aérienne les tient en respect [les avions ennemis]. Puissamment aidée par l'aviation de chasse, elle joue vis-à-vis d'eux le rôle d'un bouclier plus ou moins grand, plus ou moins impénétrable, suivant la valeur de son matériel, suivant le nombre de ses canons et suivant l'audace des pilotes ennemis.

Faire de l'aviation un auxiliaire de la DCA, c'est méconnaître complètement les conditions de la guerre aérienne, où le rôle principal revient évidemment à l'aviation. Je ne crois pas qu'il puisse se trouver un seul aviateur qui accepte de s'abriter derrière ce bouclier. Pour donner à l'avion ennemi l'impression d'un obstacle « plus ou moins impénétrable », il faudrait une telle débauche de projectiles que toute l'artillerie, de tous les calibres, n'y parviendrait pas.

A cette conception s'oppose celle du colonel Vauthier, de l'état-major du maréchal Pétain, qui est d'avis que :

La chasse de jour est le moyen le plus puissant de combattre les raids ennemis de jour...

Les moyens de défense attachés au sol ont pour but de gêner l'attaque ennemie en la forçant à prendre de l'altitude...

L'artillerie anti-aérienne et les mitrailleuses sont des moyens sans conteste beaucoup moins puissants que la chasse (6).

Bien loin donc de penser que la D.C.A. puisse jouer le rôle principal dans la guerre aérienne, je crois, et ce sera déjà bien, qu'elle pourra être un auxiliaire *modeste* de l'aviation. J'ai montré, par un exemple vécu lors de la préparation des attaques de septembre 1915, l'impuissance d'une section d'auto-canons livrée à elle-même. Tous les chefs de section, surtout avant la création de la DCA, ont pu faire les mêmes constatations. Il me

(6) *La défense aérienne du territoire* (D.A.T.). Conférence faite à Dijon, le 25 juillet 1932, par le colonel Vauthier.

reste à montrer, par un exemple analogue, comment la DCA a pu rendre, et pourra rendre, à l'aviation les services qu'elle est en droit d'en attendre.

Au cours de l'été de 1916, un appareil allemand venait de temps à autre survoler la région de Châlons. Pour remplir sa mission de reconnaissance, il passait les lignes par une des ailes de l'armée : par l'aile droite — Argonne, — si le vent soufflait de l'est; par l'aile gauche — Reims, — si le vent soufflait de l'ouest. Pendant tout le temps de sa mission, il volait ainsi vent arrière. Aussitôt que l'appareil était aperçu, quelquefois bien au delà des lignes, alors qu'il commençait à s'élever, dans la zone ennemie, il était identifié, suivi par les guetteurs, altimétré, télémétré d'une manière continue et canonné dès qu'il était à distance. Enfin, il était signalé à l'escadrille de chasse, qui prenait l'air et envoyait ses appareils vers l'est, si l'ennemi était entré dans nos lignes par l'ouest, et inversement. De cette manière, il était presque impossible à l'avion allemand d'éviter le combat.

C'est ainsi que, le 27 juillet 1916, un appareil allemand, qui avait franchi les lignes dans la région de Reims, fut rejoint vers Minaucourt, à l'autre extrémité de l'armée, par trois Nieuport et abattu par l'un d'eux dont le pilote, l'héroïque maréchal des logis de Terline, trouva la mort au cours du combat, en entrant résolument dans l'appareil allemand qu'il entraîna dans sa chute.

Cet exemple est le type d'une opération concertée et menée à bien par l'union des deux armes, — aviation et DCA. J'en pourrais citer de nombreux autres et me contenterai de rappeler le souvenir suivant.

Au moment des attaques de la IIe armée pour la reprise de Douaumont, une escadrille de chasse de la IVe armée fut envoyée à Verdun pour participer aux opérations projetées. J'étais présent à Souilly lorsque le commandant de cette escadrille vint à l'état-major de l'artillerie se plaindre de ne pas trouver dans la DCA l'aide qu'il avait accoutumé de rencontrer à la IVe ar-

mée, et sans laquelle il déclarait ne pouvoir effectuer un travail sérieux.

Ces exemples montrent bien comment une collabo ration effective de l'aviation et de l'artillerie anti-aérienne est nécessaire. Ce thème demanderait d'ailleurs des développements que leur importance ne permet pas d'insérer dans ces notes brèves.

L'artillerie anti-aérienne a, pendant la guerre même, et depuis la guerre, réalisé de grands progrès et serait, je veux le croire, en mesure de faire beaucoup mieux que nous n'avons fait; mais les principes de son emploi n'ont pas varié. Comment comparer ses progrès, si grands qu'ils soient, à ceux d'une aviation dont le programme est et sera longtemps encore :

Plus vite. — Plus haut. — Plus loin. — Plus lourd.

§

Il reste à parler de la D.C.A. de nuit, et ce n'est pas la partie la moins intéressante de la question. Les opérations de nuit de l'aviation, au début d'une guerre surtout, sont considérées dès maintenant comme la phase la plus angoissante des luttes prochaines. Comment parer aux dangers des bombardements de nuit avec bombes incendiaires et gaz toxiques? Comment protéger les populations des grandes villes dont l'affolement sera accru par l'obscurité?

La chasse de nuit? L'un des officiers les plus compétents de la DCA, le colonel Vauthier, a écrit avec raison que « la chasse de jour est aveugle en l'air si elle n'est pas dirigée du sol ». Que penser de la chasse de nuit, doublement aveugle? Disons en passant que tous les essais faits pour obtenir l'éclairement des objectifs aériens avec des dispositifs éclairants, portés par des parachutes ou avec des fusées éclairantes, n'ont donné jusqu'à présent que des résultats insignifiants. Il en est de même de divers dispositifs d'éclairage au sol, expérimentés pendant la guerre, notamment en Italie.

Je sais qu'une certaine école prétend résoudre le problème de la chasse de nuit par une collaboration de

l'avion et du projecteur. Je me suis interdit de parler de l'aviation, et mon intention, comme je l'ai dit au début de cet exposé, est de borner mes explications à l'artillerie anti-aérienne. Mais les projecteurs, qui sont servis par l'artillerie, sont des organes de D.C.A., et il faut bien que je dise ce que j'en pense quant à leur collaboration avec l'aviation, d'une part, avec l'artillerie, d'autre part.

Considéré à l'un ou l'autre de ces points de vue, le projecteur doit avant tout procéder à la découverte des objectifs. C'est donc de la découverte que je m'occuperai tout d'abord. A ce sujet, il est fait, à mon avis, un grand abus du projecteur, qui est absolument incapable de rendre les services qui lui sont demandés.

Le projecteur éclaire très bien à petite distance et par temps clair. Il est donc des cas où son emploi s'impose : pour éclairer des points de passage obligés, les abords des ouvrages; dans la défense des côtes : les passes, les goulets, les approches des musoirs, les entrées de ports, etc. Il n'en est pas de même quand il s'agit d'éclairer des points éloignés. Une première question se pose : Quelle est la portée d'un projecteur?

La portée dépend du calibre (diamètre), de l'angle de divergence du faisceau lumineux, *de la couleur de l'objectif* et surtout de l'état de l'atmosphère. Les statistiques indiquent qu'il n'y a pas en moyenne 60 jours par an de temps parfaitement clair. Or, une légère brume dans les premières couches de l'air suffit pour couper net le faisceau du projecteur, tandis que les avions n'en sont pas gênés.

En réalité, tous les chiffres donnés jusqu'à présent pour la portée d'un projecteur ne reposent sur aucune donnée certaine. Voici ceux que je relève dans l'historique de la DCA du commandant Lucas.

Projecteur de	90	7.500	mètres
—	120	9.000	—
—	150	9.500	—
—	200	11.500	—

Ces chiffres me paraissent très exagérés. Au camp retranché de Paris, pendant la guerre, nous avions cons-

tate que, par temps favorable, et dans les meilleures conditions, la portée du projecteur de 150 ne dépassait pas *pratiquement* 5.000 mètres.

Les chiffres donnés sont trop absolus pour être sincères. On ne nous dit pas s'il s'agit d'un faisceau parallèle ou d'un faisceau divergent et, dans ce dernier cas, quel est l'angle de divergence. Un faisceau parallèle, en raison de son faible diamètre, serait inutilisable dans la recherche d'un avion en vol. Il faut donc forcément employer un faisceau plus ou moins divergent. Or, l'intensité d'un tel faisceau est inversement proportionnelle à sa section, elle diminue donc très rapidement quand la distance croît. On a cherché à augmenter la surface éclairée en groupant les projecteurs, et c'est ainsi qu'au camp retranché de Paris, à partir de janvier 1918, les projecteurs étaient groupés par trois, ce qui triplait la section des faisceaux et augmentait dans la même proportion les chances de succès de la recherche. Depuis la guerre, cette méthode a été intensifiée à l'étranger. Au cours d'une séance de cinéma, j'ai vu des groupes de *vingt* gros projecteurs, accolés dans des manœuvres de DCA aux Etats-Unis. Cette solution aurait l'inconvénient de nécessiter un personnel et un matériel hors de proportion avec les disponibilités et les résultats escomptés.

On ne dit pas non plus quelle était la couleur des objectifs qui ont servi à fixer les chiffres indiqués. S'agit-il d'objectifs (avions) blancs ou noirs? Pourquoi l'ennemi n'emploierait-il pas des avions noirs pour les expéditions de nuit? Il est certain que de tels appareils seraient beaucoup moins facilement découverts que les avions de couleur claire, si difficiles cependant à *saisir* et à *garder* dans le faisceau.

Cette difficulté est en effet considérable, quoi qu'on puisse dire. Quand un avion est éclairé par un projecteur, il ne faut pas croire que sa visibilité crève les yeux de ceux qui le guettent. Bien loin de là! Il n'est généralement aperçu tout d'abord que sous l'apparence d'une forme plus ou moins fantomatique. Je suppose naturelle-

ment que la découverte est recherchée à des distances et à des altitudes de guerre, et qu'il ne s'agit pas seulement de performances d'expériences comme celles que j'ai vu réaliser et répéter plusieurs jours de suite à Chartres en 1918. Non, je parle d'un avion à une altitude de 3.500 à 4.000 mètres, arrivant en un point indéterminé, non choisi à l'avance, d'un front de quelque cent kilomètres (comme celui du camp retranché de Paris en 1918). Il faut à un guetteur bien exercé une très grande attention pour trouver l'avion dans le faisceau, quand la direction approximative lui a été fournie par l'écoute. Ce sera souvent un guetteur bénévole, sans fonctions spéciales, qui le verra le premier et qui ne parviendra que difficilement à le faire voir par les véritables intéressés : altimétreurs, télémétreurs, pointeurs, etc. Je ne parle pas du pilote chasseur qui, lui, sera là-haut, livré à lui-même pour observer les faisceaux et tenter d'y découvrir l'ennemi. Les indications, désignations, etc., d'un guetteur à un autre exigeront des appels à la voix ou au téléphone, surtout si les projecteurs sont placés notablement en avant des batteries, comme l'a préconisé le centre d'instruction de Pont-sur-Seine. Il arrivera enfin qu'au moment où l'avion sera décidément bien vu par ceux qui doivent le voir, il cessera tout à coup d'être éclairé (surtout si son pilote n'est pas un « maladroit »). La manœuvre est considérablement compliquée par le fait qu'un observateur placé près du projecteur est aveuglé par le faisceau et ne voit absolument rien. Il doit se mettre à une certaine distance et devient, par conséquent, incapable de diriger l'appareil à la main. Il a donc fallu créer des dispositifs de « commande à distance », les uns mécaniques, les autres électriques. Les premiers ont l'inconvénient de ne pas permettre un éloignement suffisant, les seconds sont (du moins étaient pendant la guerre) d'un fonctionnement incertain et, en outre, comportent un temps mort non négligeable dans la manœuvre, quand il se produit des changements de sens inévitables.

Les expériences, pendant la guerre, du centre d'ins-

truction de Pont-sur-Seine avaient conclu à la nécessité d'une grande masse de projecteurs pour avoir la certitude de prendre l'avion et, en outre, « qu'il était nécessaire pour l'aviateur d'apprendre à reconnaître à l'aspect des faisceaux si l'avion est pris ou non et s'il peut aller à l'attaque ». Ce qui veut dire, à n'en pas douter, que les projecteurs peuvent tenir l'avion dans leur faisceau sans s'en apercevoir, et cette simple constatation en dit long sur la visibilité d'un avion éclairé. En somme, on en arrivait à préconiser une véritable débauche de projecteurs pour produire une « nappe lumineuse continue », qui ressemblait comme une sœur au « bouclier de projectiles » du général Pagézy.

Il est remarquable d'ailleurs que ces conclusions, qui peuvent être *ad libitum* considérées comme favorables ou défavorables à l'emploi des projecteurs, ne s'appliquent qu'au cas de la défense d'un point de dimensions restreintes comme le centre d'instruction lui-même, sans dimensions propres, ou comme, par exemple, la place de Dunkerque. C'est à Dunkerque qu'ont été faites les seules expériences sérieuses de chasse de nuit. Des officiers d'artillerie et de projecteurs, d'une part, des aviateurs, d'autre part, ont fait des efforts louables pour tenter une collaboration des deux services. Malgré des rapports assez favorables, il faut bien reconnaître que les résultats n'ont pas été très encourageants. Un enseignement cependant a paru intéressant: les avions allemands volant au-dessus de la mer étaient aperçus par un avion français qui les survolait. Cette constatation fut le point de départ de l'idée du « plancher lumineux ». On pensa donc « à créer une nappe de lumière couvrant une large zone de terrain, sur laquelle l'avion ennemi se détacherait en silhouette *comme une mouche sur du lait* pour un chasseur placé à une altitude supérieure ». (Comt Lucas.) Des expériences furent tentées et se heurtèrent, comme il était facile de le prévoir, à des difficultés pratiques insurmontables.

Pour en finir avec la chasse de nuit, qui sort un peu de mon sujet et sur laquelle je n'ai pas la prétention

d'apporter des idées définitives, disons seulement qu'au Camp Retranché de Paris elle fut abandonnée en 1918, dès que les attaques allemandes se précisèrent. La question a été définitivement jugée par le colonel Weiss, un aviateur célèbre, qui a écrit :

L'aviation du Camp Retranché de Paris n'a obtenu aucun succès dans la chasse de nuit. Les forces d'aviation du Bourget... n'ont empêché, ni même troublé aucun raid nocturne de Gothas ou de dirigeables. Plusieurs de nos camarades se sont tués ou blessés en rentrant de ces excursions qui se terminaient parfois par des atterrissages scabreux. Je n'ai jamais entendu parler avec garantie d'authenticité de combats au-dessus de Paris. La D.C.A. peut donc inscrire à son livre d'honneur toutes les victoires remportées à la belle étoile. Si tel chasseur s'inscrit en faux contre sa prétention, nous lui donnerons acte de sa performance, qui ne sera jamais qu'un knock-out exceptionnel sur le grand ring du ciel.

En réalité, toutes les fois que les avions allemands survolaient le Camp Retranché, on entendait dans les airs des crépitements de mitrailleuses qui donnaient à croire que des combats se livraient entre avions français et allemands. J'ai fait à ce sujet des enquêtes répétées et ceux de nos aviateurs qui étaient sincères ne m'ont pas caché qu'ils prenaient souvent pour des avions les petits nuages de fumée produits par l'éclatement de nos shrapnells, et c'est sur ces vapeurs fugitives, croisées au hasard du vol par les avions, que ces derniers exerçaient le tir de leurs mitrailleuses.

§

En ce qui concerne l'emploi de l'artillerie anti-aérienne dans la défense de nuit et sa collaboration avec le projecteur, l'exemple du Camp Retranché de Paris en 1918 peut être considéré comme une expérience pratique, dont il n'est pas permis de négliger les enseignements. Il en est de même de la défense de Londres, dont je m'abstiendrai de parler longuement pour des raisons de convenance internationale, bien que j'aie eu l'hon-

neur de la visiter en détail et même d'assister officiellement à une alerte au poste de commandement de White Hall. Retenons seulement qu'un avion au-dessus de la mer est vu assez facilement par un avion qui le survole (expériences de Dunkerque). Londres est donc, pour la participation de son aviation à la défense de nuit, dans des conditions très favorables qu'on ne retrouve pas à Paris. Enfin, retenons aussi que, dans toutes leurs tentatives sur Londres, les avions allemands ont survolé et bombardé la grande cité. Ils ont éprouvé des pertes? Oui, sans doute, mais connaît-on des opérations de guerre sans pertes?

A Paris, les attaques aériennes sérieuses ont commencé au début de 1918. Le colonel Weiss, dans les lignes que j'ai reproduites plus haut, a donné la mesure exacte du rôle de l'aviation dans la chasse de nuit. J'en dirai autant du rôle des projecteurs et du tir sur *avions vus*. Dans ce qui précède, j'ai suffisamment exposé les raisons qui s'opposent à l'efficacité d'un éclairage réellement pratique par les projecteurs tant pour la chasse que pour le tir. Je n'avance pas cette opinion à la légère, car, outre ce que j'ai vu au Camp Retranché, j'ai une expérience assez sérieuse des projecteurs, ayant été, de 1900 à 1904, chargé des projecteurs de la défense côtière du Havre et, en 1906, le premier directeur de l'école photo-électrique de Toul, que j'avais reçu la mission d'organiser.

Il n'y avait en 1918, et il n'y a aujourd'hui encore qu'un seul moyen de tirer la nuit : c'est le tir au *son*, basé sur l'*écoute* à l'aide d'appareils qui, déjà pendant la guerre, avaient un certain degré de perfection, tels que le *paraboloïde Baillod* et le *télésitémètre Perrin*. Le tir au son présente lui aussi de grandes difficultés, car, en vérité, tout est difficile dans le tir aérien. Au Camp Retranché de Paris, en 1918, il a été méthodiquement et, autant que possible, scientifiquement organisé. Une méthode de tir a été étudiée et mise au point par un officier, ingénieur distingué, le lieutenant Weill. (Une méthode de télémétrie au son aussi a été improvisée,

mais celle-là sans valeur.) Mais il ne s'agissait dans ces tirs ni de réglage, ni d'une précision qu'il ne faut pas demander au tir de nuit. Il s'agissait seulement d'obtenir, sur la route des avions, des rafales puissantes de projectiles destinées à intimider les assaillants, et ici nous retrouvons l'idée du bouclier du général Pagézy. Le dispositif adopté permettait de concentrer le feu d'une cinquantaine de pièces contre tout avion arrivant du Nord ou de l'Est. Avec les procédés et les moyens matériels dont on disposait à cette époque, la concentration des feux ne pouvait guère être obtenue que par le groupement des pièces, et c'est pourquoi on était arrivé à la conception des grosses batteries d'au moins quatre pièces, puis de six pièces que j'étais d'avis de porter jusqu'à huit et même douze pièces si la guerre s'était prolongée. C'est pourquoi aussi j'avais demandé et obtenu une dotation en pièces de 105. Les pièces de 105 ont une portée beaucoup plus considérable que les 75, et leur projectile produit un effet moral bien plus grand. J'ajoute que, pendant le jour, elles ont, aux altitudes couramment atteintes par les avions à la fin de la guerre, un champ de tir beaucoup plus étendu que le 75, dont l'insuffisance était devenue évidente pour tous les artilleurs de D.C.A. Cette insuffisance n'a pu que s'accentuer avec les progrès de l'aviation.

L'examen de la défense aérienne de Paris conduit à une autre conclusion importante. Tous ceux qui ont participé aux alertes de 1918 savent combien il s'écoulait peu de temps entre le signal de l'alerte et l'arrivée des avions ennemis sur Paris. Les postes de tir les plus éloignés dans la direction du front n'étaient pas à plus de 20 kilomètres de l'enceinte, c'est-à-dire à une dizaine de minutes de vol. A terre, la sécurité de la capitale était assurée par le front des armées, c'est-à-dire en Picardie, en Champagne... La défense aérienne aurait dû, elle aussi, être reportée plus loin. Cependant, la présence d'une défense vigilante sous les murs mêmes de la ville est peut-être nécessaire au point de vue moral. Je veux parler du moral des habitants, qui se croiraient mal dé-

fendus et abandonnés si les organes de la défense n'étaient pas sous leurs yeux et si, en cas d'attaque, ils ne percevaient pas le tonnerre d'une artillerie nombreuse et active.

§

En résumé, le jour, le royaume de l'air appartient à l'aviation. Ce serait une grave erreur que de le lui disputer, ou même simplement de gêner son action. Cependant le rôle de la D.C.A., pour secondaire qu'il soit, ne sera pas négligeable, puisqu'elle aura dans ses attributions la surveillance de l'air, non seulement au-dessus du champ de bataille, mais encore bien au delà jusqu'aux limites de la vue — la signalisation et la transmission par tous les moyens (T.S.F., signaux optiques, etc.) de tous les renseignements à l'aviation et au commandement — enfin, la préparation du combat d'aviation par la concentration des feux de toutes ses pièces sur les escadrilles ennemies, tirs qui seront souvent un moyen efficace de signalisation. En effet, « la chasse de jour est aveugle en l'air. » (Colonel Vauthier.) Bien des fois, j'ai eu l'occasion de constater que des avions de chez nous ne voyaient pas des avions ennemis encore éloignés, mais qui cherchaient évidemment à les surprendre. Un tir rapide, même hors portée, attirait alors l'attention de nos chasseurs, qui pouvaient prendre les dispositions commandées par les circonstances et éviter la surprise.

La liaison des deux armes, — aviation et D.C.A., — qui ne fut réalisée que tardivement et d'ailleurs imparfaitement pendant la guerre, — est aujourd'hui bien assurée. Dans cette association, la D.C.A. doit jouer, non le rôle principal, mais un rôle modeste quoique important. Un ouvrage allemand, *L'Allemagne et la Guerre de l'Air*, a été écrit par le général von Hœppner, ancien commandant en chef des forces aériennes allemandes. Cet ouvrage a été traduit par le commandant (aujourd'hui colonel) de Castelnau qui, dans un intéressant avant-propos, reproche à l'auteur « d'entrer, à propos

de la D.C.A., dans des détails trop circonstanciés et techniques... », et de ne pas posséder « une notion très nette de ce qui différencie l'accessoire de l'essentiel ». C'est for bien pensé et c'est exactement le reproche qui pourrait être adressé aux officiers français de D.C.A. qui prétendent donner le rôle prépondérant à la D.C.A., « puissamment aidée par l'aviation » (général Pagézy). Malgré l'adverbe « puissamment », qui prend là l'allure d'une concession, la part faite à l'aviation est dérisoire. La prépondérance qu'on voudrait donner à la D.C.A. est basée sur l'illusion des tirs préparés. J'ai dit tout ce qu'il y avait à dire de cette prétention inadmissible, et c'est une grande maladresse que d'avoir pris comme référence les tirs de côte qui exigent toujours un réglage, réglage souvent long et difficile et entaché parfois d'erreurs (quand ce ne serait que les erreurs dues aux ricochets, qui sont fréquents et font paraître long un coup qui est fortement court). Mais, en définitive, les tirs de côte peuvent toujours être *réglés,* tandis que les tirs de D.C.A. ne pourront *jamais* l'être.

Donc, pour le jour, la cause est entendue : l'avion est le seul adversaire possible de l'avion. La D.C.A. l'aidera du mieux qu'elle pourra.

Quant aux tirs de nuit, ce seront des tirs au son. Les projecteurs pourront être, à la rigueur, utilisés dans la défense de quelques points de peu d'étendue (usines importantes, centres de débarquement, etc.) et particulièrement menacés. Mais il faudra alors disposer d'un très grand nombre de projecteurs. Dans la défense d'une grande ville comme Paris, j'ai préconisé nettement pendant la guerre, et je préconise encore, la suppression totale des projecteurs qui, d'une part, ne sont d'aucune utilité pour le tir (ni pour la chasse) et, d'autre part, présentent le grand inconvénient de délimiter la ville que l'on s'ingénie à dissimuler par l'extinction totale de tous les moyens d'éclairage.

§

Peut-être me reprochera-t-on de faire la part belle à l'attaque et de manquer de confiance dans la défense.

Mais je ne crois pas mériter ce reproche, et je me défends d'ailleurs contre toute accusation de pessimisme. Je voudrais, au contraire, en terminant ce trop rapide exposé (car il y a encore naturellement beaucoup de choses à dire sur la guerre aérienne), affirmer que je suis animé par un esprit d'enthousiasme et de confiance dans le personnel et le matériel dont nous pouvons disposer. Allons-nous donc attendre que notre ciel soit survolé par les avions ennemis pour nous *défendre* contre le péril aérochimique qui hante aujourd'hui tous les esprits?

L'aviation, cette arme prodigieuse, si différente de celles qui nous ont été léguées par les guerres passées, ne saurait se contenter des méthodes de guerre ordinaire, terre à terre, c'est bien le cas d'employer cette expression. Le champ de bataille aérien s'étend depuis le centre du territoire national jusqu'au cœur des pays ennemis. Notre imagination doit suivre l'avion dans les airs, ou même le précéder. Il y a de beaux exploits à rêver pour des esprits hardis, affranchis de toute routine et prêts à tous les sacrifices pour frapper des coups décisifs...

M. Leygues, prenant la parole, à propos du budget de l'aviation, dans la séance de la Chambre du 29 juin 1932, s'est écrié (et c'est par ces mots que je terminerai) :

« La défense vraie, la seule, c'est la défense active, celle qui serait capable de reporter l'offensive chez l'ennemi. »

Lt-COLONEL H. BONS

Ancien Commandant de la D.C.A. de la IVe Armée,
Ancien Commandant de l'Artillerie anti-aérienne du Camp Retranché de Paris.

UN CLIENT

NOUVELLE HINDOUE

La dernière cloche sonna. Ramassant ses notes, Rama quitta la classe, pressé comme toujours. Sur les marches de la véranda, Sounderesha pérorait. Non, Rama ne voulait pas le voir. Ah! non, certes!... Il enjamba la balustrade et s'en fut, en hâte, par l'allée de gravier. Il ne pouvait pas les souffrir! Il les détestait tous, ces garçons riches, insouciants... Ah! si seulement il avait ses livres à lui! Ce n'était pas sa faute s'il avait échoué à ses derniers examens! Comment aurait-il pu être reçu? On ne peut pas étudier quand on n'a pas de livres! Son frère pouvait bien lui en écrire, des tartines sur la nécessité de travailler ferme, d'obtenir une bourse de l'Université, et d'illustrer le nom de leur ancienne et révérée famille! S'il savait seulement ce que c'est que laver soi-même ses habits, sa vaisselle, faire sa cuisine, et balayer, et passer des heures à la porte de Soundersha pour obtenir — avec quelle condescendance! — qu'il vous fasse la grâce de vous prêter un livre! Et il fallait, encore, bavarder avec « eux », être aimable, — tout en les détestant du fond du cœur, — les flatter, s'aplatir devant eux, et les servir à l'occasion! Il en parlait à son aise, son frère!... Ce n'était pas aussi facile que de pester contre les paysans, ou de donner des ordres à sa femme, là-bas, au village!... Et Bangalore n'était pas Hariharapoura!... S'il savait...

— Rama!... Rama!...

On l'appelait. Levant la tête, il vit s'avancer vers lui

sa voisine du cours d'anglais, Jayalakshmi, qui lui souriait, de son sourire amical mêlé d'une moquerie voulue.

— Je vous emmène, Rama, dans ma victoria?

— Non, merci...

— Sans doute, n'est-ce pas, que, les femmes n'étant pas les égales des hommes, vous ne pouvez pas vous asseoir près de moi?... C'est ça?...

— Non... mais je suis très pressé...

Au diable cette Jayalakshmi! Pourtant, s'éveillait en lui, mystérieusement, quelque chose de gracieux qui l'entraînait vers des secrets défendus, délicieux et tendres... Mais le Brahmane en lui surgit, brandissant la hampe de pipal du Brahmacharya (1). La douceur devint cendre.

— Au revoir, Jayalakshmi.

— Au revoir...

Il serra les dents, et, repoussant l'image de la jeune fille, s'appliqua à penser à l'examen tout proche. Comme il avait franchi le porche et tournait le coin du pipal, il vit un drôle de petit vieillard qui, souriant à chacun des étudiants qui sortaient, paraissait attendre quelqu'un en brûlant d'impatience. Il portait un turban en broderie d'or et une blouse ample à l'ancienne mode; son *dhotti* brodé d'or comme son turban était d'un blanc crémeux, qui faisait paraître gris-vert comme bouse ses pieds nus, ridés et poudreux. Rama répondit froidement à son sourire et s'en fut à grands pas, mal à l'aise sans savoir pourquoi. Peut-être était-ce seulement de la fatigue... Ou bien sa solitude... Ou encore... qui aurait pu le dire? Ce chat qu'il avait vu ce matin à la fenêtre, en s'éveillant, et qui présageait quelque chose de terrible... Mais non, mais non, se disait-il pour se ragaillardir, les dieux ne voudraient pas l'abandonner maintenant, après ces dures années... Ils l'aideraient et le béniraient. « O Kenchamma, ô déesse, à toi mes salutations!... »

Il arrivait au square de la Banque de Mysore quand il s'entendit appeler. La voix était inconnue, mais cor-

(1) Vœu d'ascétisme religieux, symbolisé par l'arbre sacré pipal.

diale. Et voici que, se retournant, il eut devant lui, à sa grande surprise, ce même petit vieillard, plus souriant que jamais, et les yeux rayonnants d'une chaude tendresse. Rama en eut un frisson.

— Rama! cria le vieillard, haletant d'avoir couru, oh! Rama, tu es bien notre Rama de Hariharapoura?

— Oui, oui, bredouilla Rama.

Ses lèvres tremblaient; il se sentit trempé de sueur, troublé d'une terreur mystérieuse. Il aurait mieux aimé rencontrer le diable que ce vieillard obsédant.

— C'est ça! dit-il en lui tapant l'épaule, c'est bien toi que je cherchais! Quand je t'ai vu passer près du porche, j'étais bien sûr que tu étais notre Rama, parbleu! sûr comme mon chien de sa pâtée! Mais tout de même... j'ai demandé à un de tes camarades, et quand il m'a dit que c'était bien toi: « Juste! je me suis dit, pas raté! vieux compère! » et j'ai couru, et j'ai couru... Mais, ma parole, tu files comme un jeune faon... Alors, voyons... tu es bien le fils de notre Krishnappa, le frère de Shama! Et comment ça va, Rama, à Hariharapoura? Toujours pareil, ce cher vieux Hariharapoura?...

« Qui diable cela peut-il bien être? pensait Rama, tandis que le vieillard lui emboîtait le pas. Il connaît mon père, il demande des nouvelles de Hariharapoura... Et moi, idiot, qui ne peux jamais me rappeler les gens!... Il parle si familièrement... c'est quelqu'un que je dois connaître... que je dois sûrement connaître... »

Il balbutia machinalement:

— Toujours pareil, oui...

— Et comment va notre vieux Bhatta? La dernière fois que je l'ai vu, il n'y voyait déjà plus guère et n'allait pas fort! Est-ce qu'il va mieux?

— Il est mort bien avant que je naisse, répondit Rama, toujours éberlué, et je ne sais pas grand'chose de lui. Mais son fils vit toujours et je le connais bien...

— Oh! le pauvre vieux est mort! Quand tu verras le

fils, Rama, dis-lui que je lui envoie ma bénédiction, et demande-lui s'il se souvient de moi. Hein? Et maintenant, dis-moi, comment ça va à la Maison-du-Coin? Shrikantha, le fils de Venkanna, combien a-t-il d'enfants? J'étais à son mariage. Et ç'a été la dernière fois que j'ai vu Hariharapoura. Ah! misère! Penser que j'ai pu quitter ainsi « mon étable et ma mangeoire! »... Mais en ce temps-là, mon petit, qui donc aurait refusé une bonne place au secrétariat de Bangalore! J'étais jeune, plein d'avenir... je me suis dit que je deviendrais *Amildar* ou officier de subdivision, et je suis parti... Et depuis, je n'ai pas pu trouver le moyen de retourner au village, pour dire bonjour aux parents et voir s'ils étaient morts ou vifs! L'administration, mon fils, c'est comme la prostitution... engrené dans ce métier-là, tu coupes toutes les attaches... Mais qu'est-ce que je dis donc? Oui, j'en ai eu par-dessus la tête de cet esclavage! Dieu merci, j'en suis sorti! J'ai ma retraite. Mais il a bien fallu rester ici pour l'instruction des enfants. Tous les étés, je me dis: « Que les vacances viennent, et nous irons tous à Hariharapoura, et nous boirons l'eau de la sainte Hémavathy... » Mais les enfants, Rama! Jamais contents! Il leur en faut toujours davantage! Si seulement c'étaient des enfants comme les autres, obéissants, honnêtes et travailleurs! Oh! Rama, que dire de mes propres enfants!... Mais voyons... mon Srinivasan est dans ta classe... mais oui, dans ta classe... Tu connais mon Srinivasan? S. T. Srinivasan? Dis-moi, Rama — je ne lui dirai pas, je te le jure sur ce que tu voudras! — dis-moi, c'est vrai qu'il fait toutes sortes de frasques en classe et qu'il s'est acoquiné avec des tas de chenapans qui fument la cigarette et vont chez les prostituées?... Dis voir, Rama?...

Que répondre? Rama cherchait à se rappeler les parents qu'il avait connus, dont il avait entendu parler à Hariharapoura, mais il ne trouvait rien qui ressemblât

à cet homme, si familier, si affectueux. Shama, son frère, qui savait sa parenté jusqu'à la dixième génération, n'en avait jamais parlé... il l'aurait sûrement fait, s'il l'eût connu... et c'est à lui, bien sûr, qu'il aurait envoyé Rama partant pour Bangalore... et par-dessus le marché, ce Srinivasan? Qui était encore celui-là? Il n'avait aucun camarade de ce nom. Il bégaya, embarrassé:

— Pardon!... je ne me rappelle pas très bien... Où donc vous ai-je vu?...

— Grand Dieu, Rama! Vrai! Tu me demandes qui je suis! Grand Dieu! Si tu oublies si vite tes parents, mon garçon, qu'est-ce que ce sera alors quand tu seras *civil servant,* commissaire assistant ou juge de district? C'est comme ça que tu oublies tes amis, Rama! Vrai de vrai, je n'en crois pas mes oreilles... Non, Rama, ce n'est pas possible... Et pourtant, c'est comme ça... Eh oui, je sais bien! Ce n'est pas tout à fait ta faute, mon petit... La voilà, la corruption de cette immorale, de cette ignoble éducation qu'ils appellent « moderne », qui vous ronge, qui fait de vous des dégénérés!...

Il eut un soupir pathétique.

— Ah! mon fils, reprit-il, saisissant le bras de Rama, ah! mon fils, ne néglige pas ta parenté!... Mais, puisque tu as oublié, il faut bien que je te dise qui je suis. Je suis Hosakéré Nanjundayya...

Il regardait Rama droit dans les yeux. Rama se sentait honteux, repentant, révolté... Hosakéré Nanjundayya... Hosakéré Nanjundayya... Non, il ne se rappelait pas... Ses jambes tremblaient; le chat de la fenêtre lui revint en mémoire... Mauvais signe... Malheur... malheur... Mais il prit courage:

— Je vous en prie, pardonnez-moi... Je crois que je ne me rappelle pas. Je ne sais pas... c'est une honte, vraiment. Je ne me rappelle jamais...

Cette fois, Nanjundayya éclata de rire.

— Voyons, voyons, Rama, s'exclama-t-il, jovial. Mais j'ai connu ta famille bien avant que tu naisses! Combien

de fois n'ai-je pas dîné dans ta maison! Ah! combien de fois! Ton père, mon cher garçon, ton père m'adorait. Il m'adorait... Il disait qu'il ne pouvait pas se passer de moi. Tu comprends, il était l'oncle maternel de la femme du beau-frère de ma sœur. Et toutes les fois que j'allais chez ma sœur, à Kanthur, il m'envoyait chercher et ne me laissait jamais repartir avant la fin des vacances, — et ma sœur, naturellement, me reprochait de ne jamais rester avec elle. La pauvre! Elle est morte, et ton cher père aussi est mort! Et dire que moi je survis à ces deux chères créatures!...

Il semblait sur le point de pleurer. Mais il se força à sourire de nouveau et continua:

— Dis-moi, Rama, mon fils, habitez-vous toujours la Maison-à-la-Véranda? ou bien êtes-vous maintenant à la maison neuve que ton père voulait faire bâtir près du petit bois de manguiers? Je lui disais qu'il y perdrait son argent; mais il n'écoutait rien: « Je veux que mes enfants soient heureux, répétait-il, je veux bâtir une maison qui les abritera tous, et leurs femmes et leurs enfants, et les enfants de leurs enfants... »

— Oui, nous habitons toujours la vieille Maison-à-la-Véranda.

Rama n'avait jamais entendu parler de ce projet, et continuait de chercher dans sa lente mémoire... Ni Attigamma (2), ni Shama, ni même Bhatta qui parlait tant, n'avaient jamais soufflé mot de Hosakéré Nanjundayya... Jamais! Quelle étrange histoire!...

Ils arrivaient maintenant à Chickpet, et Nanjundayya voulut emmener Rama au café d'Udpi. Rama commença par refuser, mais l'insistance cordiale de Nanjundayya, ses prières et ses menaces le forcèrent bientôt d'accepter; et ils entrèrent. La salle était pleine, mais Nanjundayya avisa une table libre, dans un coin, près de la porte de la cuisine, et ils s'assirent.

(2) Belle-sœur.

— Qu'est-ce que tu vas prendre, Rama, mon fils, un *uppithu* ou un *dosé?*

Quel ton affectueux! Quelle respectueuse amitié! Rama, toujours poli, répondit qu'il ne prendrait rien, rien du tout. Mais Nanjundayya connaissait son monde; quelques mots encore, et Rama finit par déclarer qu'il prendrait un *uppithu.*

— Lakchmana ! appela Nanjundayya avec autorité, comme un vieil habitué. Lakchmana !...

Un garçon aux yeux brillants, à la mine futée, en vêtements blancs impeccables, accourut, souriant d'un air amusé, presque moqueur:

— C'est vous, monsieur Nanjundayya... Il y a longtemps qu'on ne vous avait vu... Sans doute vous n'aviez pas beaucoup de clients...

« Des clients! songea Rama. Pourtant, tout à l'heure, il pestait contre l'administration. Des clients! Mais il a parlé aussi de sa retraite... Peut-être, il travaille comme employé chez un homme de loi. Beaucoup de retraités font cela. Mais... on dirait presque que le garçon se moque. Je dois me tromper. Sans doute Nanjundayya vient ici régulièrement, et on le traite avec familiarité. »

Le garçon avait disparu. D'une table voisine, une voix interpella Nanjundayya:

— Eh bien! mon cher Nanjundayya!...

Rama tourna la tête et vit un homme au visage vulgaire ,qui riait et détachait avec emphase, d'une façon comique, ses « mon cher ».

— Eh bien, mon cher, mon cher Nanjundayya, comment cela va-t-il? Est-ce que le monde continue à tourner, à tourner, vieux compère? Avec ton turban brodé d'or, ton *dhotti* brodé d'or, et ta belle blouse de velours, ma parole, on te prendrait pour un marié! La fille de qui? du premier ministre?... ou du maharaja?...

Dieux! Pourquoi cet animal de Vishwanath se trouvait-il là, juste à ce moment!... Nanjundayya était furieux,

et, avec une violence qui semblait étrange chez cet homme si doux, si souriant, si tendre, il vociféra:

— Ote-toi de là, insolent! Ne viens pas faire le singe devant des gens respectables! Ote-toi de là!...

Il se retourna vers Rama et sourit victorieusement. Cette brute-là n'était pas son ami. Certes, non. C'était quelque individu qui faisait le familier. Nanjundayya l'avait remis à sa place, et l'autre ne l'avait pas volé!... Pas vrai, Rama?

Vishwanath riait de tout son cœur; la rebuffade de Nanjundayya ne semblait pas l'offenser; il avait l'habitude de ces choses... un mauvais plaisant de profession!... Il se rassit et se mit à débiter une histoire à son compagnon qui pouffa et éclaboussa la table de sa gorgée de café. Rama était écœuré.

Cependant, le garçon avait apporté l'*uppithu*. Tout en mangeant, ils continuaient de causer:

— Alors, vrai, tu ne connais pas mon Srinivasan?

— Non...

— Il faudra venir avec moi à la maison... tu verras ma femme et mes enfants. Quand nous aurons fini, je t'emmène.

— Ç'aurait été avec plaisir, mais pas aujourd'hui. Vous savez... mon examen est tout proche.

— Ton examen! Ton examen! Un garçon brillant comme toi, tu as peur pour ton examen? Toi qui es premier partout, tu ne vas pas me raconter que tu as peur! Allons donc!

C'était un coup cruel pour Rama. Premier! Si seulement il était sûr de passer, de passer tout juste! Premier partout! Oui, au lycée, à Hassan. Mais ici, à l'Université!... Il se sentit humilié. Il se sentit furieux. Il revit le chat surgissant soudain à la fenêtre, le fixant avant de sauter dans le jardin.

— Et puis, d'ailleurs, mon fils, reprenait Nanjundayya, tu ne veux pas dire, j'espère, que les examens sont la

fin et le but de toute ta vie! Ces examens! C'est à cause d'eux que nous sommes devenus esclaves, que nous avons perdu nos traditions et le respect de nous-mêmes? Tu sais bien ce qu'en pense Mahatma Gandhi, Rama? Il pense que les examens, c'est la pire chose de cette vie moderne... Tu m'écoutes, Rama?... Et après tout, qu'est-ce que ça peut bien faire, par le temps qui court, d'être un *B. A.* ou un *M. A.* On ne gagne jamais que quelque 30 ou 40 roupies par mois! Et encore, pour avoir ça, que ne faut-il pas faire? Et des cadeaux par-ci, et des flatteries par-là... Mais, continua-t-il en tapotant le dos de Rama, je ne veux pas dire que tu seras un de ces employés à 25 ou 30 roupies! Jamais de la vie, Rama, je te le jure sur les mânes de mes ancêtres! Je suis sûr — sûr comme le faucon de sa proie! — que tu auras, Rama, dix de ces employés-là sous tes ordres!

— Dieu le veuille, avec votre bénédiction! répondit Rama poliment.

— Ma bénédiction! éclata Nanjundayya avec enthousiasme, ma bénédiction est toujours sur toi, mon fils, toujours! Si je ne te donnais pas ma bénédiction, à qui, grands dieux! la donnerais-je? En souvenir de tous les repas que j'ai pris dans la maison de ton père, de toute l'affection que j'ai reçue de ta famille, certes, pourrais-je ne pas te donner ma bénédiction! Tu seras reçu brillamment à tes examens, mon fils, tu épouseras une fille riche, et tu seras un gros fonctionnaire du gouvernement de Son Altesse le Maharaja! Mais quand tu seras commissaire ou juge, Rama, il ne faudra pas oublier le pauvre Nanjundayya...

Le seul mot de mariage replongea Rama dans ses pensées contradictoires. Il y avait tellement pensé, ces derniers temps, jour après jour, depuis cette discussion avec Jayalakshmi au sujet des femmes, de l'égalité, du malheur des couples mal assortis où l'homme est moderne et la femme élevée dans l'antique tradition. Il

n'y voyait plus clair. S'il se mariait avec une petite fille ignorante et s'il était malheureux, comme le disait Jayalakshmi?... Se marier pour l'argent du beau-père?... bien commode pour le moment, certes. Mais après? Toute sa vie abîmée à cause de quelques roupies... Ce serait affreux. Mais combien de temps cela durerait-il, cette vie d'à présent? Travailler, cuisiner, balayer, faire des calculs impossibles pour ne pas dépenser un *pie* de trop! Assez!... Un bon mariage, comme cela arrangerait bien les choses! Chambre donnant sur un grand jardin... jeune femme souriante qui vous apporte du café chaud... repos langoureux... belle-mère à vos pieds... un dieu, un vrai dieu... livres sur les rayons, beaux livres, verts, bleus, dorés... lampe électrique... plus de ce pétrole qui empeste... travail d'arrache-pied, jusqu'à minuit... Examen... « Ça a bien marché, Rama? — Pas trop mal. » Et cela veut dire: « Très bien. » Rama premier, — les regards ardents, envieux, flatteurs des camarades... et tout Hariharapoura chantant sa gloire.

— Non, je ne vous oublierai pas, murmura-t-il, sans trop penser à ce qu'il disait.

— On verra ça! gloussa Nanjundayya. Je sais ce que valent ces promesses! Quand tu seras, par exemple, juge de district, et que j'irai te voir, tu me feras répondre par le domestique que tu es occupé ou fatigué, pour me renvoyer poliment! J'en ai vu comme ça, va! Croirais-tu que Ramaswamy, l'ingénieur du district, qui est le petit-fils de la tante de mon père... Eh bien, quand je suis allé le voir, l'autre jour, il m'a fait dire par son *péon* qu'il sortait et qu'il n'avait pas le temps de me recevoir!... Et tiens! Chanda Sekharayya, parfaitement, Chanda Sekharayya, le ministre... C'est un cousin à moi, le petit-fils du frère de mon grand-père. Cet après-midi, comme il descendait Chickpet dans sa nouvelle auto, je l'ai salué, il ne m'a même pas répondu! Tant d'autres de mes parents les plus proches, des amis avec qui j'ai joué tout

enfant! Et tout ça, mon garçon, tout ça, c'est la faute de cette sacrée moderne instruction. Mais toi, Rama, toi, je sais que tu ne seras pas comme ceux-là. Tu es un bien trop gentil garçon.

Il lui tapait sur l'épaule, affectueusement. Rama songeait, à la fois heureux et inquiet, à son avenir. Serait-il un jour, en vérité, un de ces gros fonctionnaires, un homme « distingué », et de poids? Peut-être jamais. Mais, qui sait? Si les dieux le voulaient, cela pourrait arriver. Ingénieur? Ministre? Hélas!...

— Lakchmana! cria Nanjundayya.

— Voilà, monsieur!

— Deux cafés! — et puis... dis donc, Rama, qu'est-ce que tu vas prendre maintenant?

— Rien, rien...

— Allons, ne fais pas la femmelette... Qu'est-ce que tu vas prendre?

— Eh bien, un *dosé,* oui, un *dosé...*

— Lakchmana! deux cafés, très chauds, hein? et deux *dosés!* Et vite!

— Oui, Altesse, répondit le malicieux garçon, amusé de cette générosité.

— Mange autant que tu veux, Rama, et demande ce que tu veux. Avec un invité comme toi, un avare même deviendrait la *Vache-opulente.* Et surtout que tu fais ta cuisine toi-même!... Faire sa cuisine soi-même, cela rend le riz et la soupe pires que du poison! Je sais bien ce que c'est, mon pauvre petit!

Rama était blessé; il détestait qu'on le plaignît. Vieux hibou, va! Et d'abord, comment ce Nanjundayya avait-il découvert qu'il faisait tout seul sa cuisine? Ah! s'il tenait l'animal qui avait raconté ça!... Mais il se contint. Lakchmana apportait les *dosés* et le café. Ces petits garçons sont prestes comme des lutins et vous apportent les choses avant que vous ayez cligné dix fois. La bouche pleine, Nanjundayya continuait:

— Il n'y a rien de tel que d'avoir une maison, mon fils! Surtout quand on a, comme toi, toujours vécu dans le confort...

« J'ai toujours vécu dans le confort? » pensa Rama.

— Tu es si doux et si tranquille! Oui, fils, il te faut une maison. Et après tout, pourquoi ne pas te marier?

Il eut son large sourire.

— Je suis bien sûr que tu y penses depuis longtemps... Quel est le garçon de ton âge qui n'y pense pas? Hein, Rama?

Rama ne répondait pas. Encore cette même torturante question! Pourquoi diable en parler toujours? Laisse-moi tranquille, de grâce, vieil imbécile! Laisse-moi tranquille!

— Dis-moi, mon fils, quel âge as-tu?... Non, mais... quel idiot je suis! Comme si je ne le savais pas! Tu es né sous Jupiter, le onzième jour du mois lunaire Ashvig, et dans la quarante-sixième année du cycle de soixante ans. Oui, cela fait...

Il comptait sur ses doigts agiles.

— Cela te fait... dix-neuf ans, quatre mois et trois jours...

Comment savait-il tout cela? Qui le lui avait dit?... Peut-être il se le rappelait.

— A dix-neuf ans, mon fils, il faut songer à se marier, et...

— Non, je n'y pense pas, je ne veux pas me marier, au moins d'ici quelques années.

Le ton était net. Rama fut réconforté d'être si résolu. Il lui fallait de pareilles circonstances pour savoir ce qu'il pensait. Et maintenant, il s'y tiendrait, sans faute. Nanjundayya avait l'air un peu déconfit. Mais il connaissait son affaire. Quand on a décidé des centaines et des centaines de jeunes gens modernes de Bangalore — parfaitement, de Bangalore — ce n'est pas pour être

arrêté par un gamin de village! Patience! Il gagnerait la partie.

— Je te connais, Rama! (Il riait tout haut.) Je vous connais, vous autres, jeunes gens! Toujours la même histoire! Vous dites non, là, devant nous, — et tout doucement, par derrière, vous tâchez d'obtenir la fille d'un homme riche. Allons, fiston, ne me prends pas pour un nigaud! J'ai passé trente ans à Bangalore, à Bangalore, la ville moderne, qu'ils disent... Sois franc, dis-moi ce que tu penses. On le verra bien un de ces jours quand tu auras ta petite femme avec toi, dans la maison d'un riche beau-père, qui n'aura que ton nom à la bouche... Tu me diras encore, hein! petit farceur, que tu n'as pas envie de te marier?...

— Non, je vous assure, je n'en ai pas envie, dit Rama, grave, l'air décidé.

— Il ne s'agit pas de te marier maintenant, mon fils, et personne ne t'y force, dit Nanjundayya d'un ton plus sérieux. Sûr, que je ne t'y force pas... Mais vois-tu... C'est que, vois-tu, j'ai placé en toi tout mon espoir. Ton père était un si bon ami pour moi, je l'aimais comme un frère. Et malgré que j'aie un fils..., eh bien, eh bien, non, ce n'est pas un garçon sur qui puisse se reposer un pauvre bonhomme décrépit, à moitié mort, comme je suis... Mais toi, Rama, toi! Je voudrais te voir devenu un gros monsieur, riche, et marié à la fille d'un homme riche et haut placé!

Il avait l'air de plaider, de prier. Rama était ému. « Brave homme, tout de même », pensait-il.

— Je t'assure, Rama, si je pouvais demander aux dieux une grâce, ce serait de me donner un fils comme toi, brillant, et sincère, et beau! A quoi cela sert d'avoir une bande d'enfants comme les miens, braillards, querelleurs, jaloux, et qui ne m'aiment seulement pas? Ils mangent tout ce que je leur donne, et ils en veulent encore, encore... Ils ont toujours faim, et gémissent toujours qu'ils

n'ont pas assez d'habits. Et moi, vieux comme je suis, il faut que je travaille de l'aurore à minuit pour engraisser ces chenapans... Tandis que travailler pour un garçon comme toi, ce serait comme travailler pour Dieu en Paradis.

Nanjundayya avait les yeux pleins de larmes. Il aurait pleuré, pour sûr, s'il n'eût pas été au café. Rama aurait voulu consoler le vieillard pitoyable et lui sourit affectueusement. Nanjundayya sembla se ranimer, et ses yeux brillèrent. Il y avait de l'espoir.

— Rama, je ne peux pas te dire assez combien je t'aime. Oh! comme je serai heureux quand je te verrai bien établi, là, commissaire du gouvernement, avec une douzaine de domestiques et une demi-douzaine de secrétaires. Et plus heureux encore de voir près de toi une jolie femme, douce, tendre, obéissante, en *sari* de Dharmarvar, avec des boucles d'oreilles en diamants, un collier de saphirs et rubis, et une ceinture d'or lourde d'un bon demi-*ser!* Si j'étais toi, mon fils, je me marierais tout de suite, pour avoir une bonne maison à Bangalore pendant mes études, et une femme toute prête à vivre avec moi, dans quatre ou cinq ans, quand je serais nommé assistant-commissaire. Sûr que je le ferais!

Il souriait, comme en extase. Rama songeait. Après tout, pourquoi pas? Ce brave homme avait peut-être raison. Les vieilles gens ont plus d'expérience que nous. Se marier?... divans... café chaud... lumière électrique... Et si cela tournait mal! Toute une vie misérable... Jayalakshmi avait raison.

— Je me serais déjà marié, à ta place, continuait Nanjundayya. Crois-en un vieil homme, mon fils, il n'y a rien de tel que de se marier jeune! Se marier à dix-neuf ans, célébrer les noces à vingt et un, avoir un enfant à vingt-deux ou vingt-trois. Voilà l'idéal, le vieil idéal de nos anciens qui avaient raison. Ecoute, Rama, penses-y un peu, et, crois-moi, en mémoire de ton vénéré père, je ferai tout ce que je pourrai pour te trouver un bon parti.

Dis seulement oui, et tu verras, en dix jours, je t'arrangerai ça. Ce n'est pas pour me flatter, mais je puis dire que je connais tout le monde à Bangalore, et qu'on me reçoit partout avec respect et affection. Tiens, à l'heure qu'il est, je connais au moins dix ou quinze mères qui seraient trop heureuses de tomber à tes pieds, de t'appeler leur dieu, et de te donner leur fille en mariage. Eh bien, Rama, qu'est-ce que tu en dis?

Allait-il accepter? Non, il fallait réfléchir. Ne pas se hâter... Non. Pour le moment, mieux valait non.

— Non, dit-il doucement au vieillard. Non, du moins pas tout de suite. Je m'en retourne à la maison dans quelques jours; quand je reviendrai, je vous dirai...

A la maison! Il savait bien qu'il n'en dirait mot. Pourquoi pensait-il soudain à Jayalakshmi? Comme s'il allait lui demander son avis! Le sourire malicieux de la jeune fille lui revint en mémoire, avec une précision cruelle. Qu'est-ce qu'elle avait, d'abord, à lui courir après? Il ne lui demandait rien. Il la laisserait tomber, et le plus tôt possible. Ces jeunes filles modernes, quel danger! Et, en même temps, quelque chose se révoltait en lui, le dominait. C'était chaud, c'était paisible, harmonieux... Jayalakshmi...

— En tout cas, mon fils, continuait Nanjundayya inlassable, — mais sa voix était troublée, comme s'il suppliait à la fois et menaçait, — je vais chercher la fiancée qu'il te faut. Et quand tu reviendras à Bangalore, après les vacances, tu me diras ce que tu as décidé. D'ailleurs, sois sûr, Rama, que ton frère approuvera tout ce que je ferai. Il me connaît si bien, et a tant de confiance en moi!

— Oui, dit Rama avec calme, oui, j'y penserai.

Ils avaient fini leur café. Ils se levèrent; Nanjundayya paya la note à la caisse et rejoignit Rama sur le seuil. Rama était content de s'en aller : l'*uppithu* et le *dosé* avaient été délicieux, mais maintenant il fallait reprendre le travail. Se tournant vers Nanjundayya, il dit:

— Alors, maintenant, on se reverra?...

— Comment, Rama, dit anxieusement Nanjundayya, comment! Tu ne vas pas t'en aller comme ça! Tu vas venir avec moi, voir ma femme et mes enfants...

— Excusez-moi, non, pas aujourd'hui; mais j'irai sûrement, avant de partir pour Hariharapoura. C'est promis.

Nanjundayya semblait consterné.

— Aussi bien, dit-il après un moment de réflexion, aussi bien, tu passes par Dodpet, n'est-ce pas? Moi aussi. Nous allons faire route ensemble.

— Bien volontiers, dit Rama; et, s'enfonçant dans l'animation de Chickpet, ils furent bientôt au coin de Dodpet. Soudain, Nanjundayya s'arrêta, se frappa le front, l'air très contrarié.

— Fils! Fils, s'exclama-t-il. Je suis navré! J'ai complètement oublié que j'avais un rendez-vous à six heures. Comme c'est stupide! Cela t'ennuierait-il de venir avec moi, seulement pour cinq minutes, jusqu'à la maison de mon ami, dans la rue des Potiers, et après je te reconduirai...

Rama ne pouvait dire non.

— Oui, oui, murmura-t-il, ennuyé.

Ils continuèrent leur chemin sans parler. Nanjundayya avait l'air très embarrassé. Parfois, il s'arrêtait pendant une minute, comme s'il avait besoin de réfléchir à quelque chose d'urgent, puis s'efforçait de sourire et demandait encore une fois à Rama de l'excuser. Il avait perdu sa verve et sa gesticulante gaieté. Rama, absorbé comme d'habitude dans ses inquiétudes d'examen, ne le remarquait guère. Arrivés à la place du Nouveau-Marché, ils prirent une petite rue et arrivèrent dans un quartier tranquille.

— Ouf! s'exclama Nanjundayya. Dieu merci! nous voilà loin du bruit!... Rama, tu vas voir Visweshwarayya, un de mes meilleurs amis, un ancien camarade d'école.

De simple gendarme, il est passé directeur général de police, rien que par son intelligence et son honnêteté. Tu verras comme il est simple, et généreux, et pas fier, et comme nous sommes bons amis!

Son enthousiasme décroissait. Il parlait maintenant d'une façon mécanique, saccadée.

— Il a pris sa retraite il y a quelques années, et maintenant, Rama, le croirais-tu, c'est l'un des hommes les plus riches et les plus influents de la ville. Il a quatre gendres, tous très haut placés, grâce à lui. Il n'y a pas un ministre, Rama, je dis bien, pas un ministre, qui n'aille le consulter au sujet des affaires les plus importantes de l'Etat. Et, malgré tout, tu verras comme il est agréable, et cordial...

Rama commençait à en avoir assez. Mais le vieillard continuait:

— Tu verras, mon fils, tu verras...

Ils arrivèrent à une place où, parmi des maisons de pisé, s'élevait un bungalow à deux étages, avec un balcon et des fenêtres vitrées, au milieu d'un grand jardin de cocotiers et de manguiers.

— C'est là, dit Nanjundayya. C'est la maison. Tu verras comme elle est bien meublée... tout en style moderne... tout...

Ils étaient au portail. Nanjundayya l'ouvrit comme s'il était chez lui. A mi-chemin de la maison, Visweshwarayya lui-même vint à leur rencontre. Sous le soleil, le bleu marine de son costume d'Europe brillait comme du saphir. Il souriait affablement, grave, presque respectueux. Il remercia Rama d'avoir bien voulu l'honorer de sa visite et fit entrer les deux hommes au salon. Nanjundayya se taisait, embarrassé. « Qu'est-ce que c'est?... » pensa Rama. Mais Visweshwarayya lui posait tant de questions, — ce qu'il étudiait à l'Université, où il habitait, s'il pensait rester longtemps encore à Bangalore, ce qu'il ferait plus tard, — qu'il n'avait pas le temps de réfléchir.

Aussi bien, il était mal à l'aise dans ce salon si bien meublé à l'européenne, avec des fauteuils, des lustres, des abat-jour peints d'oiseaux, des vases de fleurs artificielles, et au mur, encadrés d'or, des paysages de la campagne anglaise. Soudain, la porte s'ouvrit. Une jolie petite fille de onze à douze ans, vêtue du plus luxueux *sari* de Dharmawar bleu et or, entra, portant un plateau d'argent chargé de fruits et de gâteaux, qu'elle plaça sur une table; puis elle vint s'asseoir entre son père et Nanjundayya, timide, gênée, les deux mains gauchement posées sur les genoux. Il y eut un silence d'abîme. Nanjundayya se tourna vers Rama d'un geste dramatique et éclata d'un rire victorieux. Il avait gagné. Rama se sentit brûler de fièvre et de haine. Il revit le chat du matin qui se léchait les pattes d'un mouvement tranquille, et qui, relevant la tête, le fixait de ses prunelles luisantes — pendant que dans la chambre voisine, le propriétaire au gros ventre éternuait... une fois... deux? non, une seule! Epouser cette petite fille?...

> Mon prince, beau prince,
> prince royal,
> lumière de ma vie,
> Tu es mien et je suis tienne,
> Fontaine de vertus, mon Seigneur, mon Epoux (1),

chanta la voix innocente.

RAJA RAO.

(3) Chanson de noces populaire en pays canarais. — On sait que dans l'Inde se pratiquent les mariages d'enfants, contre lesquels Gandhi s'est élevé.

NUIT

I

Pythagore écoutait de ces lointaines sphères
Vibrer les purs accents à l'heptacorde d'or,
Et Pascal reculait devant l'affreux mystère
Du silence éternel de tous ces mondes morts...

Quelle joie immense et paisible
Quand le cœur bat à l'unisson
De ce grand tout indivisible
Et que sans cesse la raison,
En une fervente prière,
Adore l'ordre harmonieux
Qui régit l'ensemble des cieux
Sans qu'aucune faute première
Vienne troubler le divin jeu,
Faisant de nous le triste enjeu
De quelque pari téméraire!
Mais quelle épouvante en retour
Si, frémissante de son crime,
L'âme ose mesurer l'abîme
Entre sa ténèbre et le jour
Resplendissant dont tous les astres
Ne sont qu'un timide reflet,
Et considérer les désastres
Subis par ces mondes muets,
Poussière aux mains du Démiurge,
Du Dieu terrible et tout puissant!
Il perd à jamais s'ils s'insurgent
Les enfants de chair et de sang...

Mais le vrai châtiment d'une faute inconnue
N'est-il déjà pour nous, lassés d'illusion,
L'insatiable soif d'intime fusion
Avec la vérité belle, éclatante et nue?
Si ce désir sans fin, tu l'avives, ô nuit,
Du mystère entrevu de la course éternelle
Que tout astre, sans but, selon sa loi poursuit,
A nos cœurs cependant tu n'es point trop cruelle,
Puisque ta consolante et parfaite beauté
Nous est comme un espoir lointain d'éternité!

—

II

Lorsque je marchais solitaire,
Je sentais tes pas dans les miens.
Toute la beauté de la terre
Sans ton regard ne m'était rien!
Tu me cachais les paysages,
Toute musique avait ta voix,
Et tout être avait ton visage.
Le monde était peuplé de toi!
Il n'y avait point de dictame,
Plus de repos, pas de détour.
Je ne sais comment en mon âme
A pu venir un tel amour!
Contre lui je n'avais point d'armes,
J'ai seulement voulu mourir...
Bien des nuits je n'ai pu dormir,
Et j'ai pleuré beaucoup de larmes!

—

III

Ni les terres les plus lointaines,
Et ni même les océans,
S'ils avaient creusé par centaines
Entre nous leurs gouffres béants,

N'auraient pu rendre moins fidèle
Ton image aux traits tout puissants.

Elle était en moi plus réelle
Et plus vivante que mon sang!

Et si je marchais dans ton ombre,
J'étais si loin, si loin, là-bas,
Parmi tous les êtres sans nombre,
Que tes yeux ne me voyaient pas!

Mais l'autre femme au bout du monde,
Elle, se tenait près de toi.
Tu buvais sa lèvre profonde,
Elle te parlait par ma voix!

Nous allions ainsi, misérables,
Parmi le désert surpeuplé
Et nos peines étaient semblables,
Et ne pouvaient se consoler!

—

IV

Je te vois devant moi, ta vie est bien la tienne,
Et cependant tu es encore dans ma chair!
Se peut-il, ô mon fils, libre sous le ciel clair,
Que plus rien de visible, à présent, ne nous tienne?
Je te vois, je t'embrasse, et j'écoute ta voix
Et je te sens pourtant remuer en moi-même,
Mon petit! Je ne demande pas que tu m'aimes,
Je voudrais seulement te retenir en moi!
Je me chauffe à l'ardeur jeune dont tu flamboies,
Ta douleur me déchire, et ton rire est ma joie!

ALICE PENCHINAT-NÈGRE.

UNE SOURCE IGNORÉE D'« A REBOURS »

—

Si quelque chose peut m'étonner, c'est que cette source n'ait pas encore été signalée et que je ne l'aie pas remarquée moi-même depuis longtemps.

« J.-K. Huysmans. Le plus baudelairien des baudelairiens », note avec raison M. René Martineau dans sa belle et récente étude sur *Léon Bloy et la « Femme pauvre »*.

A qui en douterait, je conseillerais de relire la préface écrite en août 1879 par Huysmans pour l'édition originale — elle a disparu des rééditions — des *Rimes de joie* de Théodore Hannon. Aux « poésies impassibles et pleurardes » des Parnassiens, Huysmans oppose le seul poète qui ait « créé une œuvre vivante et vraie, qui ait osé, à son époque, briser les moules prônés d'Hugo, le seul qui se soit résolument engagé dans les sentiers jusqu'alors inexplorés du réalisme ».

J'ai nommé — poursuit-il — le poète de génie qui, de même que notre grand Flaubert, ouvre sur une épithète des horizons sans fin, l'abstracteur de l'essence et du subtil de nos corruptions, le chantre de ces heures de trouble où la passion qui s'use cherche, dans des tentatives impies, l'apaisement des folies charnelles, j'ai nommé le poète qui a rendu le vide immense des amours simples, les hantises implacables du spleen, la déroute des sens surmenés, l'adorable douceur des longs baisers qui boivent, le peintre qui nous a initiés aux charmes mélancoliques des saisons pluvieuses et des joies en ruine, j'ai nommé le prodigieux artiste qui a gerbé les *Fleurs du Mal,* Charles Baudelaire!

Cette citation était nécessaire : n'y sent-on pas, entre chaque ligne, poindre des Esseintes? On ne saurait donc s'étonner de la place que tient Baudelaire dans *A Rebours*. Des pages entières seraient à citer: je m'en garderai. Le héros du roman et son auteur se ressemblent au point de se confondre. L'admiration est la même, et pour des raisons identiques :

Son admiration pour cet écrivain était sans borne. Selon lui, en littérature, on s'était jusqu'alors borné à explorer les superficies de l'âme ou à pénétrer dans ses souterrains accessibles, relevant, çà et là, les gisements des péchés capitaux, étudiant leurs filons, leur croissance, notant, ainsi que Balzac, par exemple, les stratifications de l'âme possédée par la monomanie d'une passion, par l'ambition, par l'avarice, par la bêtise paternelle, par l'amour sénile.

. . . .

Baudelaire était allé plus loin; il était descendu jusqu'au fond de l'inépuisable mine, s'était engagé à travers des galeries abandonnées ou inconnues, avait abouti à ces districts de l'âme où se ramifient les végétations monstrueuses de la pensée.

Là, près de ces confins où séjournent les aberrations et les maladies, le tétanos mystique, la fièvre chaude de la luxure, les typhoïdes et les vomitos du crime, il avait trouvé, sous la morne cloche de l'Ennui, l'effrayant retour d'âge des sentiments et des idées.

La réjouissance même éprouvée par des Esseintes à la lecture des poètes et des prosateurs de la décadence, au faisandage de leur langue, était elle aussi d'essence bien baudelairienne. Qu'on relise le préambule qui, dans l'édition originale — si maladroitement supprimé depuis — précède *Franciscae meae laudes* : la parité des goûts s'imposera avec la netteté et l'infaillibilité d'une révélation :

Ne semble-t-il pas au lecteur, comme à moi, que la dernière décadence latine — suprême soupir d'une personne robuste déjà transformée et préparée pour la vie spirituelle — est singulièrement propre à exprimer la passion telle que

l'a comprise et sentie le monde poétique moderne? La mysticité est l'autre pôle de cet aimant dont Catulle et sa bande, poètes brutaux et purement épidermiques, n'ont connu que le pôle sensualité. Dans cette merveilleuse langue, le solécisme et le barbarisme me paraissent rendre les négligences forcées d'une passion qui s'oublie et se moque des règles. Les mots, pris dans une acception nouvelle, révèlent la maladresse charmante du barbare du Nord agenouillé devant la beauté romaine. Le calembour lui-même, quand il traverse ces pédantesques bégaiements, ne joue-t-il pas la grâce sauvage et baroque de l'enfance?

Cette glose pourrait aussi bien être empruntée au roman qui, en 1884, à nos vingt ans, fut un peu l'Evangile de toute une génération. Il faut le recul des années et appartenir à cette génération, pour se rendre compte de l'influence qu'eurent sur elle Baudelaire, qui nous était déjà familier et envers qui Paul Bourget avait, l'année précédente, inauguré l'œuvre de réparation, des Esseintes, c'est-à-dire Huysmans, et cet *A Rebours,* où semble, d'un bout à l'autre, respirer l'âme des « Correspondances ».

La définition de M. René Martineau est singulièrement heureuse: « Huysmans. Le plus baudelairien des baudelairiens. » Elle est tellement vraie, cette définition, que relisant *la Fanfarlo,* œuvre de la jeunesse de Baudelaire, sa première nouvelle, présentée et reçue originairement à la *Revue de Paris,* rendue à l'auteur et publiée seulement en janvier 1847, dans le *Bulletin de la Société des gens de lettres,* on y retrouve, non seulement Baudelaire, mais aussi des Esseintes : « Créature maladive et fantastique..., nature ténébreuse, bariolée de vifs éclairs, — paresseuse et entreprenante à la fois, — féconde en desseins difficiles et en risibles avortements ; — esprit chez qui le paradoxe prenait souvent les proportions de la naïveté, et dont l'imagination était aussi vaste que la solitude et la paresse absolues... »

N'est-ce pas un portrait? Et les traits s'en précisent.

Si jeune qu'il fût, Baudelaire s'était déjà regardé vivre et n'avait pas été dupe de ses attitudes :

Fort honnête homme de naissance et quelque peu gredin par passe-temps, — comédien par tempérament, — il jouait pour lui-même et à huis clos d'incomparables tragédies, ou, pour mieux dire, tragi-comédies. Se sentait-il effleuré et chatouillé par la gaieté, il fallait se le bien constater, et notre homme s'exerçait à rire aux éclats. Une larme lui germait-elle dans le coin de l'œil à quelque souvenir, il allait à la glace se regarder pleurer. Si quelque fille, dans un accès de jalousie brutale et puérile, lui faisait une égratignure avec une aiguille ou un canif, Samuel se glorifiait en lui-même d'un coup de couteau, et quand il devait quelques misérables vingt mille francs, il s'écriait joyeusement :

— Quel triste et lamentable sort que celui d'un génie harcelé par un million de dettes!

On peut relire après cela les confessions de *Fusées* et de *Mon cœur mis à nu* : on reconnaîtra sans peine l'original. Il n'est jusqu'à l' « ami avec des hanches » du *Choix de maximes consolantes sur l'amour* (publié en 1846 dans le *Corsaire-Satan*), dont *la Fanfarlo* n'offre le germe, non sans que les traits du portrait s'accentuent. On songe, malgré soi, au vieux Joseph-François Baudelaire et à sa jeune femme, Caroline Archimbaut-Dufays, mère du poète et future Mme Aupick :

Il apportait dans les choses de l'esprit et de l'âme la contemplation oisive des natures germaniques, dans les choses de la passion l'ardeur rapide et volage de sa mère, et dans la pratique de la vie tous les travers de la vanité française. Il se fût battu en duel pour un auteur ou un artiste mort depuis deux siècles. Comme il avait été dévot avec fureur, il était athée avec passion. Il était à la fois tous les artistes qu'il avait étudiés et tous les livres qu'il avait lus, et cependant, en dépit de cette faculté comédienne, restait profondément original. Il était toujours le doux, le fantasque, le paresseux, le terrible, le savant, l'ignorant, le débraillé, le coquet Samuel Cramer, la romantique Manuela de Monteverde. Il raffolait d'un ami comme d'une femme, aimait une

femme comme un camarade. Il possédait la logique de tous les bons sentiments et la science de toutes les roueries, et néanmoins n'avait jamais réussi à rien, parce qu'il croyait trop à l'impossible.

Samuel Cramer ressemble fort à Charles Baudelaire jeune, et des Esseintes, pour ne pas dire Huysmans, à Charles Baudelaire. Il est très humain de s'identifier avec ceux qui font l'objet de votre admiration et ont été les guides de votre esprit. C'est peut-être, inconsciente, une comédie qu'on se joue à soi-même, sans que, pour cela, l'originalité disparaisse. Puis le moule est brisé, et l'empreinte reste.

Dans cette nouvelle de Baudelaire, on retrouve, sans beaucoup chercher, un premier aspect de des Esseintes et aussi la somme de ses lectures. Mais il y a mieux: on sait la grande place occupée chez Huysmans, par les soucis et les comparaisons culinaires, la saveur des parfums, des couleurs et des sons. Tout cela se répond et se confond. Ces « Correspondances » figurent déjà dans *la Fanfarlo*, et également toute une digression culinaire que n'aurait pas répudiée M. Folantin Le style même, parfois, et certaines épithètes auraient pu être revendiqués par Huysmans, s'ils n'avaient appartenu à Baudelaire :

Samuel et la Fanfarlo avaient exactement les mêmes idées sur la cuisine et le système d'alimentation nécessaires aux créatures d'élite. Les viandes niaises, les poissons fades, étaient exclus des soupers de cette sirène. Le champagne déshonorait rarement sa table. Les bordeaux les plus célèbres et les plus parfumés cédaient le pas au bataillon lourd et serré des bourgognes, des vins d'Auvergne, d'Anjou et du Midi, et des vins étrangers, allemands, grecs, espagnols. Samuel avait coutume de dire qu'un verre de vrai vin devait ressembler à une grappe de raisin noir, et qu'il y avait dedans autant à manger qu'à boire. — La Fanfarlo aimait les viandes qui saignent, les vins qui charrient l'ivresse. — Du reste, elle ne se grisait jamais. — Tous deux professaient une estime singulière et profonde pour la truffe...

. . . .

Quant à la question des sauces, ragoûts et assaisonnements, question grave et qui demanderait un chapitre grave, comme un feuilleton de science, je puis vous affirmer qu'ils étaient parfaitement d'accord, surtout sur la nécessité d'appeler toute la pharmacie de la nature au secours de la cuisine. Piments, poudres anglaises, safraniques, substances coloniales, poussières exotiques, tout leur eût semblé bon, voire le musc et l'encens. Si Cléopâtre vivait encore, je tiens pour certain qu'elle eût voulu accommoder des filets de bœuf ou de chevreuil avec des parfums d'Arabie. Certes, il est à déplorer que les *cordons bleus* d'à présent ne soient pas contraints par une loi particulière et voluptuaire à connaître les propriétés chimiques des matières, et ne sachent pas découvrir, pour les cas nécessaires, comme celui d'une fête amoureuse, des éléments culinaires presque inflammables, prompts à parcourir le système organique, comme l'acide prussique, à se volatiliser comme l'éther.

Est-ce tout? — Non. En matière de confort, des Esseintes est non moins le « semblable » et le « frère » de Samuel :

Cramer haïssait profondément, et il avait, selon moi, parfaitement raison, les grandes lignes droites en matière d'appartements et l'architecture importée dans le foyer domestique. Les vastes salles des vieux châteaux me font peur, et je plains les châtelaines d'avoir été contraintes à faire l'amour dans de grands dortoirs qui avaient un air de cimetière, dans de vastes catafalques qui se faisaient appeler des lits, sur de gros monuments qui prenaient le pseudonyme de fauteuils.

« Les sentiments intimes ne se recueillent que dans un espace très étroit », note Baudelaire. Aussi, ce qui eût réjoui des Esseintes, au temps aboli de ses expériences amoureuses :

La chambre à coucher de la Fanfarlo était donc très petite, très basse, encombrée de choses molles, parfumées et dangereuses à toucher; l'air, chargé de miasmes bizarres, donnait envie d'y mourir lentement comme dans une serre

chaude. La clarté de la lampe se jouait dans un fouillis de dentelles et d'étoffes d'un ton violent, mais équivoque. Çà et là, sur le mur, elle éclairait quelques peintures pleines d'une volupté espagnole : des chairs très blanches sur des fonds très noirs.

Voilà pour le décor. Et l'heure du sacrifice venue, dans ce « ravissant taudis qui tenait à la fois du mauvais lieu et du sanctuaire », Samuel, pris d'un caprice bizarre, de s'écrier, comme un enfant gâté :

— Je veux Colombine, rends-moi Colombine; rends-la moi telle qu'elle m'est apparue le soir qu'elle m'a rendu fou avec son accoutrement fantasque et son corsage de saltimbanque!

La Fanfarlo, étonnée d'abord, voulut bien se prêter à l'excentricité de l'homme qu'elle avait choisi, et l'on sonna Flore; celle-ci eut beau représenter qu'il était trois heures du matin, que tout était fermé au théâtre, le concierge endormi, le temps affreux, — la tempête continuait son tapage, — il fallut obéir à celle qui obéissait elle-même, et la femme de chambre sortit; quand Cramer, pris d'une nouvelle idée, se pendit à la sonnette et s'écria d'une voix tonnante :

— Eh! n'oubliez pas le rouge!

N'est-ce pas là un caprice de des Esseintes? On peut se demander, en vérité, si on ne lit pas là un passage oublié, ou supprimé, d'*A Rebours*.

Baudelaire, Huysmans, des Esseintes. L'influence du roman, tout imprégné de la pensée du divin Baudelaire, ne fut pas moindre à l'étranger qu'en France. Toute une littérature y trouva son point de départ. Un exemple suffira pour s'en convaincre : qu'on se reporte au *Portrait de Dorian Gray*.

PIERRE DUFAY.

LA PALESTINE ACTUELLE[1]

Durant ces derniers mois, on parla de la Palestine pour diverses causes; on lui consacra maints livres.

Au moment où Hitler chassa brutalement les juifs d'Allemagne et les dépouilla de leurs biens, les esprits simplistes virent à la question, — pourtant épineuse, — une solution toute naturelle. Si les nations voisines de l'Allemagne : la Hollande, la Belgique, et un peu plus loin l'Angleterre, — invoquant la crise du chômage, — fermaient leurs frontières aux exilés, la Palestine n'était-elle pas tout indiquée pour les accueillir? Mais la Palestine était loin d'être déserte et élastique; la population, assez dense déjà, comptait 700.000 à 800.000 Arabes, 160.000 Juifs, plus les Anglais assurant le maintien du mandat, qui, joints à quelques Européens, portaient à 80.000 le nombre des chrétiens.

La moitié de ce petit pays comprenait, il y a une trentaine d'années, des régions désertiques, peu favorisées par la nature et grillées par un soleil tropical.

La vie qui attendait les Juifs dans la *Terre de leurs Pères* était peu en harmonie avec l'existence qu'ils menaient en Allemagne : ceux d'entre eux qui n'exerçaient pas de professions libérales, ou ne vivaient pas de la Bourse ou du Change, faisaient du commerce; fort peu pratiquaient l'agriculture. Or, les métiers à exercer en Palestine étaient surtout ceux de maçon, de terrassier et d'agriculteur.

(1) Coudenhove-Malergi : *Deutschtum und Judentum*, Paneuropa, Wien. — Dr Blink : *Die Verbreitung der Juden über den Erdball*, Uragen van Dag, Haag. — Dr Kraus : *Hebräische Renaissance*, Hochland, München. — Dr J. Eberle : *Kämpfe im Heiligen Land*, Schönere Zukunft, Wien. — D. M. Mackinlay : *La nouvelle Palestine*, The Nineteenth Century and after, London. — Walter Harris : *La Jérusalem moderne*, The English Review, London. — L. B. Namier : *Sionismus*, The New Statesman, London, Correspondance d'Orient, etc.

A la fin de l'année dernière, l'immigration palestinienne juive, — à la suite des persécutions d'Hitler, — atteignit de telles proportions qu'elle provoqua, ainsi qu'elle avait déjà provoqué à plusieurs reprises (2), de violents combats entre Arabes et Juifs, les premiers reprochant au gouvernement anglais d'autoriser une immigration juive excessive.

Les journaux nous annoncèrent alors de sanglants désordres à Jaffa, des bagarres à Jérusalem, des émeutes à Haïffa, à Nauplus, à Tel-Aviv; partout, des morts et des blessés.

Pour expliquer cet antagonisme, voyons quelle était alors la situation palestinienne.

Déjà, Napoléon avait promis la Palestine aux Juifs du monde entier à condition qu'ils prissent part à l'expédition d'Egypte. Son appel était resté sans écho, le philosophe Moïse Mendelsohn venant justement de déclancher un mouvement judaïque contre les aspirations utopiques de la race, engageant ses coreligionnaires à chercher leur patrie là où ils se trouvaient, tandis que jusqu'alors l'opinion générale était celle-ci: En Palestine seulement les Juifs avaient leur vraie patrie; là seulement ils pourraient posséder leur drapeau, leur armée, leur assemblée nationale.

Un siècle plus tard, le 2 novembre 1917, lord Balfour, — connaissant la puissance mondiale du judaïsme, — et en quête d'alliances à un moment critique, écrivit à lord Rothschild la célèbre lettre lui offrant le concours de l'Angleterre pour créer en Palestine une patrie aux Juifs du monde entier et assurer la protection britannique à ceux qui s'établiraient dans cette *Terre d'Amour* (3), après laquelle ils aspiraient depuis dix-neuf siècles et qu'ils chérissaient d'un amour presque physique.

Mais ce pays était aussi la *Terre Sainte* des chrétiens

(2) Surtout en août 1929, lors de l'attaque du *Mur des Lamentations* par les Arabes, qui coûta la vie à 870 musulmans et à 119 juifs.

(3) Titre d'un livre des frères Tharaud, — paru il y a trois ans, — qui expose admirablement la situation et l'état d'esprit des juifs palestiniens à cette époque.

et des musulmans; ces derniers considéraient Jérusalem comme une seconde Mecque; entre les différentes religions, on comptait là-bas jusqu'à trois mille villes saintes.

Que des combats aient lieu périodiquement entre musulmans et juifs, la chose est naturelle: les Arabes forment la majorité et se considèrent comme les premiers habitants, tandis que les juifs, bien qu'en minorité, revendiquent la priorité du fait que leurs lointains ancêtres avaient été les premiers maîtres du pays.

Le rôle de l'Angleterre, — qui assume le mandat palestinien, — consiste à tenir la balance égale entre musulmans et juifs; les Anglais affirment qu'elle la tient; mais les opinions diffèrent à ce sujet. Après en avoir recueilli un grand nombre, émanant de personnalités appartenant à diverses nations, nous nous rangeons à l'avis de celles qui prétendent que l'Angleterre est du côté du plus fort, c'est-à-dire des juifs. Du reste, la Société des Nations, — qui n'est certes pas infaillible, — partage, elle aussi, cette opinion : dès 1929, elle n'a pas ménagé ses critiques au gouvernement de Londres : garnison trop réduite, manque de prévoyance, arbitrage insuffisant entre les deux peuples ennemis.

Le défaut de la politique britannique apparaît clairement : le gouvernement anglais incline trop souvent à penser que, pour faire régner la paix, il suffit de dégager des solutions moyennes, de recommander des compromis (4).

Pour faire régner, ou rétablir la paix compromise entre les deux races, l'Empire britannique n'entretient aucune garnison; des policemen de Londres, envoyés là-bas, maintiennent l'ordre tant bien que mal. En cas de conflits graves, les troupes anglaises d'Egypte sont prévenues télégraphiquement et arrivent par avions. Or, il est reconnu qu'un arbitre efficace doit être puissamment armé.

§

En l'espace de douze années, de 1921 à 1933,

(4) Pertinax, dans l'*Echo de Paris*.

125.000 juifs environ tentèrent de s'établir en Palestine; plus de 75 % réussirent à s'y fixer. Durant ce laps de temps, le nombre des juifs, par rapport à la population globale, monta de 9,5 % à 17,5 %. Donc, tandis que la population juive triplait, la population arabe n'augmentait que du tiers, et cette dernière est plus prolifique que la juive.

Le torrent juif, qui s'écoule sur la Palestine depuis la *Déclaration Balfour,* atteignit son point culminant en 1925; cette année-là, l'Amérique ferma ses frontières à l'immigration, tandis qu'en Pologne, surpeuplée déjà, la crise économique devenait si aiguë que nombre de juifs furent contraints de chercher un refuge en Palestine.

Depuis cette époque, on peut estimer à 4.000 environ le nombre de juifs se fixant annuellement en Palestine. En 1933, le chiffre a été beaucoup plus considérable, grâce à l'affluence des juifs allemands.

Les statistiques estiment à 180.000 âmes la population juive palestinienne à l'heure actuelle.

En présence d'un tel afflux, et devant le mécontentement croissant des Arabes, les Anglais viennent de prendre certaines mesures ponr endiguer le flot. D'abord, sur les 24.000 certificats d'admission que l'Agence Juive a demandés pour la Palestine depuis la persécution d'Hitler, il en fut accordé 6.000 à peine pour 1933, et encore 3.500 parmi ces certificats avaient été octroyés ou tenus en réserve avant qu'il fût question de juifs allemands (4 *bis*).

Il existait bien une loi — déjà ancienne — n'admettant l'installation d'un juif que s'il pouvait justifier d'un capital supérieur à 1.000 livres sterling. Mais l'esprit inventif des fils d'Israël tournait cette loi à plaisir; les combinaisons étaient nombreuses : ils arrivaient par la Syrie, franchissaient à pied la frontière syro-palestinienne, peu surveillée, ou bien ils débarquaient la nuit d'esquifs de fortune, qui les déposaient sur quelques points déserts de la côte. D'autres venaient soi-disant

(4 *bis*) Jérôme et Jean Tharaud, *L'Echo de Paris*.

en touristes, ils tâchaient de se faire oublier, puis finalement restaient. Certains empruntaient à un coreligionnaire complaisant les 1.000 livres prescrites, et, une fois les constatations réglementaires faites par la police, le prêt était remboursé.

Des milliers d'immigrants avaient pu s'établir ainsi en trompant le gouvernement anglais et pour le plus grand mécontentement des Arabes. Maintenant, des volontaires musulmans, — auxiliaires bénévoles de la police anglaise, — montés sur des canots à vapeur, traquent les juifs qui essaient de débarquer clandestinement, et surveillent toute embarcation suspecte.

§

A l'époque actuelle, où il est si compliqué pour tous les pays de boucler leur budget, on est en droit de se demander comment un Etat nouvellement formé — ainsi qu'est l'Etat palestinien — peut équilibrer le sien, et cela d'autant plus que la majorité de sa population est composée de musulmans généralement pauvres, — les riches propriétaires arabes ayant quitté la Palestine, — et d'immigrants juifs à peu près démunis d'argent. N'oublions pas que des milliers de mendiants juifs ont émigré d'Europe orientale en Palestine, où ils travaillent.

Malgré cela, le jeune Etat est peut-être le seul pays qui n'ait pas été touché par la crise : son budget compte un million de livres d'excédent.

C'est que des sommes considérables, recueillies dans le monde entier par la grande organisation sioniste *Keren Hayseod*, ont afflué vers la *Terre des Ancêtres*; si l'on se base sur les douze dernières années, il faut compter au bas mot sur 240 millions de marks. Un bon tiers de cette somme est arrivé d'Amérique; puis vient en seconde ligne l'apport Sud-Africain; l'Angleterre se place au troisième rang seulement.

La dîme juive, *Maaser*, est envoyée en Palestine pour la construction des routes, l'édification des villes, l'entretien des écoles, etc...

Jusqu'en 1927, la dîme rapportait à la Palestine

10 millions de marks environ par année; depuis cette époque, le chiffre est tombé d'un bon quart.

Les grandes lignes de la politique d'exploitation palestinienne sioniste peuvent se résumer ainsi :

1° Aucune famille ne doit recevoir à bail plus de *cent dunams* (dix hectares environ). Le délai du bail est de quarante-neuf années; les cinq premières années sont exemptes d'impôts.

2° Le colon et sa famille doivent cultiver la terre euxmêmes; il leur est défendu d'engager des domestiques agricoles.

3° La gestion centrale doit organiser le système d'exploitation, de telle sorte que chaque famille puisse subvenir autant que possible à ses propres besoins!

4° L'état du sol, comme le bon fonctionnement de chaque petit domaine, exigeant des modes de culture intensive dès la prise de possession d'un terrain, l'exploitation doit commencer immédiatement et vigoureusement; le capital, comme toute mise de fonds nécessaire à l'asséchement, à l'irrigation, à l'installation de voies de transport et à toutes autres mesures semblables, ne doivent pas être à la charge des colons.

5° Les colons doivent être libres de choisir le système social auquel ils veulent adhérer, c'est-à-dire indiquer s'ils désirent exploiter individuellement ou collectivement. Dans le premier cas, le produit du terrain, pris en exploitation par une famille, lui reste intégralement ; dans le second, — l'organisation communiste, — le revenu de chaque exploitation est mis en commun et subvient aux besoins individuels de chacun des membres de la communauté. Ces associations ne connaissent pas l'argent.

Un économe, cumulant ces fonctions avec celles d'administrateur, réunit le produit de toutes les exploitations, vend tout ce qui n'est pas nécessaire à l'alimentation générale, et achète au dehors les articles de première nécessité. Il se fournit, cela va sans dire, à ses co-

religionnaires, spécialement à ceux de *Tel-Aviv*, cette immense ville juive sortie du sable il y a vingt ans.

Vêtements, combustible, matériel d'éclairage, meubles, nourriture, etc., tout est entassé dans des magasins où chacun s'approvisionne.

Il y a des salles à manger communes, des concerts, des salles de jeux, de conversation, des cinémas, des garderies et des jardins d'enfants pour chaque colonie. Les petits sont surveillés nuit et jour par des nourrices et des jardinières. Il paraît que, dans ces colonies *Kvutzah*, les profiteurs vivant aux dépens des autres n'existent pas.

Les commentaires arabes, — écrits cependant de plumes autorisées, — qui suivirent la *Déclaration de Lord Balfour*, refusaient assez catégoriquement aux immigrés juifs toute capacité à s'adapter aux travaux agricoles ; cependant, 26 % des 180.000 juifs actuellement en Palestine s'adonnent à l'agriculture, sans l'avoir pratiquée dans leur pays d'origine. Ils s'y sont mis avec un tel acharnement que le voyageur revenant en Palestine après une absence de dix ans a peine à reconnaître le pays. Le désert se change peu à peu en terres fertiles.

Des colonies de jeunes Halutzim, composées de 27.000 pionniers environ, recrutés dans toutes les classes de la société, et parmi lesquels se trouvent de nombreux étudiants ayant appartenu à toutes les universités d'Europe, vivent séparées du monde civilisé, entourées de populations arabes hostiles.

Grâce à un travail fatigant, sous la chaleur torride palestinienne, à force de ténacité, ils sont arrivés à tirer d'un sol aride des résultats étonnants. En dépit des piqûres de mouches et de moustiques, des risques de contamination par la malaria, les Halutzim ont desséché les marais entourant Haïffa et la partie Sud du lac de Génézareth, comme aussi les régions marécageuses s'étendant au sud-est du mont Carmel, au delà de la plaine de Jezveel ou d'Esdrelon, presque jusqu'aux rives du Jourdain.

La prospérité de la Palestine est basée sur deux facteurs : l'afflux actuel des capitaux étrangers et la vente des oranges.

La culture des orangers occupe une étendue pouvant être évaluée à 250 km. de long sur 30 km. de large. Des millions de livres sterling ont été dépensés là pour le défrichement, la plantation, l'irrigation. Le sol inculte coûtait 100 livres environ l'acre, tandis que, planté d'orangers, il en vaut 500.

Après ces plantations, les immigrés cultivent aussi les oliviers, les pêchers, la vigne. Les raisins d'Hébron, les abricots et les pêches d'Hébron et de Bethléem, les oranges de Jaffa, les grenades, les figues et les olives de toute la Palestine sont réputés dans le monde entier.

§

Les juifs ne se sont pas contentés d'être des agriculteurs tenaces; ils ont été des bâtisseurs émérites; ils se sont livrés à des travaux considérables pour établir sur le Jourdain un barrage qui fournit l'électricité nécessaire à alimenter l'éclairage et la force motrice de toute la contrée; ils ont sillonné le pays de routes. Dans toutes les villes, une véritable folie de construction sévit : maisons, rues, quartiers, semblent surgir du sol, et tout se fait en granit. Les maisons habitées depuis longtemps se surélèvent.

Jérusalem a vu sa population passer, en quelques mois, de 60.000 à 100.000 juifs; du mois de mai au mois d'août dernier, 15.000 juifs allemands environ s'y sont installés, et depuis le mois d'août le mouvement s'accentue; le plus fort contingent est composé de médecins, d'avocats, de professeurs. On compte à Jérusalem 200 médecins juifs; aussi, faute de clientèle, avec des philologues, s'emploient-ils à faire du mortier, tandis que d'ex-ingénieurs en chef sont garagistes et que des étudiants font briller les vitres des magasins et celles des particuliers.

Jérusalem a dû s'aménager en hâte pour abriter ce

flot d'arrivants; elle n'avait jusqu'ici que des citernes, souvent à sec, et particulières à chaque maison; des marchands d'eau ambulants offraient leur marchandise. Maintenant, Jérusalem est pourvue d'eau comme les autres grandes villes.

Un nouveau quartier de villas juives, *Rehavia,* s'élève à côté de Jérusalem; il y a cinq ans, c'étaient des terrains pierreux et désertiques; il y a un an, on comptait une vingtaine de villas construites en pierre, mais pas encore de rues; actuellement, *Rehavia* devient une des plus belles cités-jardins du monde dont les villas, entourées de pins, de cyprès, d'eucalyptus, ont de vastes parterres de fleurs (5).

Sur la côte Nord, près de Jaffa, les juifs ont élevé une cité florissante, *Tel-Aviv,* qui compte 80.000 habitants, tous de race hébraïque; les rues sont larges, les maisons confortables, les magasins modernes. On n'y compte plus les banques, les cinémas, les casinos, les fabriques. Il y a vingt ans à peine, le désert s'étendait là, les chameaux hantaient les pistes changées en larges voies, sillonnées par des autos puissantes.

De même *Haïffa,* d'un petit village de pêcheurs qu'il était auparavant, est devenu un port important, le plus important même de toute la Palestine. Les juifs y ont établi des fabriques de ciment et des usines pour la fabrication du savon.

Au point de vue industriel, l'exploitation de la potasse et des minéraux de la mer Morte donnent des résultats satisfaisants.

Ce n'est pas l'Angleterre, — comme on pourrait le croire, — qui importe le plus en Palestine : l'Allemagne d'abord, puis l'Italie, la Tchécoslovaquie, le Japon dominent le marché.

Le sixième environ du sol palestinien est actuellement aux mains des juifs; le tiers de ce chiffre appartient au *fonds national juif*. Le prix du terrain a donc augmenté d'une façon considérable : les grands propriétaires arabes ont tiré de la vente de leurs terres des sommes qu'ils

(5) Revue Belge, 1er février 1931 : Lettre de Jérusalem.

n'auraient jamais pu imaginer; avec cet argent ils se sont retirés vers l'intérieur en Transjordanie, en Syrie, dans l'Irak, où ils ont acheté de vastes domaines.

§

La réunion de juifs, venus des quatre coins du monde et parlant des langues différentes, s'installant sur la *Terre des Ancêtres,* ne pouvait manquer de produire une véritable renaissance hébraïque. La Palestine actuelle est le théâtre de cette renaissance. L'hébreu est devenu une des trois langues officielles, avec l'arabe et l'anglais. On entend parler hébreu dans les rues, les magasins, les bureaux et... les colonies juives, cela va sans dire. Ce n'est certes pas le solennel hébreu de Safad et d'Hébron, mais la langue sioniste moderne, idiome créé pour servir de trait d'union entre tous les juifs palestiniens, à côté du hideux yddisch à relent de ghetto.

La langue antique des patriarches et des prophètes a servi de base à cette langue nouvelle, — créée par une sorte d'académie hébraïque, — et qui s'enrichit chaque jour. Les théâtres, les cinémas, les établissements officiels, les tribunaux, les écoles emploient cette langue.

Son principal instrument de propagation, ce sont les 200 jardins d'enfants, la centaine d'écoles primaires, les écoles agricoles pour jeunes filles, les cinq écoles secondaires, les quatre Instituts techniques, les quatre Ecoles normales, les trois Ecoles spéciales, l'Université hébraïque de Jérusalem, l'Ecole de rabbins et les Instituts théologiques d'Hébron, Safad, Jérusalem et Tibériade.

Là, l'hébreu moderne est enseigné avec la prononciation mélodieuse de Sephardim. Les étrangers, entendant cette langue de la bouche d'enfants qui n'en ont jamais appris d'autre, sont frappés de la grâce de cet idiome qui rappelle l'italien, le grec, un peu l'espagnol, et appartient incontestablement aux langues méditerranéennes.

Mais le véritable temple de la culture hébraïque, c'est à coup sûr *l'Université du Mont des Oliviers,* — Mount

Scopus, — inaugurée officiellement en 1925, par lord Balfour, élevée dans un site merveilleux qui domine d'un côté la vallée de Josaphat et le panorama de *Jérusalem,* de l'autre, l'immense étendue allant jusqu'à la vallée du Jourdain, et au delà du Jourdain, jusqu'aux Monts du *Moab.*

On y étudie la Bible d'après les interprétations anciennes et modernes; on s'occupe de résoudre les problèmes les plus récents posés par la physique, la chimie et la médecine (6).

L'importante bibliothèque de l'Université ne contient pas seulement les chefs-d'œuvre de la littérature rabbinique, mais encore certaines œuvres littéraires du moyen âge, d'autres émanant des philosophes arabes. L'Université possède un *Institut arabe* pour l'étude de la civilisation et de la littérature arabe. Le manque de compréhension des juifs pour l'histoire et la psychologie arabe ayant encore augmenté l'abîme qui sépare les deux races, l'université favorise leur rapprochement, cela d'autant plus que la politique est bannie : dans une atmosphère de neutralité, les savants arabes travaillent à la bibliothèque à côté des étudiants juifs.

L'Université constitue une oasis de paix au milieu de l'ambiance orageuse dans laquelle évoluent musulmans et israélites.

Il ne faut pas se le dissimuler : l'immigration n'est pas la cause déterminante de la révolte des Arabes devant ce torrent juif envahissant le pays où ils constituaient depuis des siècles la majorité.

Du jour où un *Etat palestinien* a été reconnu, les Arabes savaient que la première place serait réservée aux sionistes et que le reste de la population autochtone se verrait réduit rapidement à la condition de fellahs. Pour eux, la situation est tragique; voici seize ans que la ran-

(6) Au point de vue médical, citons d'importants travaux bactériologiques, particulièrement au sujet des bacilles des épidémies de dysenterie, fréquents dans certaines régions palestiniennes; citons encore les recherches faites pour enrayer ces plaies de la Palestine : la malaria et la typhoïde.

cune musulmane, — légitime assurément, — s'accumule à la manière d'une réserve de dynamite. Il suffit d'un rien, d'une flammèche pour provoquer de formidables explosions.

§

Aux yeux de la chrétienté tout entière — la chrétienté croyante, bien entendu, — la Palestine représente une terre sacrée, la *Terre Sainte,* où le Rédempteur a passé sa vie terrestre, *la grotte de Bethléem* où Il est né, l'humble maison de Nazareth, où s'est écoulée Son enfance, le lac de Génézareth, le Mont Thabor, Cana, Jérusalem, le Jardin des Olives, le Golgotha, et tant d'autres lieux où Il a consolé, où Il a guéri, où Il a souffert, où Sa divinité s'est manifestée.

Pour la possession de ces *Lieux Saints,* sept croisades ont été entreprises d'enthousiasme.

L'antagonisme des Arabes et des juifs en Palestine ne peut donc laisser indifférente la chrétienté qui a donné tant de ses fils pour la conquête de cette terre tant convoitée.

Avant que la vague juive ait déferlé là-bas, les Arabes, avec leur civilisation patriarcale, leurs usages millénaires, leurs modes de culture primitifs, avaient laissé la Palestine à peu près dans le même état qu'au temps du Christ: les pèlerins pouvaient alors, dans le silence et le recueillement, accomplir leurs pieux voyages, et les artistes retrouvaient là le paysage immuable, les costumes et les coutumes qui les reportaient à dix-neuf siècles en arrière.

A mesure que les juifs se répandent avec leur mode d'existence ultra-moderne, leur genre de culture et d'industrie intensif nécessitant un outillage compliqué, de puissantes machines, le sol resté presque vierge dans de grandes étendues, se trouve violé, profané.

Comment les différents sites — qui virent passer le Christ lors de sa vie terrestre, — restés jusqu'à l'exode juif dans leur solitude millénaire et leur silence, — le grand silence de l'Islam, — peuvent-ils éveiller mainte-

nant la pieuse impression de jadis, alors qu'ils sont comme comprimés dans un réseau d'usines électriques, de lignes d'autobus, d'hôtels, de bars, de cinémas, de dancings, de théâtres, d'orchestres, de maisons closes, de stations balnéaires avec cures de soleil?

Et pour une fois peut-être en Palestine, les intérêts de la chrétienté, de l'islamisme et du pittoresque se trouvent identiques.

MADELEINE BARRÉ.

LA VIE ET L'ŒUVRE SINGULIÈRES D'HENRY LE BRET

(1618-1710)

—

Peu d'existences furent aussi fertiles en contrastes, aussi représentatives des mœurs du siècle, que celle d'Henry Le Bret, personnage singulier dont la mémoire mérite, à bien des titres, d'être sauvée de l'oubli.

Né à Paris, en 1618, il avait pour père Nicolas Le Bret, écuyer de la duchesse de Guise, qui habitait, le plus souvent, près de Chevreuse, au Mesnil-Saint-Denis. Là, de bonne heure, l'enfant connut Savinien de Cyrano, son cadet de deux ans, dont la famille, de petite noblesse, avait obtenu du duc de Chevreuse le fief de Bergerac (situé, on le sait, dans l'actuel département de Seine-et-Oise). Tous deux firent leurs humanités au collège de Beauvais, et Le Bret va vivre, dès ce moment, dans l'ombre de Cyrano, étant, il faut le dire, moins hardi et brillant que son camarade. On le voit, dans le drame de Rostand, confident fidèle, accompagner partout Cyrano, essayant toujours de faire entendre à ce rêveur, à ce fantaisiste, la voix du bon sens et de la raison.

Conseils point du tout inutiles! Par son précoce talent de plume et son esprit de révolte, Cyrano fut bientôt célèbre dans l'Université de Paris. On apprit à redouter ses sarcasmes et sa violence. Mais par sa franchise, son dévouement à ceux qu'il aimait, il sut se conquérir de solides affections, et nul n'eut pour lui d'estime plus durable et plus profonde qu'Henry Le Bret, qui toujours demeura, suivant son propre témoignage, son plus cher, son plus « inviolable » ami.

Que de plaisirs Paris offrait alors aux jouvenceaux! Partout s'ouvraient des tavernes où l'on pouvait, des nuits entières, se griser d'hypocras. Dans les tripots, maints gentilshommes, accourus de leurs provinces, dépensaient, en quelques heures, leur gain d'une année. A chaque pas, au Cours-la-Reine, au Louvre, au Marais, on saluait dans sa chaise ou dans son carrosse quelque « Déité ». Pour peu qu'on eût quelques avantages, on ne trouvait guère de cruelles parmi les chambrières, les courtisanes ou même les grandes Dames qui rivalisaient de délicatesse dans les pratiques de l'Amour. Cédant à la contagion voluptueuse, Le Bret et Cyrano connurent toutes les dissipations de la jeunesse. Savinien se livra même, avec tant de fougue, au jeu et à la débauche que son père, alarmé, menaça de supprimer sa pension. Le Bret dut intervenir auprès du vieillard en courroux et lui adressa une longue épître :

O Monsieur, lui disait-il, croyez-le, nous ne sommes pas si criminels que la critique le publie... Ne trouvez pas si étrange qu'un jeune homme qui a bon esprit, bonne mine, du bien et de la vigueur, suive plutôt les sentiments que le temps lui donne que les sentiments que votre âge, votre flegme et vos autres incommodités vous inspirent.

Cette missive porta ses fruits. Le barbon s'apaisa et Cyrano put s'abandonner à loisir aux entraînements de son âge. Mais, avec beaucoup de leurs contemporains, les deux amis ne montraient pas moins d'ardeur aux travaux de l'esprit qu'aux voluptés corporelles. Tous deux fréquentaient par exemple chez Gassendi. De lui ils apprirent « un fond de bonnes choses », non seulement les mathématiques et la philosophie, mais bien d'autres sciences, car ce maître, qui allait compter une multitude de disciples et exercer sur son époque une influence considérable, avait, sur toutes matières, de rares clartés.

Vers 1639, Le Bret entrait en qualité de cadet ou volontaire dans la Compagnie des Gardes commandée par M. de Carbon de Casteljaloux. Mais ce Pylade ne pouvait vivre sans son Oreste; aussi décida-t-il Cyrano à pren-

dre avec lui du service. Celui-ci n'hésita guère, le métier ayant tout pour lui plaire.

Les duels, écrira Le Bret, qui étaient, en ce temps-là, l'unique et le plus prompt moyen de se faire connaître, rendirent Cyrano, en peu de jours, si fameux que les Gascons qui composaient cette compagnie le considéraient comme le *démon de la bravoure*.

La carrière militaire des jeunes gens se continua au régiment de Conti. Elle fut brillante, mais brève. En juin 1639, Cyrano reçut un coup de mousquet en travers du corps au siège de Mouzon et, en août 1641, un coup d'épée à la gorge au siège d'Arras. Fort incommodé par ces blessures, il détermina Le Bret à quitter avec lui Mars pour se donner à Minerve.

A partir de ce moment, Le Bret semble surtout s'être consacré à l'étude du Droit. Il entra au Conseil du Roi et obtint le titre d'avocat au Parlement. Mais des travaux moins austères égayaient ses loisirs. Paris devenait chaque jour davantage le Temple du Goût. La préciosité sévissait. Dans les alcôves où les Dames « parlaient Vaugelas », des muguets s'évertuaient à construire des sonnets acrostiches, mésostiches, lozangés, serpentins, en bouts-rimés... Les plus menus incidents de la vie étaient prétexte à madrigal. La mode fut, tour à tour, aux impromptus, aux portraits, aux dissertations sur quelque article du Code amoureux à l'imitation des bergers de d'Urfé devant les nymphes Léonide ou Sylvie. Le Bret prit part à ce concert de rondeaux, d'élégies, de stances et de chansons. Quelques-uns de ses vers figurent dans le recueil de Sercy et dans des ouvrages analogues, apparus de 1642 à 1656 aux devantures des libraires.

Cyrano cependant, en renonçant comme Le Bret à la vie des camps, n'avait point fait vœu de ne plus brandir la lame. Bien des fois encore, il la tira du fourreau, le plus souvent d'ailleurs pour défendre un ami, comme dans le fameux combat de la porte de Nesle, qui mit au comble sa renommée.

Mais, lorsque sa réputation d'invincible fut hors de

conteste, Cyrano, comme son cher Le Bret, s'adonna presque entièrement aux recherches intellectuelles. Rien ne lui plaisait davantage que de discourir de science, de littérature, de philosophie avec quelques compagnons. Tantôt on agitait les plus hautes questions de la morale humaine et de la métaphysique. On disputait à perte de vue sur l'immortalité de l'âme et sur l'existence de Dieu. Les dogmes subissaient de rudes atteintes, et, sur la petite assemblée, soufflait à l'ordinaire un vent d'incrédulité.

Parfois la conversation prenait un tour plus badin. On se grisait de mots. C'étaient des « *entretiens pointus* » : assaut de propos gaillards, de boutades, de quiproquos. Chaque orateur prenait un nom antique : Cyrano était Socrate, Le Bret Epaminondas, Philogias ou Timandre. Il y avait là le comte de Brienne, Filleau des Billettes, Adrien de La Morlière, chanoine d'Amiens, Longueville-Gontier, le chevalier de Lignières, dont les productions libertines paraissaient à Le Bret d'un « parfaitement beau feu ».

Jean de Royer, sieur de Prades, escrimeur, historien et poète, était un des membres les plus considérables de cette compagnie. Beaucoup d'autres maniaient avec la même aisance la plume et l'épée : Hector de Brisailles, Chavagnes, Bourgogne, Châteaufort.

Tous menaient joyeuse vie, et la Fronde elle-même leur parut un jeu. Après le dernier blocus de Paris, laissant aux bourgeois le soin de gémir sur le malheur des temps, les jeunes gens de la Cour se consolèrent, nous dit Le Bret, par une infinité de sottises.

Pensant profiter de nos désordres, les ennemis se mirent en campagne plus tôt que de coutume. A Paris, les réjouissances du Carnaval s'étaient continuées bien au delà de la Mi-Carême et beaucoup d'officiers s'y trouvaient encore. Ils reçurent ordre du Roi de rejoindre l'armée. Tous se rendirent à leur devoir et ces vers aussitôt de circuler dans la ville :

Ils s'en vont les nobles Français
Qui portent la cape et l'épée.

Courage, messieurs les bourgeois!
Vous serez les maîtres six mois
De la case et de la poupée!
Ils s'en vont les nobles Français
Qui portent la cape et l'épée.

L'on ne verra plus dans Paris
Tant de plumes ni de moustaches!
De duellistes aguérris
L'on ne verra plus dans Paris!
Consolez-vous, jaloux maris!
Coquettes, pleurez comme vaches!
L'on ne verra plus dans Paris
Tant de plumes ni de moustaches.

Oh! les beaux jours d'insouciance et de joie! Absorbé par mille soins de galanterie, Le Bret suivait partout la Cour, et, rappelant à Mme de Boisclair la vie délicieuse menée au sortir de la Fronde :

Que la Cour était belle, s'écriera-t-il, que l'on se divertissait bien à Fontainebleau! Que les gazettes nous disaient de belles choses! Que de différentes chasses! Que de belles comédies! Que de bonne chère! Que vous étiez satisfaite! Que j'avais d'argent! Que j'étais gai! Que vous prîtes de plaisir un jour à me voir pousser à toute bride un cheval suisse qui ressemblait si fort à ce gros capitaine qui vous avait donné des abricots confits à la Comédie-Italienne!

Cyrano, par contre, sentait son humeur s'assombrir. En proie à mille tourments, il vivait de plus en plus à l'écart du monde, et la contemplation de la Nature le consolait du vil tumulte des humains. Ayant jusqu'alors obstinément refusé de prendre un patron, il consentit pourtant, en 1653, à s'attacher au duc d'Arpajon. Un soir, en rentrant à l'Hôtel d'Arpajon, il reçut une pièce de bois sur la tête et manqua mourir sur-le-champ. Depuis lors, il ne fit que languir et mourut en septembre 1655. Durant sa maladie, qui avait duré quatorze mois, Le Bret n'avait guère quitté son chevet.

§

La conversion de Le Bret et son désir d'être ordonné

prêtre coïncidèrent presque avec la mort de Cyrano. Sur les causes de cette crise mystique, nous n'avons d'autres détails que ceux donnés par lui-même, dans une lettre à M. d'Espagne, où il déclare qu'il fut touché par la Grâce à la lecture des *Confessions* de saint Augustin. A l'exemple du saint, Le Bret renonça soudain aux voluptés du monde. On ignore à quelle date et dans quel lieu il fit ses études ecclésiastiques, mais on sait que la prêtrise lui fut conférée, en 1656, par Antoine-François de Bertier, évêque de Rieux. Aussitôt, Le Bret fut appelé au secrétariat de l'évêché de Montauban par l'évêque Pierre de Bertier.

Mais, restant fidèle à la mémoire de Cyrano, le nouveau prêtre, qui avait pu sauver le manuscrit du *Voyage dans la lune,* le publia en 1657, chez Charles de Sercy. Bien qu'il ait expurgé l'ouvrage de maints passages capables d'offenser la religion, on doit pourtant louer grandement Le Bret de n'avoir pas laissé la haine et l'envie étouffer à jamais l'œuvre de Cyrano. En l'honneur de celui qu'il aimait par delà la tombe, il composa une longue *Préface* louant tour à tour la science immense de son ami, sa bravoure, sa fierté, ses bonnes mœurs, son génie de poète lyrique et d'auteur comique.

Combien cependant leurs idées étaient devenues dissemblables! Malgré des contradictions apparentes, un principe directeur se dégage de l'œuvre de Cyrano et le met en opposition absolue avec son panégyriste. Cyrano de Bergerac apparaît bien, en effet, comme un des premiers champions de la tolérance et de la liberté de conscience. « La raison seule est ma reine », proclamait-il, et, voulant être « aussi libre dans les pensées et les opinions que dans les différentes actions », il n'aurait certes pas admis l'emploi de la contrainte en matière religieuse. Le Bret était maintenant, au contraire, conquis à la doctrine romaine. Saint Augustin, qui mit le premier en pratique le fameux « Contrains-les d'entrer », l'avait convaincu que les rois ont l'impérieux devoir de réduire leurs sujets à l'unité de la Foi. Aussi va-t-il, jusqu'à la fin de sa vie, consacrer toutes ses forces à ramener les hugue-

nots, victimes, selon lui, d'une erreur funeste, dans le sein de l'Eglise hors de laquelle, à l'entendre, il n'est point de salut.

Plus que partout, à Montauban, la tâche des convertisseurs était rude. Foyer de la résistance huguenote, la ville gardait toujours souvenir de sa lutte victorieuse contre l'armée royale qui, en 1622, avait laissé sous ses murs seize mille hommes « tués du glaive ou morts de maladie ». Fière de ses traditions d'indépendance et de ses franchises municipales, elle restait fidèle aux principes de la Réforme.

Mais, vaincus dans tout le royaume par les armes de Louis XIII et la politique de Richelieu, les calvinistes, victimes d'une persécution méthodique, voyaient saper un à un les fondements de la charte protectrice de leurs libertés. Acceptant la paix de 1629, Montauban avait ouvert ses portes à Richelieu, et ce jour avait marqué la fin de la suprématie protestante. On avait vu les catholiques et leurs ordres religieux revenir en foule, et dès ce moment avait commencé la révocation, avant la lettre, de l'Edit de Nantes, menée d'une manière implacable par tous les pouvoirs publics.

Nous ne pouvons ici retracer l'histoire de ces longues années de discordes. Disons seulement que par son zèle, son habileté, parfois même sa fourberie, Le Bret joua un rôle prépondérant et fut celui qui contribua le mieux au triomphe du catholicisme et à la conversion de maints protestants notables.

Aussi fut-il, en 1662, en récompense de ses services, nommé grand-prévôt, c'est-à-dire premier dignitaire après l'évêque.

C'est de cette époque que date son portrait, conservé à l'hôpital de Montauban. Notre homme est dans un cabinet tapissé de livres. Deux gravures, *Le Christ en Croix* et *Saint Jean-Baptiste*, ornent les murs, et la fenêtre s'ouvre sur une plaine aux vastes horizons. Vêtu d'une ample soutane noire à rabat blanc et manchettes unies relevées sur le poignet, Le Bret, assis à sa table, la plume à la

main, compose une « réponse aux hérétiques ». Encadrée par une courte perruque brune, sa longue face bronzée décèle à la fois la ruse et la force. La physionomie pétille d'intelligence : nez affiné, lèvres charnues... et quelle ardeur dans ces yeux noirs faits pour convaincre et conquérir ! « Mes emplois, fort différents les uns des autres et tous également violents, ont changé mon tempérament, qui de sanguin est devenu bilieux », écrivait-il alors, et c'est bien là l'image d'un soldat qui, troquant l'épée pour la plume, l'uniforme pour la soutane, préféra toujours à la vie molle et calme l'action efficace et les postes de combat.

§

Après la Révocation de l'Edit de Nantes, qui le combla de joie, Le Bret, qui devait mourir à 92 ans, le 9 août 1710, consacra presque tous ses loisirs à des travaux littéraires.

Pour instruire et convaincre les hérétiques, il avait déjà publié en 1668 son *Histoire de Montauban,* en 1679 un *Abrégé de l'histoire universelle,* en 1684 *Diverses lettres de controverse* et *l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament.*

Infatigable, il va faire imprimer, en une dizaine d'années, de nombreux recueils de discours, de lettres, de traités, de demandes curieuses; la traduction d'une chronique latine, de nouvelles éditions des écrits de controverse, le *Récit de ce qu'a été et de ce qu'est présentement Montauban.* Œuvre vaste, variée, qui mériterait un long examen.

Il y a cependant beaucoup de fatras dans ses nombreux traités d'apologétique. Son œuvre historique sert, de même, sa propagande. MM. Marcelin et Ruck, qui rééditèrent en 1841 l'Histoire de Montauban, en relèvent très justement les défauts.

Nous ne sommes pas assez étrangers, disent-ils dans leur avertissement, au grand mouvement des études actuelles pour ignorer ce que doit être aujourd'hui une histoire locale. Celle de Le Bret est loin, bien loin de satisfaire aux conditions pré-

sentement exigées des travaux historiques. Entachée des vices généraux qui déparent toutes les productions du même genre et de la même époque, presque constamment nulle sous le rapport de la critique, vide des événements qui devraient y dominer, elle est encore très incomplète dans le récit de ceux qu'elle rapporte.

Mais Le Bret ne borne pas ses investigations au domaine religieux. Les sujets les plus imprévus l'occupent. Voici, par exemple, le sommaire des *Demandes curieuses et leurs réponses,* recueil paru en 1702 :

1° S'il est vrai et pourquoi les femmes vont à la procession devant les hommes à Beauvais?

2° Ce que l'on doit penser du serpent qui se trouva dans le tombeau de Charles Martel?

3° S'il est vrai que Raymond, comte de Toulouse, se soit fait mahométan?

4° S'il est vrai que Judas fut rousseau?

5° S'il est vrai que la langue grecque fut celle que parlaient nos pères les Gaulois?

Voici, dans un ouvrage antérieur, *Recueil de quelques discours et lettres écrites à des personnes studieuses sur différentes matières,* un discours sur la poétique, un « discours sur l'abrégé de l'histoire des quatre grandes monarchies des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains, dans lequel on traite succinctement de l'origine des langues, des premiers caractères de l'écriture, des années solaires et lunaires, des jours civils et naturels ».

Mais ce qu'il faudrait surtout retenir dans l'œuvre de Le Bret, ce sont ses lettres, en particulier ses lettres profanes. Beaucoup nous tracent un piquant tableau de la vie provinciale au XVIIe siècle. L'une d'elles, *Visite rendue à une dame de campagne,* est un récit des plus savoureux, un petit chef-d'œuvre d'humour et de vérité.

Dans sa province, Le Bret a souvent rencontré des nobles oisifs. Il ne peut les souffrir et flétrit leur conduite dans une missive contenant « divers avis touchant la conduite d'un jeune gentilhomme ». Dans cette lettre, refaisant à sa manière *L'Art de plaire* de Faret, notre moraliste exige de l'honnête homme de solides qualités et

la connaissance approfondie de l'Histoire et des Lettres françaises. Cet amour pour notre langue, Le Bret le manifeste en toute occasion. Pour en répandre le bon usage, il préconise l'institution d'Académies provinciales, imitées de l'Académie française. A Montauban, il ne vit pas se réaliser son vœu, car ce fut seulement en 1745, à la requête de Lefranc de Pompignan, que furent délivrées par le Roi des lettres patentes pour l'établissement d'une Académie.

Mais il allait avoir la bonne fortune de connaître une Académie privée d'un attrait bien rare, amicale assemblée d'humanistes, assez comparable à celles des philosophes de l'Attique qui jadis discouraient sous les portiques, le long des allées de platanes ou dans les sentiers bordés de tamaris descendant vers la mer.

Le Bret fréquentait beaucoup M. Darassus, magistrat montalbanais, qui, nouveau converti, avait souvent recours à ses lumières. M. Darassus possédait à une demi-lieue de la ville un domaine champêtre que ma famille habite aujourd'hui. Séduit par le site, Le Bret lui avait fait donner le beau nom de *Tempé*, et, dans quatre opuscules intitulés *Promenades de Tempé*, il a consigné les propos divers qu'échangèrent ici les amis de M. Darassus.

Un jour, on discourt sur la philosophie stoïcienne, les orateurs grecs et latins, l'éloquence en général. Une autre fois, on parle de l'histoire ancienne et moderne; une autre fois du jeu. Enfin, dans la quatrième promenade, on dispute sur la différence qui existe entre l'âme ou l'instinct de l'animal et l'âme spirituelle de l'homme.

Les lieux qui entendirent de si subtiles paroles ont subi, depuis lors, bien des métamorphoses, mais quelques vestiges encore y font revivre ce passé. Nous avons toujours « la cour en terrasse », décrite par Le Bret, avec « une grande balustrade d'où la vue se répand dans un vallon, au travers duquel le Tescou serpente et arrose les prairies ». C'est un de ces paysages modérés, tant aimés de nos pères. Il n'a pas la sauvage grandeur d'un site alpestre ou maritime et n'offre même pas, tant la vue est bornée, un pittoresque imprévu. Mais tout y est

d'une noblesse achevée, tout y est, dirait Taine « maniable et civilisé, avec un air de finesse et d'agrément ».

Dans ce vieux coin de province, parmi tant d'ombres invisibles, celle d'Henry Le Bret reste bien présente. Le long des chemins de buis taillé et sous les arceaux de feuillage, je songe souvent à ses *Promenades*, à ces savoureux entretiens d'autrefois. Oubliant sa jeunesse aventureuse et les maux innombrables que son fanatisme causa, je ne veux maintenant connaître que son goût pour ce séjour où j'ai moi-même vécu de si douces heures. Et sous ces ombrages qui recèlent mes plus durables souvenirs, je répète volontiers les mots de ce curieux homme, écrivant, le 1er mai 1701, à M. Darassus : « Vous avez raison de dire que je fais mon bijou de Tempé. »

PIERRE VIGUIÉ.

LA GRAND'NEF DU MONDE[1]

—

XIV

LA RÉVOLTE

Dame Bernarde avait passé dans l'angoisse la nuit du samedi au dimanche. Comme elle avait, par hasard, appelé son fils avant de se mettre au lit, pour l'interroger sur une question d'ordre domestique, elle s'était étonnée qu'il ne lui répondît pas. Elle s'était alors souvenue qu'il lui avait souhaité bonne nuit, plus tôt que d'habitude, et qu'il avait eu l'air étrange, en la lui souhaitant... Poussée par un pressentiment, elle avait couru à sa chambre et, trouvant celle-ci vide, avait poussé de tels cris que les serviteurs de l'auberge s'étaient rassemblés en grand émoi, et n'avaient cessé d'émettre les hypothèses les plus sinistres, en attendant l'aube.

Comme elle pointait à peine, dame Bernarde avait communiqué de maison en maison son inquiétude à ses voisins, et une des premières personnes auxquelles elle s'était heurtée dans la rue avait été le « Bien-disant »... Gilles s'était ingénié à reconstituer l'emploi du temps du jeune Perrot, avant sa disparition, et il avait fait incidemment remarquer à la malheureuse femme que frère Anselme, si assidu d'ordinaire le dernier jour de la semaine à « La Chainze de Notre-Dame », ne s'y était pas présenté ce samedi-là...

— N'est-il pas malade? Et votre fils ne serait-il pas allé lui rendre visite à Josaphat? avait insinué Gilles, de cet air qu'il savait si bien prendre quand il voulait simuler la candeur.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 865, 866 et 867.

— A quelle heure, alors, mon Dieu! s'était exclamé la veuve de Simon Goulet. Il était encore à six heures dans la salle de la taverne...

Mais allusion avait été faite au moine, et Gilles n'en demandait pas davantage, pour le moment. Chose étrange, d'ailleurs, le nom du frère convers se trouvait partout mêlé à la rumeur qui propageait celui du fils Perrot. Le premier tiers de la matinée ne s'était pas écoulé que cette rumeur s'amplifia, tout à coup, pour dégénérer en tumulte. Précédés de quelques gens d'armes qui avaient dû se joindre à eux à la porte de la cité, deux ou trois cents individus dont la plupart étaient des serfs de la campagne chartraine, s'avançaient en gesticulant et en hurlant à pleins poumons.

Leur nombre s'accroissait, à chaque pas, de nouvelles recrues qui, aussitôt informées d'un mot, renforçaient de vociférations leurs clameurs. A ce point diverses, dans leur spontanéité, étaient cependant celles-ci qu'on n'y pouvait comprendre rien, sinon qu'elles exprimaient à la fois la pitié, l'horreur, le désespoir, la tristesse et l'indignation...

Arrivé au carrefour de Raime, le cortège s'arrêta, et vêtu d'un sayon, sa cognée passée à la ceinture, un bûcheron s'en détacha pour marcher au-devant de dame Bernarde qui se tenait debout, mais les jambes flageolantes, sur le seuil de sa maison.

— Mon fils? implora-t-elle.

Cette question déconcerta le rustre, qui avait sans doute préparé quelque paroles, mais demeura coi, et se tourna d'un air embarrassé vers ses compagnons.

Quatre de ceux-ci, que le groupe des gens d'armes masquait, s'avancèrent alors, et dame Bernarde vit, aussitôt, qu'ils portaient un corps étendu.

— Mon fils! répéta-t-elle, mais avec un cri si déchirant, cette fois, qu'un frisson traversa la foule.

C'était le jeune Perrot, en effet, que l'on ramenait de la grotte de Lèves, où un des hommes du marchand de bois Merrain, Couart, avait découvert son cadavre au petit jour...

— Etranglé?... murmura Gilles, tandis que l'on s'empressait autour de la veuve de Simon Goulet, qui venait de s'évanouir.

— ...Avec une cordelière de moine... dit Ysembert-le-Clopinel en s'approchant à son tour.

— Oh! grondèrent quelques hommes, dont Marcuin-le-vieux.

Baise-Diable, qui s'était penché sur le corps rigide du jeune homme et posait la main sur son cœur comme pour vérifier s'il battait encore, s'écria:

— Mais, par la forcelle dieu! c'est la cordelière de frère Anselme, le moine convers du couvent Josaphat... Je la reconnais!

— Tu la reconnais? demanda Gauthier-le-Borgne qui se trouvait là, lui aussi, comme par hasard.

— Oui, déclara le mire. L'autre jour, dans ma boutique, où il était venu m'acheter des herbes pour se purger...

— Hou! Hou! fit un plaisantin.

— ...Il en a laissé, par mégarde, le bout tremper dans une décoction qui l'a roussie, comme vous pouvez vous en rendre compte, continua Baise-Diable.

Des cris menaçants jaillirent de divers côtés.

— Justice! dit quelqu'un.

— Soyez tranquilles, bonnes gens, elle vous sera rendue, s'il y a eu meurtre, déclara le chef des gens d'armes.

— S'il y a eu meurtre!! Vous l'entendez? Ah! Ah! ricana sarcastiquement la Bécue, qu'Ysembert venait de pousser au premier rang de la populace. La justice, ça n'existe que pour les gueux, ajouta-t-elle.

Et Gauthier lança par-dessus sa tête:

— Cette justice-là s'appelle injustice!

— Un chien de Sodome! reprit la mégère. Il a abusé de mon enfant.

— C'est vrai! Nous l'avons vu harceler le gamin.

— A mort! Châtrons-le!

— A mort! A mort! Le bouc!

Un remous se produisit dans la foule qui tourbillonna, tiraillée en sens contraires.

— A Josaphat!

— Non! pas à Josaphat! A l'Evêché!

Qui avait jeté ce cri de ralliement? Baise-Diable? Ysembert? Gilles lui-même, peut-être? On ne le sut jamais. Toujours est-il que les gens d'armes ne s'opposèrent point (en eussent-ils été capables, d'ailleurs?) au mouvement qu'il provoqua. Il s'en trouva même, parmi eux, pour encourager celui-ci.

De tout temps, il y avait eu rivalité entre les gens du Comte et les avoués du Chapitre, et la veille encore, un serviteur du doyen Guillaume s'était permis d'injurier un serf de la douairière.

L'occasion s'offrait de venger cet affront: les soldats laissèrent donc le peuple se précipiter dans la direction de Notre-Dame, entraînant avec lui les plus immondes déchets de la Cour des Miracles et du Val d'Amour.

— Justice! ne cessait de hurler la foule.

— A mort! répétaient Baise-Diable, Ysembert, Marcuin et Gauthier.

Et comme on approchait des bâtiments du cloître:

— A sac, la maison du doyen! cria Gilles d'une voix si aiguë de fausset qu'on l'entendit à cinquante toises à la ronde.

De leur côté, les chanoines avaient perçu de loin le formidable bruit qui venait vers eux en s'enflant de minute en minute, et la prudence leur avait conseillé. avant toute information, de barricader leurs portes.

En hâte, ils avaient rassemblé dans l'enclos du cloître la demi-douzaine d'écuyers que l'Evêque avait laissés pour leur garde, et s'étaient eux-mêmes approvisionnés de pierres, de tuiles, des boules et des palets avec lesquels ils jouaient aux heures de récréation, bref, de tout ce qui avait pu tomber sous leurs mains, pour parer aux pires éventualités. Malheureusement, le vieux Guillaume, dont la piété était exemplaire, mais qui, sur son déclin, n'avait pas acquis le courage, c'est-à-dire la seule vertu qui lui eût manqué au plus beau temps de sa jeunesse, s'était aussitôt réfugié dans la cathédrale.

Un regard, jeté de sa fenêtre sur la place grouillante

de monde, l'avait convaincu du péril qu'il courait et il avait dépêché deux de ses suppôts, l'un auprès du bailli Odon Béchart, l'autre auprès du prévôt Michel, pour les avertir de ce qui se passait, et solliciter d'eux des secours immédiats.

— Que voulez-vous, et pourquoi tout ce tapage? demanda le plus résolu des écuyers, en abaissant sa pique devant les émeutiers.

Un corroyeur nommé Perce-Pied, que le fer menaçait directement, crut bon de parlementer.

— Nous voulons que le Doyen envoie chercher au couvent de Josaphat le moine Anselme pour nous le livrer, bredouilla-t-il.

Quelques voix l'approuvèrent:

— Oui, c'est cela! Qu'une délégation du chapitre aille quérir le convers Anselme, et qu'elle nous livre cet assassin!...

— Un moine assassin? Balivernes! dit l'écuyer. En tout cas, cela ne nous regarde point. Faites vos affaires vous-mêmes! Et décampez!

— Les loups ne se mangent pas entre eux! ricana Baise-Diable.

— Ils sont complices! cria Ysembert.

— A mort! glapit la Bécue.

Une pierre lancée par Gilles vint frapper l'écuyer à la tête. Il chancela, ce que voyant, Perce-Pied bondit sur lui et lui arracha sa lance des mains.

— En avant! cria-t-il.

Mais l'homme, revenu de son étourdissement, avait tiré sa dague du fourreau et la plantait jusqu'à la garde dans la poitrine du corroyeur. Ce geste cingla comme d'un coup de fouet la populace, qui se rua avec une fureur démente. En un instant, les écuyers se virent débordés et dépouillés de leurs armes, dont ils n'eurent pas le temps de faire usage, furent frappés, renversés et foulés aux pieds.

On ne s'attarda pas à les massacrer, tant, — sous la grêle de projectiles dont on était criblé par les cha-

noines, — on était pressé d'atteindre la demeure du doyen.

Des malheureux tombaient, assommés. D'autres s'enfuyaient en gémissant, le visage ensanglanté. La Bécue, dont un encrier de plomb avait crevé l'œil, hurlait comme une bête écorchée.

— Au chariot! commanda Baise-Diable.

Il venait d'aviser dans la remise un gros triqueballe, et il y attela une vingtaine de gaillards qui s'en servirent comme d'un bélier pour enfoncer l'huis principal de la maison du vieux Guillaume. Cinq coups, bien appliqués, du timon dans le chêne suffirent à le fendre, puis à le déchiqueter, et la foule, exaspérée par la résistance du Chapitre, envahit les appartements du Doyen, pour en entreprendre la défénestration. Escabeaux, tables, bahuts, dressoirs, tout était brisé avec une frénésie sauvage et jeté en pièces dans l'enclos du cloître.

Mais, comme les chanoines et les clercs avaient fui par une issue dérobée devant la violence irrésistible de l'assaut, et étaient allés se mettre en prières autour de leur malheureux chef dans la cathédrale, Gilles qui craignait de voir le zèle des émeutiers se ralentir, cria qu'il fallait poursuivre le doyen Guillaume et ses suppôts jusque dans Notre-Dame. Quelques gueux, parmi les plus enragés pillards de la demeure du doyen, se recrutèrent des alliés, pour mettre cette idée à exécution.

Baise-Diable, Marcuin, Gauthier et Ysembert à leur tête (Gilles s'était dissimulé au milieu d'eux), ils contournèrent le clocher nord et marchèrent vers le grand portail en poussant des cris, afin de se donner du cœur. Plusieurs des mutins avaient cessé de saccager les appartements pour regarder du haut des fenêtres, et sur la place une multitude s'assembla, agitée de sentiments contraires, curieuse de ce qui allait se passer, mais le réprouvant en secret, et prête à intervenir à la première occasion, elle n'eût su dire en faveur de qui ou de quoi... Un serf famélique, qui avait ramassé une hache quelque part dans la remise, la brandit et la fit tournoyer

au-dessus de son bonnet, comme s'il s'apprêtait à la lancer contre la porte.

Au même moment, celle-ci s'ouvrit toute grande, et le Maître de l'Œuvre apparut. Dans la pénombre, avec sa longue robe couleur de pierre, il avait l'air d'une des statues du portail qui se fût animée, sans se dépouiller complètement, toutefois, de sa rigidité.

Il s'écria d'une voix sonore:

— Par la Sainte Croix! le premier qui franchira le seuil de ce sanctuaire — qui est lieu d'asile — devra marcher sur mon cadavre.

Les émeutiers marquèrent une hésitation et quelques-uns mêmes, s'étant signés, reculèrent.

— En avant! hurla Baise-Diable. Nous n'en voulons pas à la cathédrale, mais à ses hôtes! ajouta-t-il pour rallier les timorés.

— Sus! répétèrent Marcuin, Gauthier et Ysembert.

Les plus téméraires s'apprêtaient à obéir à cette injonction lorsque le bruit d'un galop retentit du côté de la rue Beauvoir, et presque aussitôt une dizaine de sergents du Temple, à cheval, leur manteau brun flottant derrière eux, débusquèrent sur la place.

La foule reflua en désordre, et Gilles comprit que la partie était perdue pour ce jour-là.

— Rentrez dans le cloître! cria-t-il. Ils ne viendront pas vous y chercher.

Les templiers, dont l'unique objectif était Notre-Dame, les laissèrent, en effet, se réfugier dans l'enclos. Ils se rangèrent devant le Maître de l'Œuvre, autour de qui trois ou quatre d'entre les moins éclopés des gens d'armes du doyen Guillaume s'étaient déjà réunis.

— C'est ce cafard qui est allé leur donner l'alarme! gronda Gilles en montrant Boutefoy, qui arrivait avec ses camarades d'atelier par le même chemin que les sergents de la milice. Il me le paiera!...

— Mes bons amis! dit le verrier, en s'adressant au peuple de la place dès qu'il fut à portée de sa voix, ces révoltés obéissent aux instigations du démon. Ne vous solidarisez pas avec eux! Rentrez chez vous. Ils pleure-

ront demain sur les crimes qu'ils ont commis aujourd'hu.i

— Tu as raison, Jehan, dit un bourgeois. Des hommes qui veulent violer la demeure de la Sainte-Vierge, ce n'est pas Dieu qui les inspire. Allons nous-en!

Un flottement se produisit parmi la foule dont la masse s'éclaircit bientôt, puis se dispersa peu à peu.

Sûrs de l'impunité, cependant, puisque aucun renfort ne venait du château du Comte, Gilles, Baise-Diable et leurs compères encourageaient les paysans, les serfs et la canaille de la cour des Miracles à poursuivre le pillage de l'habitation des chanoines.

De temps en temps, un misérable s'éloignait en rasant les murs, qui trouvait plus sage d'emporter son butin, pour le mettre à l'abri, dans l'espoir de le vendre à un Juif; mais la plupart s'amusaient à narguer et même à insulter les protecteurs de la cathédrale, toujours immobiles contre son porche.

Le jour durant, ils continuèrent à mettre en morceaux et à jeter par les fenêtres le mobilier du doyen et celui des chanoines. L'enclos n'était plus qu'un lamentable amas d'objets de toutes sortes, depuis des étoffes lamées jusqu'à des émaux rutilant de pierres précieuses, des missels à enluminures et des crucifix d'or massif, parmi lesquels des brutes en guenilles se vautraient, criant, riant, chantant et faisant bombance.

Le soir venu, les émeutiers terminèrent leur odieuse besogne à la lueur des torches. Mais, à défaut des gens de la douairière Catherine qui, à l'abri des murailles de son château, se réjouissait avec son maréchal de l'humiliation des membres du Chapitre, les templiers de Sours, alertés par les serviteurs de leur maison de ville, organisèrent toute la nuit une garde vigilante autour de la cathédrale.

XV

UN MIRACLE

Le lendemain matin, comme aucun bruit suspect ne se faisait plus entendre du côté du cloître, l'un après

l'autre, les chanoines risquèrent timidement, hors de la cathédrale, leurs visages jaunis et fripés par de longues heures d'insomnie. Ajoutant à la désolation du spectacle qui s'offrit à eux, des cendres fumaient encore devant la maison du doyen, à côté des cadavres de Perce-Pied et de l'homme d'armes qui l'avait frappé de son poignard. Mais les émeutiers avaient disparu. Au fond des caves d'où s'exhalait une odeur âcre et fruitée, ils en trouvèrent, cependant, quatre ivres morts et marinant dans le vin des tonnes qu'ils avaient éventrées. Après les avoir roués de coups pour assouvir leur rancune, les chanoines les traînèrent, qui par un bras, qui par une jambe dans leurs cachots et les y enfermèrent, en attendant d'être redevenus assez forts pour pouvoir les juger publiquement.

Rassuré par la présence des templiers, le doyen Guillaume, afin de raffermir son autorité ébranlée, avait ordonné, dès l'aube, qu'on tendît de noir l'intérieur de la Cathédrale. Il avait fait sonner les cloches pour le rassemblement des chrétiens, et au milieu de son clergé revêtu de vêtements de deuil, cierges allumés au poing, avait lancé l'excommunication contre les rebelles, du haut du jubé.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de la Bienheureuse Marie, toujours vierge, s'était-il écrié d'une voix chevrotante, nous excommunions, anathématisons, condamnons et repoussons, afin qu'ils soient tenus pour des suppôts du démon, et comme tels, exclus de l'Unité de Notre Très Sainte Mère l'Eglise, ceux-là qui — en pleine trêve de Dieu — le mire nommé Baise-Diable en tête, ont assailli et saccagé notre maison, occis un de nos serviteurs et tenté de violer le sanctuaire de Notre-Dame !

« Nous ordonnons à tous les fidèles de se détourner d'eux et de fuir leur approche et leur contact sous peine d'encourir la colère et l'indignation du Dieu Tout-Puissant.

« Qu'ils soient maudits à la ville, et maudits aux champs ! Que leurs cultures et les fruits de leurs arbres

soient maudits! Que maudit soit leur bétail! Que leurs corps soient nus! Que Dieu leur envoie la peste et la famine! Qu'ils soient un objet de dérision pour leurs ennemis et d'abomination pour tous les hommes! Qu'ils aient Lucifer à leur droite et Judas à leur gauche! Qu'ils soient chassés de leur demeure, dépossédés de leurs biens, abandonnés par leur femme et frappés de honte dans leur postérité! Que leurs enfants s'insurgent contre eux et que, les ayant reniés, ils deviennent orphelins et mendiants, sans que jamais personne ne les assiste! Que le feu de Sodome et de Gomorrhe les brûle! Que la terre les avale vivants, et qu'ils soient damnés pour l'éternité, s'ils ne reconnaissent et ne détestent leur péché et n'expriment très humblement leur repentir! Que leurs yeux s'emplissent de ténèbres! Que la lumière s'éteigne pour eux, comme vont s'éteindre ces flambeaux que nous tenons entre nos mains! »

Ayant dit, le vieillard lança violemment sa torche de cire au bas de l'autel, et les clercs, à son exemple, jetèrent les leurs sur les dalles et les piétinèrent. Un silence consterné succéda, alors, aux rires qui avaient fusé pendant que le doyen débitait ses imprécations d'une voix dont l'accent contrastait de façon dérisoire avec leur véhémence.

Ce fut bien pis quand on dépouilla le tabernacle de ses ornements, comme au jour de la Passion, et quand on plaça les châsses voilées sur le pavé et les crucifix renversés devant les châsses. Des femmes éclatèrent en sanglots, et des hommes sortirent de Notre-Dame en se frappant la poitrine.

Jusqu'à la tombée de la nuit, des attroupements se formèrent sur la place de la Cathédrale, dont les portes avaient été enlevées et les ouvertures obstruées avec des ronces.

On se signait en apercevant les reliques étendues au milieu d'une solitude et d'un silence impressionnants. Dépendues, les cloches restaient muettes, en effet, et chose exceptionnelle, celle du couvre-feu elle-même. Il semblait que l'Ange de la désolation planât non seule-

ment sur la ville, mais sur la campagne, car l'interdit s'étendait à toutes les paroisses du comté. Privé des carillons qui marquaient les diverses heures de la journée, le peuple sentit à quel point étaient liées à sa vie ces voix de bronze qui s'enveloppaient de lumière pour venir — jusque dans les boutiques les plus maussades — l'encourager dans son travail...

Des gens, qui tremblaient d'être surpris par la mort sans avoir reçu l'absolution et de rester privés de sépulture, rôdaient autour des églises avec l'air de loups que la faim fait sortir du bois.

Cinq cercueils avaient été préparés, que l'on eût dû placer tout ouverts devant la porte des maisons de Baise-Diable, de Marcuin, d'Ysembert, de Gauthier et de la Bécue. Mais le clergé n'avait pas eu le courage d'exécuter cette suprême sanction, et les boîtes funèbres restèrent alignées dans l'enclos du cloître, en attendant le retour du doyen qui, — accompagné des principaux membres de son chapitre, — était parti pour Paris, demander justice au roi Philippe le deuxième.

Aux récriminations des bourgeois, qui se plaignaient de pâtir pour un crime dont ils n'étaient pas coupables, la canaille mêlait des injures à l'adresse du clergé. Tout religieux, à quelque ordre qu'il appartînt, était hué dans la rue, et l'on y voyait à présent rôder des individus équivoques, étrangers à la populace qu'une obscure fermentation travaillait...

Le mercredi, Gilles reparut qui, depuis le dimanche soir, s'était éclipsé et dont l'activité révolutionnaire avait échappé à l'attention des chanoines.

Sa rentrée en scène se trouva coïncider avec la découverte dans la forêt de frère Anselme qui errait depuis le soir de l'assassinat du fils Goulet. S'étant aperçu — comme il s'apprêtait à réintégrer Josaphat — qu'il n'avait plus sa cordelière, le moine avait été pris d'épouvante à la pensée qu'on s'était servi d'elle pour étrangler le jeune Perrot. Il avait battu la campagne pendant quarante-huit heures, sans savoir où aller; mais recru de fatigue, mourant presque d'inanition, il avait imploré

secours d'un groupe de bûcherons qui, prévenus à coup sûr, s'étaient empressés de le conduire à la ville et de le remettre entre les mains de Baise-Diable et de ses complices.

Un cortège s'était aussitôt constitué, auquel des officiers de la Comtesse avait commis l'imprudence de se joindre, et le convers, malgré ses protestations d'innocence, avait été pendu haut et court, au gibet du château.

— Cela se gâte, avait dit Hanz à Hervé au passage de la tourbe qui entraînait le misérable frère au supplice.

— Quand les bergers se disputent entre eux, les brebis s'égarent et les loups les dévorent, avait répondu le templier-chartier.

Il avait ajouté, la voix vibrante de colère contenue:

— La conduite du maréchal est indigne d'un homme de son lignage.

— Et si ce moine était un monstre? hasarda Hanz.

— Là n'est pas la question. Il fallait assurer l'ordre, d'abord. Je hais l'insubordination. C'est signe de faiblesse. Il n'y a que les impuissants pour vouloir s'affranchir de toute tutelle. Ils croient qu'ils se trouveraient mieux de n'être pas gouvernés, mais ils sont dans l'incapacité de se gouverner eux-mêmes. Le fort chérit l'autorité, parce qu'il admire les vertus qu'elle exige pour ne pas dégénérer en tyrannie.

Mais Hanz avait eu raison d'augurer mal des conséquences de l'exécution sommaire accomplie par la populace. Le nombre augmentait des inconnus qui se mêlaient à elle et qui, pour la plupart, étaient armés de coutelas, de haches, de pieux taillés en pointe ou d'instruments aratoires, tels que faucilles, faux, fourches, fléaux...

De groupe en groupe, des propos circulaient, de nature à blesser les oreilles même de la comtesse et des gens de son entourage, et le mot « commune » y revenait, sans cesse, — ce mot qui change en possédé quiconque le prononce. Des plus pacifiques, il fait des éner-

gumènes, capables de renier Dieu, d'éventrer les femmes et de répandre le sang pur des enfants...

La journée du vendredi allait, cependant, s'achever dans un plus grand calme que celle du jeudi, qui s'était passée sans dommage, quand la rumeur se répandit, tout à coup, que deux forgerons, un lormier et un cordonnier, avaient disparu depuis le dimanche au soir. Des témoins assuraient les avoir vus pour la dernière fois, au rez-de-chaussée de la maison du doyen. Il se trouva même un laveur de laine pour affirmer qu'ils étaient descendus dans les caves et qu'il fallait que les chanoines les y eussent enfermés ou tués pour qu'ils n'en fussent pas sortis...

Hervé et Hanz, qui, avec une dizaine de chevaliers du Temple, montaient la garde devant la cathédrale, ne virent pas sans inquiétude le peuple affluer de toutes parts sur la place et se grouper autour de Gilles et de ses compères. Parmi des paysans hirsutes, les pieds et les jambes enroulés dans des haillons, on distinguait quelques types farouches d'aventuriers, qui rappelaient ces cotereaux dont les troupes royales avaient fait massacre, vingt-cinq ans plus tôt, à Dun-le-Roi.

Mais contrairement à ce que Hervé et Hanz attendaient, les émeutiers ne coururent pas sus au cloître pour s'y livrer à de nouveaux désordres. Le jongleur et ses acolytes marchèrent vers la demeure du doyen, précédés d'un rustre qui portait un chiffon vert, en guise d'étendard, au bout d'un bâton. Quand ils furent parvenus au seuil de l'enclos, Baise-Diable souffla dans une trompe et Gilles somma les chanoines de libérer les quatre chartrains qu'ils détenaient, s'ils ne voulaient pas s'exposer à de terribles représailles.

— Je redoute plus un tel calme que la pire fureur, murmura Hervé qui ressentait comme un affront personnel l'insolence de cette parodie du cérémonial chevaleresque.

— Le peuple, cria Gilles, est las de subir l'arbitraire de ses parasites! Il ne supportera pas qu'on le berne une fois de plus. Il réclame ses frères prisonniers! Jus-

qu'ici, il a respecté le château épiscopal. Mais il le détruira pierre à pierre, en se servant s'il le faut de ses ongles, si son juste vœu n'est pas exaucé sur l'heure!

Avides d'écouter ses paroles, les émeutiers s'étaient peu à peu rapprochés du jongleur, malgré les ordres formels qu'il leur avait donnés. Ils se pressaient maintenant, derrière lui, le cou tendu, en proie à une exaltation qui croissait à mesure que se développait son éloquence, et ponctuaient de cris divers chacune de ses phrases. Gilles, dont le sang s'échauffait, reprit:

— Vous m'entendez? Car vous avez beau vous cacher, je sais que vous êtes ici ou là, à trembler comme des lâches, et que vous ne perdez pas un mot de ce que je dis! Il faut répondre. Ce ne sont pas seulement les serfs, taillables et corvéables à merci qui s'expriment par ma voix, mais les bourgeois de cette ville, qui en ont assez de courber devant vous l'échine!

Le templier Germond d'Ardelles qui arrivait de Sours, à francs étriers, poussa son cheval près de celui d'Hervé de Jaudrais:

— Beau seigneur frère, dit-il, impossible de demeurer ici davantage. Notre sire, Robert de Montuel, vous informe que la venue du Grand Maître est annoncée comme imminente par des courriers spéciaux, et que la Commanderie au complet doit être là pour l'accueillir...

— Sait-il, demanda Hervé, qu'une sédition très grave est près d'éclater?

— Je l'ignore. Il m'a seulement chargé de vous remettre cette missive. Vous l'ouvrirez, selon ses instructions, après avoir franchi le pont Taille-Hart. Notre Commandeur a prévu que vous vous y arrêterez pendant que nous poursuivrons notre route par la porte Guillaume...

...Les chanoines avaient délibéré dans le désarroi. Mais quelques minutes de tergiversation leur avaient suffi pour conclure qu'en présence de l'abandon des templiers, il leur fallait céder à l'ultimatum de Gilles. En conséquence, ils s'étaient rendus dans le cachot des prisonniers et s'étaient mis en devoir de desceller leurs

chaînes. Ils furent interrompus dans leur besogne par des exclamations qui partaient des abords de la cathédrale. La première pensée qui leur vint fut qu'ils s'étaient décidés trop tard à obéir aux ordres des mutins, et qu'ils étaient condamnés à périr sous leurs coups. Les plus pieux se mirent en prière, mais la plupart tremblaient tellement que la force leur manquait pour joindre les doigts, et qu'ils se contentaient de gémir comme des enfants.

Ils s'attendaient à voir, d'un instant à l'autre, les émeutiers faire irruption dans les prisons, et chaque fois que de nouvelles clameurs parvenaient jusqu'à eux, leur terreur redoublait.

Cela dura une demi-heure, peut-être, au bout de laquelle, aucun événement ne s'étant produit, ils se hasardèrent à envoyer le moins pusillanime d'entre eux se renseigner.

— Alleluia! revint presque aussitôt leur crier cet émissaire. Alleluia! Le feu s'est allumé dans la ville basse et se propage avec une rapidité telle qu'on dit qu'il a gagné, déjà, les premières maisons de la rue des Corroyeurs!

— Dieu nous a entendus! hurla le diacre, qui exultait.

— Les émeutiers sont persuadés que cet incendie est un signe de la colère divine, reprit l'envoyé du Chapitre, et ils nous conjurent de lever l'excommunication pour le faire cesser...

— Grâce! Grâce! crièrent une centaine de bourgeois affolés, aussitôt que les chanoines, qui avaient recouvré leur assurance, parurent sur la place.

— Point de grâce, dit le diacre, tant que les coupables ne se seront pas repentis, ou n'auront pas été livrés!...

— A mort Baise-Diable!

— A mort ce suppôt de l'enfer! C'est lui qui est cause de tout.

— Du reste, c'est chez lui que le feu a pris! dit une femme dont les dents claquaient. Et si vous saviez com-

ment!... Sa servante venait d'accrocher la marmite sous la hotte de la cheminée quand elle a vu une flamme énorme en jaillir. La pauvre femme a fui, renversant sa lampe, poursuivie par des langues de feu... Une flamme qui bondit hors d'une marmite pleine d'eau, est-ce Dieu possible?

— Regardez! Regardez!

Dans le ciel, envahi maintenant par les ténèbres, une lueur immense s'étalait, sur laquelle des nuages de fumée, poussés par le vent du sud-ouest, se coloraient de rouge.

— Nous ferons pénitence, les pieds déchaux et la corde au col! crièrent les bourgeois.

Et les femmes:

— Nous nous attellerons au chariot et tirerons la plus lourde des pierres pour Notre-Dame!

— Grâce! Au secours! Apportez le Saint-Sacrement!

Une odeur âcre emplissait l'air, et l'on entendait, parmi des lamentations, un bruit sourd, comparable à celui de la marée montante. De moment en moment, des gerbes d'étincelles fusaient, qui criblaient de myriades de points éphémères, mais plus éblouissants qu'elle, la clarté pourpre du ciel en s'y éparpillant.

— Sainte Marie, pitié pour ces misérables! dit avec ferveur Jehan Boutefoy qui venait de gravir les marches de la cathédrale, et s'agenouillait le visage dans la broussaille épineuse interdisant l'entrée de la nef.

Sainte Marie! répéta-t-il, comme des gouttes de sang perlaient sur ses joues écorchées. Pitié pour les innocents; mais pitié aussi, pitié surtout, pour les coupables...

Et la pluie se mit à tomber

XVI

GUILLAUME DE CHARTRES

Ce fut précédé par une cavalerie légère pareille à celle des Musulmans, et que commandait son turcople, que Guillaume de Chartres, Grand-Maître de l'Ordre des Tem-

pliers, se montra en vue de Sours, l'avant-dernier samedi d'octobre, deux heures après sexte.

Une odeur fauve enveloppait comme un troupeau son escorte, composée de trente chevaliers, et de quatre fois autant d'écuyers et d'esclaves.

La peau brûlée par le soleil, « bardée au dedans de foi, au dehors de fer », selon l'expression de saint Bernard, tous ces preux, qui n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, avançaient en silence, dans un ordre immuable, la lance au poing, une croix à l'épaule sur le manteau, une à la poitrine sur la tunique, la troisième sur le bouclier en forme d'amande allongée, suspendu contre le flanc de leur monture.

Deux dignitaires chevauchaient à droite et à gauche du Grand Maître, légèrement en retrait. Ainsi, bien que n'étant pas à son alignement, ils pouvaient l'entendre quand il leur adressait la parole, sans qu'il eût à se tourner vers eux. Une couple de chevaux le suivaient, conduits par un frère servant, puis son destrier turcoman dont deux hommes de pied avaient soin; enfin, venaient son chapelain, l'écrivain sarrazinois qui lui servait d'interprète, son maréchal et son cuisinier.

Robert de Montuel, qui avait marché à sa rencontre à la tête des templiers de Sours, s'arrêta à trois longueurs de l'*abacus*, c'est-à-dire du bâton de commandement qu'il tenait à la main et qu'il inclina devant lui. Long d'une toise, ce bâton symbolique était muni à son extrémité d'une plaque ronde, gravée de la croix de l'Ordre, entourée d'un cercle orle. Guillaume de Chartres l'ayant relevé, les compagnons de Robert de Montuel se rangèrent sur deux lignes et formèrent avec leurs lances une voûte d'acier sous laquelle les arrivants défilèrent.

Aucun mot n'avait été proféré. On sentait que l'ascétisme de la règle qui prescrivait le silence aux soldats du Christ était rigoureusement observé dans l'entourage du Grand-Maître.

Ce ne fut qu'après avoir mis pied à terre que Guillaume de Chartres dit enfin:

— Sire Robert de Montuel, la paix soit avec toi et les tiens, qui vous êtes montrés vigilants pour nous recevoir, bien que nous ayons fait vigilance, puisque nous arrivons ici avant la venue du roi de France à Chartres!

Quoiqu'il ignorât que Philippe dût quitter le Louvre pour se rendre dans la vieille cité, Robert de Montuel se contenta de s'incliner, par respect de la discipline qui interdisait à un templier, quel que fût son grade, d'interroger le Grand-Maître.

Celui-ci se débarrassa de ses armes entre les mains de deux écuyers aspirants qui portaient des habits usés jusqu'à la trame, pour cette raison que les futurs miliciens ne devaient se vêtir, en période de probation, que de la défroque des chevaliers du Saint Ordre.

Quand il eut achevé le repas que lui offrait Robert de Montuel, Guillaume de Chartres demanda d'urgence la convocation du chapitre.

— Beaux seigneurs, énonça-t-il, bénits soient les noms des deux fondateurs de notre Ordre et des sept compagnons qu'ils se choisirent!

Et le chapelain, s'étant levé, dit à son tour :

— Bénits soient Hugues de Payns et Geoffroy de Saint-Adhemar! Bénits soient aussi les illustres frères André, Gundomar, Godefroy, Roral, Bisol, Montdésir et Saint-Anian, qui, s'étant assemblés où fut le Temple de Salomon, entre les deux colonnes, prononcèrent devant Garimond les trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance! Bénits soient ces neuf moines-soldats qui, pendant les neuf années qui suivirent la création de leur Ordre, ne reçurent personne parmi eux! Ils vécurent trois fois trois ans, suivant la règle de saint Augustin qui leur avait été donnée par le patriarche de Jérusalem, et remplirent en habits séculiers tous les devoirs qu'ils s'étaient imposés, vivant uniquement d'aumônes, acceptant de combattre chacun seul contre trois ennemis et n'ayant qu'un cheval pour deux, tant ils étaient pauvres!

La tête penchée, Guillaume de Chartres jouait avec une bague passée à l'annulaire de sa main droite et

qu'ornait une grosse émeraude. Ayant levé les yeux de dessus cette pierre de prophétie, il dit :

— Beaux seigneurs, pendant que nous assistions à Tyr au couronnement de Jean de Brienne, notre frère Robert, que nous aimions comme un fils, est mort de ses blessures et je vous demande de mettre toute votre âme dans la récitation que vous ferez ce soir, selon l'usage, nonante-neuf fois plus une de la prière *pro defunctis.*

— Vivants ou morts, nous sommes au Seigneur! s'écrièrent les chevaliers. Glorieux, les vainqueurs! Heureux, les martyrs!

Le Grand-Maître reprit:

— Nous avons laissé le commandement de la Milice à notre sénéchal, et nous sommes certains que, s'il advenait qu'elle eût à faire face à un péril grave, elle se montrerait digne, sous un tel chef, de son héroïque tradition. C'est donc en toute sérénité d'esprit que nous nous trouvons parmi vous, où nous a appelé une négociation dont l'issue doit avoir d'heureuses conséquences pour l'Ordre.

» Pour comprendre l'importance d'une telle négociation, il convient que vous sachiez que le Temple doit posséder une maison principale en Occident comme il en possède une en Orient. Ainsi l'exigent nos destinées. Nous avions projeté, naguère, de faire cette maison de notre Commanderie de Londres. Mais l'attitude de Richard, le roi à la bannière rouge aux trois lions, nous en a dissuadé. Après nous avoir abandonné l'île de Chypre contre 100.000 besants d'or, ce souverain a exigé que nous la cédions à perte à Guy de Lusignan, alors que nous pensions nous être acquis des droits à sa reconnaissance pour avoir favorisé sa fuite, sur une de nos galères...

» Jamais l'Ordre ne s'engagera formellement avec aucun pouvoir séculier. Mais entre tous les rois, nous en avons choisi un dont nous reconnaîtrons la suprématie temporelle, à condition qu'il approuve notre volonté de mettre la puissance dont nous disposons au service de la justice.

» Ce roi, c'est celui qui a dans ses armes le lys — la fleur pareille au lotus du temple égyptien de Dendérah — et dont les trois pointes correspondent symboliquement en haut à la Foi, à droite à la Sapience, à gauche à la Chevalerie. Il y a chez les hoirs de Charlemagne une vertu qu'il faut reconnaître d'essence divine, puisque, détenteurs du plus petit de tous les domaines au delà et en deçà de la Loire, ils ont réussi à imposer leur autorité à des vassaux plus riches et plus puissants qu'eux.

» Philippe, le roi très sage avec qui nous allons négocier, a aujourd'hui accru son fief d'Ile-de-France, de la Normandie, de l'Anjou, de la Touraine, du Maine, du Poitou, de l'Artois et du Vermandois.

» Demain, par la force des choses, ses descendants lui adjoindront d'autres provinces, et notamment cette Champagne lettrée et guerrière dont les comtes sont ses oncles et que nous aimons parce qu'elle a vu naître le fondateur de notre Ordre. Vous n'ignorez pas, au surplus, que la création de celui-ci fut approuvée par Honorius II à Troyes, l'an 1128... »

Un murmure d'approbation s'éleva des rangs du chapitre, et, dans le geste qu'il fit de ramener ses mains contre sa poitrine, Guillaume de Chartres parut rassembler, pour y réchauffer son cœur, la sympathie et l'enthousiasme épars de ses frères.

— Beaux Seigneurs, continua-t-il, notre intention était de nous rendre à Paris, où nous avions délégué notre trésorier, frère Hubert, ici présent. Mais, hier même, à Orléans, la ville dans laquelle nous étions convenus qu'il nous joignît à notre retour, il nous a informé que le roi Philippe s'apprêtait à partir pour Chartres, en vue d'y exercer sa justice.

» Nous inviterons donc ce monarque dans notre Commanderie de Sours, et nous profiterons de sa visite pour le pressentir... Cela est à tous égards préférable à l'initiative que nous nous proposions de prendre et qui nous eût mis dans une situation délicate, en cas d'insuccès toujours possible.

» Frère Hubert est donc allé à Paris étudier sur place

le lieu susceptible de devenir le chef-lieu de l'Ordre. Hors les murs de la ville, entre la porte Braque et le ruisseau de Ménilmontant, là où nous possédons une petite métairie, il a jeté son dévolu sur un terrain apparemment riche en nappes d'eau, puisqu'il est couvert de marais que nous assécherions. Mais il nous faut, pour l'acquérir et construire dessus, l'approbation du Roi... »

Ayant formulé cette réserve, le Grand-Maître se tut pour laisser le temps d'en mesurer la gravité à ses auditeurs, inquiets ou désappointés. Déjà, il avait observé avec quelle vivacité ces hommes durs, mais si susceptibles quand il s'agissait de la gloire de leur institution, avaient réagi en l'entendant parler de l'insuccès possible de son entreprise.

Il dit, tandis que l'insolite clarté d'un sourire s'éveillait sur son visage sombre, au nez busqué :

— Rassurez-vous, beaux Seigneurs! Nous avons passé par Rome, en venant ici, et nous avons été reçus par le Souverain Pontife, devant qui nous avions à protester contre l'insolente prétention des Chevaliers teutoniques de porter le même manteau que nous... L'entretien que nous avons eu avec Sa Sainteté, et l'accord qui en est résulté, nous sont un gage certain de réussite. Innocent III, qui est monté sur le trône pontifical à 33 ans, l'âge où est mort le Christ, et dont le roi Philippe est le protégé, a accepté de faire partie de notre Ordre, à titre de membre honoraire...

Guillaume de Chartres étendit la main:

— J'en jure Dieu : il y a neuf chances contre une pour que la cité s'édifie, que nous avons voulue, et sur le lieu même choisi par frère Hubert, selon le plan que nos ingénieurs ont dessiné... Vous verrez ce plan dans l'instant. Mais approuvé que je suis par le chapitre de Saint-Jean d'Acre, je vous demande de m'octroyer pleins pouvoirs pour traiter avec le roi de France.

— Vous êtes le Maître! dit le chapelain.

— Vous êtes le Maître! répétèrent les membres du chapitre.

— Que Dieu bénisse la *villa nuova Templi!* prononça solennellement Guillaume de Chartres en se levant.

— Que Dieu bénisse la *villa nuova Templi!* lui répondirent les chevaliers en se dressant à son exemple.

Une heure plus tard, comme il étudiait avec frère Hubert quelques détails financiers, en présence de Robert de Montuel et d'Hervé de Jaudrais, le Grand-Maître s'interrompit tout à coup pour demander, sans s'adresser expressément au Commandeur ni au Templier-Chartier:

— Eh bien! beaux Seigneurs, qu'avez-vous fait du petit baron franconien que je vous ai adressé?

— Maître, répondit Hervé de Jaudrais, vous ne vous fussiez pas intéressé à lui, s'il n'eût été ce qu'il est...

— Son initiation avance?

— Elle est si avancée même que nous envisageons de le recevoir le mois prochain, septième de sa probation, et neuvième de l'ancienne année romaine...

— Je te félicite, frère Hervé, et, pour te témoigner ma satisfaction, j'assisterai aux épreuves du récipiendaire...

Hervé s'inclina profondément, et Guillaume de Chartres murmura, comme s'il se parlait à lui-même :

— Les temps vont vite! Celui-là vient où l'on n'adorera plus à Jérusalem ni à Garizim, mais où les vrais adorateurs adoreront Dieu en esprit et en vérité, ainsi que l'a dit le Christ à la Samaritaine. J'ai rencontré, en sortant de Rome, un jeune frère italien qui parle et chante en français, et qu'on appelle François pour cette raison... Sur un corps grêle, il porte une tête ronde, éclairée par deux yeux noirs magnifiques, et sa voix est douce et véhémente... Comme Hanz d'Ingelheim, il a renoncé à la vie mondaine et à une expédition militaire, mais pour prêcher selon l'Evangile... L'illumination lui est venue en entendant, à la messe de Notre-Dame-des-Anges, le prêtre lire ce passage de saint Matthieu : « Rendez la santé aux malades, ressuscitez les morts, guérissez-les. Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. Ne prenez ni or ni argent. »

» S'étant fait expliquer le texte sacré, — car il est peu

instruit dans la langue latine, — il l'a de telle sorte interprété qu'il a pris la décision d'aller vivre plus pauvrement parmi les pauvres que les plus déshérités d'entre eux, pour leur annoncer la bonne nouvelle de la repentance et du pardon... En présence du Pape, qui lui a fait conférer la tonsure et lui a accordé l'autorisation provisoire d'accomplir sa mission, il pouvait à peine réprimer l'agitation de ses pieds, et tout son corps tressaillait comme s'il eût dansé... Il loue le Soleil de porter « le sceau du Seigneur » et, quand il nomme Jésus, il passe sa langue sur ses lèvres, ni plus ni moins que s'il venait de manger du miel. Les femmes raffolent de lui: les oiseaux se taisent et viennent se poser sur ses épaules pour l'entendre; les poissons sortent la tête de l'eau pour le voir; il fraternise avec les bois et les pierres; mais il ne fréquente guère que les églises abandonnées...

— Et la cathédrale de Chartres n'est pas achevée! soupira Robert de Montuel.

— Rien ne s'achève qu'autre chose ne soit en train de commencer. La mort est dans la vie, et la vie dans la mort, dit le Grand-Maître.

» Félicitons-nous, pourtant, d'être nés à une époque directement touchée par la lumière divine. Le cœur est sous Apollon; et le Christ-Soleil est le seul fils authentique de Dieu!

— Le sage qui pense tous les temps n'est un héros que s'il vit dans son temps, déclara Hervé de Jaudrais.

— Bien parlé! frère, dit Guillaume de Chartres. Il faut être avec ce qui est, comme si ce qui est devait être de toute éternité. Les Juifs ont commis cette faute de laisser passer l'instant qui s'offrait de porter témoignage, en refusant de reconnaître le Messie... Le symbole d'Ahasvérus, condamné à marcher sans s'arrêter jusqu'à la consommation des siècles, ne signifie pas autre chose.

» Tant que la Chrétienté sera assez forte pour les mater (il ne saurait s'agir en aucun cas de persécution), elle pourra vivre sans péril avec les fils de Sem... Mais, comme ils tirent profit de la richesse spirituelle

pour en faire mauvais usage, les Juifs exploitent la prospérité matérielle; et l'or de leurs alchimistes est à l'or vivant de Dieu ce qu'est l'harmonie des nombres purs à l'arithmétique des marchands.

» Toutefois, comme ils n'obtiennent guère de cet or que des parcelles dans leurs creusets, ils recourent à un moyen plus sûr pour se le procurer : ils pratiquent l'usure. Ces amants des sciences qui dessèchent l'âme, et la font s'éparpiller en poussière sous le vent de l'orgueil, s'endurcissent le cœur en adorant le métal en lequel s'est pétrifiée la lumière volée au ciel par le Prince des Ténèbres.

— C'est pourquoi, dit frère Hubert, notre Ordre n'est pas seulement un ordre religieux et chevaleresque, mais une organisation financière universelle. En même temps qu'il vise à devenir une gendarmerie internationale plus forte que les trois plus puissantes armées réunies des souverains d'Eutrope, il détient la majeure partie de la fortune du monde. Les capitaux viennent d'eux-mêmes s'enfermer dans ses coffres, à cause de la sécurité qu'il inspire à leurs propriétaires. Il régularise et contrôle les échanges, de pays à pays, de ville à ville, de comptoir à comptoir... Et quand, ayant bâti près de Paris la forteresse dont vous avez vu le plan, il sera devenu le centre du marché universel, il n'ignorera rien de ce que les maîtres des peuples projetteront d'accomplir, car, à la façon dont elle s'ouvre et se referme sur l'or, la main décèle toujours l'intention qui l'anime...

— Amen! murmura Guillaume de Chartres.

— Si minimes qu'ils soient, poursuivit le Trésorier du Temple, les intérêts que nous prélevons, sous forme de mort-gages, sont autant de détourné, au profit du bien, des puissances utilisées par le mal... Puisque l'or obéit à une loi d'attraction qui fait qu'il cherche à s'agglomérer, nous l'empêchons d'aller aux scélérats, en l'accumulant dans les caves de nos Commanderies. Stérile pour nous, parce que nous le méprisons, nous le rendons fécond en œuvres pies, par la charité, au lieu qu'il n'engendre, par l'égoïsme, que des œuvres impies...

— Que ceux à qui nous en transmettrons la garde se méfient! dit Guillaume de Chartres en se levant. L'or que l'on fait passer par le feu, que l'on bat, que l'on marque au fer comme un criminel, sera toujours l'objet d'ardentes convoitises... Cette alliance que j'ai entrepris de conclure entre le Pape, le Roi et Nous ne durera qu'autant qu'aucune de ses trois parties ne sera défaillante... Prie, frère Hubert, pour que les pontifes qui détiendront les clefs de saint Pierre, après Innocent III, fassent preuve d'une foi aussi ferme que la sienne en la sainteté de leur sacerdoce! Prie pour que les rois qui monteront sur le trône de France après Philippe rivalisent avec lui de sagesse et de modération ! Prie, enfin, pour que la vigilance de nos successeurs ne se relâche pas plus que ne s'est relâchée la nôtre!

XVII

L'ENTREVUE

Emu par le rapport du chanoine Guillaume sur la révolte dont s'étaient rendus coupables les Chartrains, le roi Philippe avait incontinent décidé de se rendre compte *de visu* des dégâts commis par eux. Il vait pris le chemin de la Beauce, accompagné par les plus fidèles chevaliers de sa Maison, et était arrivé sur la place de la cathédrale dix jours après l'assaut donné à l'habitation du doyen.

Une délégation avait marché à sa rencontre pour lui présenter les hommages et les excuses des bourgeois, mais il avait refusé de l'admettre en sa présence, et, du haut des degrés du porche de Notre-Dame, il avait contemplé longuement, sans mot dire, la demeure saccagée par les mutins.

Il avait décliné, d'un ton sec, l'invitation de la douairière Catherine, qui lui proposait de le loger dans son château, et, après avoir élu domicile dans le palais épiscopal, avait commis les sires de Montmorency, de Harnes et de Mauvoisin pour se livrer à une enquête, du côté du chapitre d'une part, de l'autre du côté du peuple et des officiers de la comtesse.

Ordre avait été donné aux ribauds, portant de lourdes masses de cuivre, qui veillaient sur le Roi depuis que Richard Cœur-de-Lion avait voulu le faire assassiner par de faux émissaires du Vieux de la Montagne, de ne laisser personne approcher de lui sans autorisation. Non qu'il fût lâche ni même craintif. Il avait seulement conscience de sa valeur, et, en ne s'exposant pas vainement, préservait une force qu'il savait nécessaire.

De taille médiocre, quoique bien proportionnée, il montrait, sous un crâne chauve, un visage haut en couleur, aux traits réguliers, à l'expression riante et rusée. Il avait le nez un peu long, aminci du bout, et une taie blanchâtre couvrait son œil gauche. Mais la vivacité de son regard et l'aisance de son débit étaient telles que l'on n'y prêtait pas attention. De jugement prompt et droit, prévoyant, opiniâtre, il pratiquait l'ironie, en outre, et déconcertait autant ses adversaires par l'imprévu de ses ripostes que par la dureté avec laquelle il les décochait.

Comme il était très pieux, malgré la gêne que les restrictions de l'Eglise imposaient à son impatience d'agir, il avait exprimé son chagrin de ne pouvoir prier dans la cathédrale, à cause de l'interdit qui pesait sur elle.

A l'instigation de Guillaume le Breton, son chapelain, le chanoine Guillaume l'avait autorisé, cependant, à descendre dans la crypte pour y accomplir ses dévotions à Notre-Dame-sous-terre, et il avait témoigné la joie la plus vive de cette faveur.

Aussi fût-ce avec cordialité que, comme il remontait à la lumière, il accueillit l'envoyé de Guillaume de Chartres qui l'invitait à Sours.

— Notre Maître désire traiter Votre Majesté d'une façon digne d'Elle, lui avait déclaré cet ambassadeur, et Philippe, qui était grand mangeur et grand buveur, s'était écrié :

— Par la lance de saint Jacques, je ne ferai pas à mon féal ami Guillaume de Chartres l'injure de refuser le festin qu'il m'offre! Le Saint-Esprit qui, au dire de notre seigneur Pierre, grand chantre de l'Eglise de Pa-

ris, inspire les graves conseils, préside aussi les plaisantes assemblées des sages!

Guillaume de Chartres, à qui son titre de Grand-Maître conférait la qualité de prince, délégua Robert de Montuel pour recevoir le Roi à l'entrée de la Commanderie, mais lui-même, qui l'attendait au seuil de la maison du Temple, en descendit les degrés aussitôt qu'il l'aperçut.

— Que Votre Majesté très Chrétienne soit la bienvenue en ce lieu, qu'Elle honore de sa présence, dit-il en fléchissant le genou.

— Je m'honore d'y être reçu, lui répondit Philippe après lui avoir donné l'accolade, et je suis heureux de vous y retrouver, illustre frère chevalier.

— J'assistais, en effet, mon prédécesseur, Pierre de Plessiez, quand il abrita Votre Majesté dans notre palais... Les temps furent durs, alors, pour les Croisés.

— Ils l'eussent été davantage sans votre généreuse assistance. De combien de chevaliers pauvres l'Ordre n'a-t-il pas payé la rançon? C'est une fortune immense, au surplus, qu'il a abandonnée à Conrad de Montferrat pour la défense de Tyr...

Guillaume s'inclina :

— L'or, énonça-t-il, ne fait oublier le principe funeste qui est en lui que grâce au bien qu'il permet d'accomplir.

— Il n'est qu'un moyen, vous avez raison, dit le Roi en souriant. Mais ce moyen nous manque quelquefois...

C'était dans cette salle où Hanz d'Ingelheim avait dîné, le jour anniversaire de la naissance de saint Jean-Baptiste, que Guillaume de Chartres avait fait dresser la table royale.

— Maître, dit Philippe, quand il eut rassasié sa première faim, j'éprouve un plaisir très vif à être votre hôte. Mais il a fallu un concours presque prodigieux de circonstances pour que je le fusse... Il a fallu, précisa-t-il, en fixant hardiment son regard sur celui de Guillaume, cette chose exceptionnelle, d'abord: que vous

quittiez l'Orient, ce que vous n'avez pas fait depuis vingt ans au moins; ensuite, que je vinsse dans la bonne ville de Chartres...

— Votre Majesté se montre à l'excès courtoise en daignant s'exprimer de la sorte, répondit le Grand-Maître. Elle feint de croire, avec modestie, qu'un autre désir que celui d'avoir une entrevue avec Elle a pu me déterminer à l'abandon, pour quelques mois, de la vie des camps...

— Vous vous rendiez donc à Paris? demanda le Roi, surpris par cette franchise.

— Je m'y rendais, quand j'ai su par notre trésorier, frère Hubert, que Votre Majesté se proposait d'aller à Chartres. L'occasion s'offrait à moi trop belle de fêter l'héritier de Charlemagne pour que je la manquasse.

Le visage de Philippe, qui s'était éclairé, s'assombrit.

— C'est une fâcheuse histoire, murmura-t-il, que celle qui motive, ici, ma présence. Une rébellion. Vous n'ignorez point que je ne fais la guerre qu'à contre-cœur, aimant comme on l'a dit la paix plus qu'un moine. A plus forte raison détesté-je les bouleversements dont l'incohérence égale la violence...

— Ils sont haïssables, en effet, approuva Guillaume, parce que les gains matériels que l'on en peut recueillir ne compensent jamais les pertes morales qu'ils entraînent. Mais ceux qui les rendent inévitables sont plus criminels encore que ceux qui les accomplissent...

— Savez-vous qui l'on peut rendre responsable du sac de la demeure du doyen?

— Notre Commandeur, Robert de Montuel, qui a suivi le développement de toute l'affaire, expliquerait à Votre Majesté que la cause en est le prétendu assassinat d'un jeune homme par un moine, à la vérité suspect...

— Ce moine que la populace a pendu à la fourche du comte?...

— Lui-même, et dont la carcasse lamentable sert encore de pâture aux corbeaux. Mais, en la circonstance, l'inertie du bailli Odon Béchart équivaut à une complicité déclarée, s'il est juste de reconnaître qu'aucun des

officiers de la comtesse Catherine ne s'est commis avec les meneurs.

— On connaît ceux-ci? demanda le Roi.

— On les connaît, Votre Majesté. Le feu a pris, du reste, à la maison de l'un d'eux...

— Ah! oui! Les chanoines m'ont parlé avec émerveillement de cet incendie. Les pieuses gens le tiennent pour miraculeux...

— Non moins miraculeuse est l'averse par quoi furent éteintes, dans la suite, les flammes qui menaçaient de dévorer les logis des innocents avec ceux des coupables, dit le Commandeur.

Philippe regarda un instant Robert de Montuel, et, comme celui-ci ne bronchait pas :

— Eh bien! fit-il, je ne doute pas que mes enquêteurs n'aboutissent à une conclusion qui confirme vos dires. Ainsi pourrai-je rendre, en connaissance de cause, un équitable arrêt.

— Le Roi est la conscience du peuple, comme a dit Pythagore. Il en est aussi le justicier suprême, déclara le Grand-Maître.

Philippe leva la main :

— Sur ses terres et sur celles de ses vassaux, seulement, rectifia-t-il.

— Certes! approuva imperturbablement Guillaume. Autrefois, sa fonction essentielle était le Sacerdoce. Mais ce ministère, il vaut mieux qu'un pouvoir temporellement désintéressé l'exerce.

— Un monarque, déclara le Roi avec fierté, a parfois bien du mal à concilier, avec le soin de son salut éternel, non la sauvegarde de ses intérêts séculiers, mais celle du royaume qu'il a reçu de Dieu!

Le Grand-Maître salua de la tête cette noble déclaration, mais ce fut sans répondre directement à Philippe qu'il dit :

— Yves de Chartres écrivait dans une lettre, par lui adressée à Hugues de Dié, que « les choses humaines ne peuvent être sauves ni sûres, sans la concordance du sacerdoce et de la royauté ».

— Soit! Mais quelle royauté, sinon celle des héritiers de Charlemagne? demanda Philippe avec hauteur.

— La France est la fille aînée de l'Eglise, fit doucement le Grand-Maître.

— Ce qui signifie que l'Eglise a d'autres filles, qu'elle doit aimer d'un égal amour... Pourquoi, cependant, à cette universalité spirituelle que revendique avec tant d'énergie le pape Innocent III, un vaste empire ne correspondrait-il point?

— L'expérience a prouvé, déclara Guillaume, la fragilité des rêves d'hégémonie qu'ont faits les conquérants. L'existence, en tout cas, de plusieurs mondes chrétiens autonomes, dans la composition de la Chrétienté, est un fait dont il faut tenir compte. Ce sera au plus digne d'entre les maîtres de ces mondes d'être leur guide à tous et d'exercer sur eux, pour leur bien, une autorité qu'on ne saurait mieux comparer qu'à celle du chef de famille...

— Par la lance de saint Jacques, le roi de France sera ce chef, alors! s'écria Philippe, qui but un grand coup.

— Il le sera, j'en suis certain, dans les limites que lui prescrira l'équilibre même de ses forces, dit Guillaume.

— Et ces limites? demanda Philippe.

— Il s'en faut qu'elles soient atteintes!

Un malicieux sourire amincit la bouche du Roi.

— Votre garde des Sceaux, reprit le chef du Temple, en se tournant vers Guérin de Montaigu, notre ex-bon frère, sait que, si nous l'avons dégagé des vœux de l'Ordre, c'était afin qu'il aidât Votre Majesté à conquérir le domaine de ses ancêtres contre ses ennemis...

— Ils sont nombreux et actifs, soupira le Roi, tandis qu'il abaissait les paupières pour voiler la flamme qui s'allumait dans son regard. Point d'année, de mois, de jour, d'heure même qu'ils ne conspirent contre ma couronne. Elle les empêche de dormir; mais ils me le rendent bien... Pour les affaiblir, que j'arrache, d'abord, la Bretagne aux Plantagenets, en mariant mon bouillant cousin, Mauclerc, le fils du comte de Dreux, à la petite

duchesse Alix, nous verrons ensuite... Quant à Guérin, dont nous ferons bientôt un évêque, s'il plaît à Dieu, il est vrai que c'est un conseiller éclairé dans la paix, et le plus savant des stratèges à la guerre...

Le repas s'achevait, et le Roi, qui avait exprimé le désir de visiter la Commanderie, se leva pour inviter son chapelain à la récitation des grâces.

— Un beau lopin de terre! s'exclama-t-il quelques instants plus tard, comme il cheminait dans la propriété des Templiers, à côté de Guillaume, à dix pas devant les officiers de sa Maison et les principaux dignitaires de Sours.

— Nous le devons à la charité de la comtesse Adèle, qui fut une sainte femme, répondit le Grand-Maître. Les messagers de l'épée ne possèdent que par la faveur de ceux qui croient à la vertu de leur œuvre, ou qu'ils ont servi, en servant Dieu.

Le Roi jeta un coup d'œil furtif sur son compagnon. Il dit, comme celui-ci demeurait impassible:

— J'eusse aimé, moi aussi, vous témoigner ma reconnaissance. Mais je suis pauvre et ne voudrais vous faire cadeau d'un territoire quelconque sans en dédommager, selon mon habitude, le propriétaire. Les murailles dont j'ai entouré Paris ont grevé lourdement le trésor. Chaque porte, flanquée de tourelles, m'est revenue à cent vingt livres, et chaque toise de mur à cent sous parisis...

— J'admire la mémoire de Votre Majesté, déclara flegmatiquement Guillaume. Je l'admire, ajouta-t-il en surprenant l'ébauche d'un geste de protestation chez le Roi, parce qu'elle ne l'exerce aux choses les moins dignes de son esprit que pour le bien de ses sujets.

— Ah! vous comprenez... dit Philippe avec soulagement.

— Je comprends si bien, que je voulais faire une demande à Votre Majesté...

— Le but de votre voyage? interrogea le Roi d'un ton dont l'ironie déguisait à peine la méfiance.

— Une demande d'achat, poursuivit le Grand-Maître,

comme s'il n'avait pas entendu la question du souverain.

— Je viens de vous avouer que je suis pauvre, trancha celui-ci. N'ayant rien à donner, je n'ai rien à vendre!

Guillaume feignit l'étonnement.

— Ai-je laissé entendre à Votre Majesté, dit-il, que ma proposition visait les biens de la Couronne? Il ne s'agit dans ma pensée que des terrains incultes qui se développent autour du domaine que le roi Louis VII, votre regretté père, céda à cent trente de nos frères, réunis en chapitre à Paris le 13e jour de novembre de l'an 1147 et dont nous vous prierions de vouloir bien nous faciliter l'acquisition, en en expropriant les détenteurs actuels...

Ayant expliqué sans ambages à Philippe qu'il désirait bâtir à proximité de sa capitale une forteresse où il enfermerait, avec l'or et l'argent à lui confiés, la majeure partie de la fortune du Temple, il ajouta:

— Votre Majesté, qui a éprouvé quel péril Elle faisait courir à ses chartes et diplômes, en les emmenant avec Elle partout où son devoir l'appelait, pourrait les déposer dans cette forteresse, avec son avoir... Elle posséderait ainsi, à quelques jets de pierre de son Louvre, un asile inviolable dans lequel, en cas de complot de ses ennemis et d'insurrection même de son peuple, il lui serait facile, en se réfugiant, de déjouer tous les calculs...

Philippe passa son bras sous celui du Grand-Maître, et, le forçant de s'arrêter, il lui demanda :

— Dois-je conclure de vos paroles, illustre frère Chevalier, que vous me proposez une alliance?

— Dans la mesure où une telle proposition est compatible avec les fins morales d'un ordre qui n'ambitionne que la paix entre les Chrétiens, en ce monde, et leur salut dans l'autre, — oui, Majesté!

— J'entends. Pour la réalisation de cet idéal de concorde dont vous m'entreteniez tout à l'heure, c'est au roi des Francs que vous faites confiance. Vous vous détournez de l'Allemagne anarchique, de l'Espagne déchirée, de

l'Angleterre insolente, — enfin vous me voulez fort?...

— Je ne voudrais pas que votre dynastie laissât tomber en quenouille le sceptre d'Hugues Capet.

— Touchez-la! s'écria le Roi en tendant au Grand-Maître une main que celui-ci serra dans la sienne. Fixez vous-même le prix du domaine que vous désirez!

— Vingt mille livres parisis! répondit tranquillement Guillaume.

L'énormité de la somme éblouit le Roi.

— C'est un cadeau que vous me faites! s'exclama-t-il. Vous payez dix fois au moins ce qu'il vaut, ce misérable terrain...

— Votre Majesté aura besoin d'argent pour équiper ses troupes...

— Soit! Mais que je réussisse, dit le Roi qui rayonnait, et je vous prouverai, j'en jure Dieu, que Philippe n'est pas un ingrat...

Le Grand-Maître s'inclina profondément.

— Je puis donc, demanda-t-il, donner des instructions à notre trésorier frère Hubert, pour qu'il traite avec l'officier de finances de Votre Majesté?

— Dans l'instant.

Le Roi avait repris sa marche. S'étant orienté, il chemina quelques minutes, les mains derrière le dos, le front baissé, sans mot dire, comme s'il réfléchissait. Parvenu au seuil de l'église, vers laquelle ses pas l'avaient conduit, il s'arrêta de nouveau et leva les yeux vers Guillaume de Chartres, qui le dominait de toute la hauteur de sa tête.

— Maître, dit-il, il me plairait de m'agenouiller avec vous devant l'autel de votre Temple. Une prière commune, si vous n'y voyez point d'inconvénient, scellerait notre accord...

Pour toute réponse, Guillaume se tourna vers sa suite, et, sur un signe particulier qu'il fit, le chapelain se détacha d'elle et s'approcha de lui.

— Frère, prononça-t-il avec gravité, le Roi de France veut bien se recueillir devant Dieu, seul à seul avec le Grand-Maître de votre Ordre. Ouvrez cette porte, s'il

vous plaît, et invitez les nobles Chevaliers qui nous accompagnent à se recueillir en cette solennelle occasion!

— Quelle est, demanda le Roi, aussitôt le porche franchi, la figure reproduite dans la bordure de ce vitrail?

— Le Sceau de Salomon, Votre Majesté.

— Un vitrail, insista Philippe, où Jean-Baptiste est glorifié.

— Exactement à la même place que dans la crypte de Notre-Dame de Chartres, remarqua le Grand-Maître.

Mais Philippe :

— La rumeur attribue à la secte gnostique des Johannistes une prédilection particulière pour ce saint...

— Les sectateurs de la Gnose, qu'il est d'ailleurs difficile de définir, ont peut-être dégénéré, répondit Guillaume. Mais longtemps, le titre de gnostiques fut si honorable que Clément d'Alexandrie l'attribue aux bons chrétiens dans ses *Stromates*. « Heureux, s'écrie-t-il, ceux qui sont entrés dans la sainteté gnostique! » Les cinquième et sixième livres de ces mêmes *Stromates* roulent tout entiers sur la perfection du gnostique. On y peut lire notamment ceci : « Celui qui a mérité le nom de gnostique résiste aux séducteurs et donne à quiconque demande. »

— Vous êtes savant, murmura le Roi.

— Il convient aux sages de l'être, dans une civilisation raffinée par son goût de luxe, mais ignorante et violente.

» Pendant que le pouvoir royal affermit son autorité en dérivant les passions vers les idées d'honneur familial, de probité civile et de fierté nationale, ils ont pour mission de surveiller le perfectionnement intérieur qui nuance les notions fixes et strictement définies du bien et du mal... Par leur soin, la personne humaine, dans son ascension vers une plus haute destinée, doit prendre conscience progressivement de sa responsabilité, et, sans s'abandonner au délire de l'intelligence, voir ses individus occuper la place à chacun d'eux assignée par la hiérarchie qui préside à l'ordre universel... »

JOHN CHARPENTIER.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Correspondance (1724-1728) de Valbonnais avec Mgr Passionei, nonce du Pape, présentée et publiée par Marius Riollet, Grenoble, Impr. Allier. — *Les plus belles pages du Prince de Ligne*. Avec un portrait. Notice de Charles-Adolphe Cantacuzène, *Mercure de France*. — Jean Lorédan : *La grande misère et les voleurs au XVIIIe siècle. Marion du Faouët et ses « associés ». 1740-1770*. Libr. Perrin. — Alex Coutet : *Jean Calas roué vif et innocent*. Publication du Musée du Désert en Cevènes. — C. Van Heyden de Lancey : *Coup d'œil sur deux figures curieuses de la Vie parisienne au XVIIIe siècle. Jean Ramponneau, cabaretier, et Charlotte Renyer, veuve Curé.. la « Muse limonadière »*, Edit. de la Revue des Indépendants.

Un vieillard, âgé de soixante-treize ans, un érudit dauphinois, aujourd'hui peu connu, le marquis de Valbonnais, publia, en 1722, chez Fabri et Barillot, éditeurs genevois, l'*Histoire des Dauphins de la troisième race*. Le succès de ce travail fut, paraît-il, « vif et général » et rendit l'écrivain « tout à coup célèbre ». Heureux temps où un ouvrage de cette nature pouvait procurer une soudaine réputation. On souhaiterait volontiers retourner vers ce merveilleux passé où vivaient des gens assez cultivés pour s'intéresser à des matières si spéciales.

A l'époque où cette *Histoire* faisait tant de fracas, Dominique Passionei séjournait à Lucerne en qualité de nonce du pape. C'était un prélat d'une quarantaine d'années, habile aux négociations diplomatiques, mais voué, par ses goûts de docte et de curieux, aux œuvres d'érudition, à la bibliophilie, à l'archéologie, à l'histoire, bref un descendant authentique de ces humanistes qui entretenaient des commerces épistolaires avec tout le monde savant. Il acquit et lut avec délices le volume de Valbonnais. Il admirait déjà la science de son auteur et cherchait quelque moyen d'entrer en relations avec lui. Il adressa à un ami de Grenoble, M. de Beaumont ,un magnifique éloge de Valbonnais et de son livre.

Valbonnais, de son côté, n'ignorait point les grandes connaissances de Mgr le Nonce et la renommée dont il jouissait. Il fut très flatté de lire les compliments contenus en la lettre à M. de Beaumont. Il rêvait de faire pénétrer son *Histoire* à la cour de Toscane; le prélat l'y pouvait aider. Il prit l'initiative d'écrire à Dominique Passionei. Ainsi débuta leur **Correspondance** et s'amorça leur amitié.

M. Marius Riollet, qui consacre ses loisirs à éclairer de ses recherches l'histoire du Dauphiné et qui prépare une importante biographie de Valbonnais, a retrouvé, dans les archives familiales de Mlle de La Motte, les quarante-huit lettres inédites qui composent, de 1724 à 1728, cette *Correspondance* et les publie en un volume enrichi d'une importante introduction. On y discerne que Passionei, maniant avec adresse la gentillesse et la flatterie, fit très vite de Valbonnais son agent dans le domaine de l'érudition et son informateur dans le domaine de la politique. Il chargea, en effet, le marquis de lui procurer toutes sortes de livres rares et de documents précieux concernant le cardinal Le Camus, l'abbé de Rancé, c'est-à-dire les réformateurs à l'âme ardente dont il souhaitait mieux connaître les principes et les méthodes pour les appliquer lui-même dans les couvents sous son contrôle.

A demi-aveugle, Valbonnais se mettait en campagne, finissait toujours par satisfaire son correspondant. Il disposait de belles relations, recevait des nouvelles qui ne couraient point les rues, pouvait informer un diplomate de faits utiles à connaître. Entre deux questions d'épigraphie, Passionei en posait d'autres d'un caractère plus particulier, essayait d'obtenir des indiscrétions dont il faisait son profit et qui lui valaient à Rome grand prestige. La correspondance, mise au jour par M. Marius Riollet, gagne en importance quand elle traite des affaires politiques et religieuses, se gonfle d'une sorte de gazette sur les gestes de Tencin, archevêque d'Embrun, et de son milieu. Il semble probable qu'alors la prose de Valbonnais prend directement la route du Vatican où l'on se réjouit de la lire. En fait, le marquis, par vanité, devient petit à petit la dupe de l'aimable épistolier italien qui l'ensorcelle peu à peu et qui, sans le connaître personnellement, termine ses lettres de cette façon trop courtoise: « Je suis, monsieur, au

delà de toutes les expressions ordinaires, plus à vous qu'à moi-même. »

Souhaitons que M. Marius Riollet nous fasse mieux connaître Valbonnais et réussisse à publier les 917 lettres inédites qui subsistent de ce savant. Celles-ci contribueront certainement à nous renseigner sur les occupations et les préoccupations de ce milieu d'érudits provinciaux où brillèrent les Bouhier, les De Brosses, etc... avec lesquels le marquis, croyons-nous, échangea des idées et des nouvelles, glosa sur toutes sortes de matières.

Le XVIIIe siècle ne dédaigna pas l'érudition, bien qu'on l'accuse de s'être complu dans la frivolité. Il fit accomplir notamment de grands progrès à la science des inscriptions, peu en honneur sous Louis XIV, et à l'archéologie. En ce temps fortuné, hommes et femmes de l'aristocratie dissimulaient sous une apparence d'esprit goguenard, de très sérieuses études et connaissances.

Le prince de Ligne paraît avoir été le type des grands seigneurs de cette période qui témoignèrent d'une curiosité universelle et qui, prenant la peine d'écrire, abordèrent tous les sujets. Il avait reçu une éducation déplorable d'un père dont il parle sans aménité. Il serait resté le plus ignare des hommes sans son goût instinctif du savoir et sa promptitude à comprendre qui lui permirent de suppléer à l'insuffisance de ses précepteurs. Parvenu à l'âge de raison sans être le moins du monde raisonnable, il cultiva successivement ou parallèlement, au gré de son caprice, la poésie, la philosophie, l'histoire, la politique, le roman, l'art, le théâtre, les questions sociales, la diplomatie, le jardinage, marquant néanmoins une prédilection aux problèmes militaires.

Il n'excellait pas en toutes ces matières, peut-être parce qu'il ne leur accordait que des loisirs limités par des intrigues amoureuses, des campagnes guerrières, des voyages continuels, des séjours en différentes cours où le conduisaient ses emplois, ses sympathies, ses intérêts. Il laissa, en mourant, des tonnes de papiers couverts de son écriture, desquels papiers il avait extrait lui-même, l'impécuniosité et le désir de ne pas périr tout entier l'y déterminant, la substance de trente volumes. Le reste, que l'on a appelé les

Posthumes, faillit maintes fois disparaître, et, parmi ces *Posthumes,* les *Fragments de l'histoire de ma vie,* que le prince avait composés pour éviter que l'on ne racontât ses « bêtises » de travers.

Le prestige de Ligne s'établit bien après sa mort. Des sociétés ont été fondées et des revues ont paru pour recueillir et publier tout ce qu'il avait jugé, en dehors des *Fragments de l'histoire de ma vie,* indigne de voir le jour. De sorte qu'avec les années, nous verrons sortir de ses archives un grand nombre de proses insignifiantes qu'il considérait comme simples exercices de plume. Ainsi peut-être nuira-t-on à sa mémoire.

De l'œuvre du fertile polygraphe, des extraits choisis avec soin peuvent procurer un véritable plaisir de lecture et permettre de voir sous tous ses aspects une intelligence d'où la finesse n'excluait pas la profondeur. Mme de Staël le comprit qui, en 1809, fit un choix dans cette œuvre touffue, mais avec le désir peut-être trop accusé de glorifier en Ligne l'épistolier et le penseur. D'autres « anthologistes » après elle ont travaillé à la gloire du prince. Aucun, croyons-nous, n'aura plus servi cette gloire que M. Charles-Adolphe Cantacuzène.

Sous le titre: **Les plus belles pages du prince de Ligne,** M. Charles-Adolphe Cantacuzène nous offre, en effet, avec un discernement parfait et une connaissance approfondie de l'homme et de ses écrits, un recueil de proses de la plus belle qualité et où rien ne semble omis de ce que leur auteur eût désigné lui-même comme caractérisant le mieux sa personnalité d'écrivain. Il accompagne ces textes d'une notice riche de faits présentés avec agrément et d'un appendice où l'on trouvera vers et poésies adressés au prince, des jugements sur l'esprit, les mœurs, les œuvres de ce dernier, enfin une consciencieuse bio-bibliographie.

Travail excellent exécuté par un « disciple », par un admirateur qui ne perd pas l'exercice de son sens critique. Les écrits publiés par Ligne y sont représentés aussi bien que les *Posthumes* de quelque mérite. L'ouvrage débute par des pages empruntées à « *Mes Ecarts* », recueil de pensées, souvent très

savoureuses, inspirées par des expériences personnelles. On y rencontrera, de plus, d'importants morceaux de « *Coup d'œil sur Bel-Œil* », traité d'esthétique jardinière composé par un homme qui avait dessiné, pour son agrément, l'un des plus beaux jardins du monde; une curieuse « Utopie » où le prince construit la Thébaïde où il aurait désiré vivre; des relations pittoresques de voyage, un *mémoire sur Paris*, des portraits, quelques *Lettres à Eulalie*, c'est-à-dire, croyons-nous, à Eugénie d'Hannectaire, sur le théâtre, des correspondances diverses et, enfin, d'importants extraits des *Fragments de l'histoire de ma vie* publiés, en 1928, par M. Félicien Leuridant.

M. Charles-Adolphe Cantacuzène a cru nécessaire de donner, dans son livre, par acquit de conscience, quatre poésies de Ligne. Il eût pu aisément s'en dispenser, car le prince fut plutôt un versificateur qu'un poète, et encore un bien méchant versificateur. Les *Fragments de l'histoire de ma vie* restent le morceau le plus plaisant du volume. Ligne mémorialiste avait pour modèle Saint-Simon, mais, par tempérament, il ne pouvait égaler ce dernier. Il manquait de conviction, d'éloquence, de passion aussi. Ses *Fragments* consistent en paragraphes de dimensions variées, sans liens entre eux, sans ordre chronologique. Ils apparaissent comme des souvenirs fugaces, remontés du fond de la mémoire. Ils sont cyniques, sarcastiques, pleins d'esprit et de saveur, frappants dans leur brièveté. Ils constituent, à notre avis, l'une des œuvres où se marque le mieux le caractère du prince, qui se connaissait admirablement et n'avait aucune illusion sur lui-même. Avec raison, M. Charles-Adolphe Cantacuzène leur a-t-il réservé la plus belle part de son excellent volume.

Si Ligne attire une vive sympathie par son œuvre, il ne l'attire guère par sa vie si bien remplie de débauches qu'elle se peut comparer à celle d'un Casanova avec lequel d'ailleurs il entretint des relations cordiales. L'homme appartenait à la troupe des épicuriens forcenés qui emplirent le XVIIIe siècle du bruit de leurs cyniques désordres. Tandis que ces épicuriens donnaient le spectacle de leurs gaspillages et de leurs mœurs relâchées, la partie, pourrait-on dire, productrice de la nation à laquelle ils appartenaient,

l'artisan, dans les villes, le paysan, dans les campagnes, vivaient dans un état de profond dénuement.

Un volume, récemment paru, ou plutôt récemment réimprimé: **La grande Misère et les voleurs au XVIIIe siècle. Marion du Faouët et ses associés,** nous ouvre de curieuses perspectives sur la situation des campagnes et plus spécialement de la campagne bretonne. M. Jean Lorédan, historien de grand savoir et de grand talent, en est l'auteur. Pour le construire de matériaux neufs, il en a puisé les éléments dans des fonds d'archives, et dans des fonds d'archives criminelles que bien peu de ses confrères se donnent la peine de consulter.

De son enquête, il résulte que le pouvoir central, au XVIIIe siècle, s'intéressait fort peu aux campagnes, sauf pour les écraser d'impôts. Les paysans proprement dits (qu'il ne faut pas confondre avec les boutiquiers de village, généralement aisés), se trouvaient encore dans la situation d'esclavage où les avait vus La Bruyère sous le grand roi. Impuissants à tirer de la terre leur subsistance, souvent expulsés de cette terre par les mauvaises récoltes, les dettes, l'arbitraire processif des seigneurs, ils devenaient nomades, vagabonds, mendiants, voleurs. Le roi, loin de s'inquiéter de leur sort, promulguait des ordonnances, ayant pour but de les faire emprisonner ou même de les envoyer aux galères.

Dans cette tourbe errante, en proie à la faim, se recrutait l'armée du crime. Toutes les régions de la France étaient, au XVIIIe siècle, infestées de bandes de voleurs sorties du milieu paysan. L'une des plus célèbres eut pour chef une femme, Marie ou Marion Tromel, native du Faouët, village voisin de Quimperlé en Bretagne, et connue sous le nom de Marion du Faouët. Elle était issue d'une famille de minables petits fermiers qui, contraints de mener une existence d'expédients, lui donnèrent des exemples d'honnêteté relative.

M. Jean Lorédan est parvenu à reconstituer son aventureuse carrière avec grand luxe de détails inédits. Il ne peut se défendre de lui manifester une sympathie. A-t-il tort? A-t-il raison? Ne jugeons point. La misère conduit rarement les hommes, et moins encore les femmes, vers le chemin de la vertu. Marion fut peut-être sa victime. En contant ses

exploits, son biographe nous présente en même temps une captivante étude de mœurs rétrospectives.

A dix-huit ans, Marion était une robuste fille aux formes replètes, portant avec vanité, sur de belles épaules, un fier visage aux yeux gris, couronné de cheveux roux. Elle semble avoir exercé, au moins en apparence, un métier de mercière ambulante. En fait, conduite par sa propre mère, complice ou confidente de ses actes, elle parcourait les foires et y trouvait des galants, étant, de nature, amie du plaisir. Ces galants étaient, le plus souvent, gens de sac et de corde. Ils l'entraînèrent vite à mener la bonne vie qu'ils menaient eux-mêmes, c'est-à-dire à substituer la rapine au travail; mais, loin de la subjuguer, ils se rangèrent sous sa loi. Elle était, sans nul doute, intelligente, énergique, brave, experte à manier le pistolet ou le bâton. Dès 1743, à 26 ans, maîtresse de différents vauriens de belle stature, elle paraît avoir conduit plusieurs bandes, ou bien, ce qui semble plus probable, une seule bande, maintes fois reformée à l'aide de nouvelles recrues et dont la spécialité consistait dans les vols sur route, les vols d'églises et autres larcins de même acabit. Elle n'avait aucun goût pour le sang. Elle témoignait grande générosité aux gens qui l'avaient servie ou qui lui avaient été favorables. Selon certains, elle aurait eu, vers 1750, pour amant, un authentique seigneur, René-Gabriel de Robien, ruiné et débauché dont la protection lui aurait évité de moisir dans les prisons.

Souvent arrêtée et convaincue de ses crimes, la jeune femme trouva, chaque fois, le moyen de s'évader ou de sortir disculpée des mains des juges. En 1755, elle paya d'un coup toutes ses prouesses, fut soumise à la question du feu et pendue haut et court sur une place publique de Quimper.

La justice avait, en ce temps-là, beaucoup plus d'indulgence pour le criminel de droit commun, même quand il avait pratiqué la profanation des églises, que pour l'honnête bourgeois compromis dans une affaire où intervenait la religion. Ainsi, à Quimper, en 1755, Marion fut-elle simplement attachée à la potence, tandis qu'en 1762, à Toulouse, Jean Calas était brûlé vif après avoir été rompu.

L'affaire de ce malheureux huguenot toulousain a été, de-

puis l'intervention de Voltaire, maintes fois étudiée par des historiens plus ou moins partiaux et qui l'ont envisagée trop souvent d'un point de vue confessionnel. M. Alex Coutet vient de nous en donner, sous le titre : **Jean Calas roué vif et innocent,** une nouvelle version, fort intéressante, présentée sous la forme la plus claire et la plus dégagée de toute influence politique ou religieuse.

Le titre de son ouvrage indique ses conclusions. M. Alex Coutet croit fermement à l'innocence de Calas. Il tire sa conviction de l'examen minutieux des pièces du procès, conservées aux archives départementales de la Haute-Garonne et aussi de quelques faits nouveaux. Expliquons-nous.

Jean Calas, établi marchand drapier, rue des Filettiers à Toulouse, était un brave homme, fort attaché à sa religion huguenote. Il vivait, dans sa maison, avec son épouse, son fils aîné Marc-Antoine, son fils cadet Pierre et une servante. De ses deux héritiers, Marc-Antoine était le plus instruit. Il avait cherché à sortir de son milieu mercantile en faisant des études, mais n'avait pu y parvenir, car les professions libérales étaient fermées aux protestants. Il en avait conçu un chagrin qui s'était peu à peu transformé en humeur noire.

Le 13 octobre 1761, la famille dîna fort tranquillement sous son toit en compagnie d'un invité, Gaubert Lavaysse. A l'issue du repas, Marc-Antoine, d'humeur maussade, quitta la compagnie. La nuit venue, Gaubert Lavaysse se voulut retirer. Pierre Calas, saisissant une chandelle, l'accompagna au rez-de-chaussée. Comme les deux jeunes gens enfilaient le couloir, ils virent, fait inaccoutumé, que la porte de la boutique, donnant sur ce couloir, était ouverte. Ils s'en approchèrent et découvrirent avec émotion que Marc-Antoine était pendu à une corde attachée à un billot posé sur les battants entr'ouverts de la porte.

Voilà le scénario primitif de l'affaire Calas. Il est fort simple. Très probablement Marc-Antoine, déçu de n'avoir aucun avenir sortable dans la vie, avait mis fin à ses jours. Par malheur, Jean Calas, le père, très pieux, comme nous l'avons dit, craignit que le cadavre de son fils huguenot ne fût traîné sur la claie en vertu des ordonnances sur les suicides de protestants. Pour éviter ce déshonneur, il convint avec sa famille

de soutenir que le jeune homme avait été assassiné. D'où intervention de la justice, conduite par le plus féroce des juges, David de Beaudrigue, un fripon dont les mœurs immondes ont été connues par un ouvrage récent.

Pour M. Alex Coutet, le premier témoignage de Jean Calas fut la faute initiale qui conduisit le vieillard à la mort; car la justice, ne découvrant point l'assassin et le mobile du crime, fut amenée à considérer Jean Calas comme cet assassin et à prétendre que celui-ci avait sacrifié son fils par fanatisme huguenot, pour empêcher sa conversion au catholicisme. Vainement le malheureux père revint-il sur sa déclaration. L'affaire prit dès lors une physionomie religieuse. Tout le parti catholique s'ameuta, conduit par David de Beaudrigue qui, dès lors, ne lâcha plus sa proie.

Les allégations de M. Alex Coutet sont appuyées sur des faits patents. Il semble bien que sa thèse se rapproche de la vérité et que l'on peut lui accorder entier crédit.

Signalons un peu rapidement peut-être, à la fin de cette chronique, une plaisante brochure de M. C. Van Heyden de Lancey : **Coup d'œil sur deux Figures curieuses de la Vie parisienne au XVIIIe siècle.** L'auteur y fournit, d'après de nombreuses pièces inédites de sa collection, des renseignements biographiques sur Jean Ramponneau et Charlotte Renyer, veuve Curé, tous deux cabaretiers illustres qui surent attirer dans leur boutique les snobs du XVIIIe siècle. L'un, Ramponneau, s'établit à la Courtille, rue Saint-Maur, à l'enseigne du Tambour royal, en des caves dont les murs étaient tout historiés de dessins. Il avait le don, rien que par sa mine, d'exciter le rire. Il devint une sorte de personnage à la mode et Voltaire rima en son honneur. Charlotte Renyer tenait le Café allemand, rue Croix-des-Petits-Champs. Piron, Voltaire, Sedaine, Favart, des princes et grands seigneurs formaient sa clientèle. La belle dame fut maintes fois louée par les poètes. Elle est restée connue sous le nom de Muse limonadière. Elle rimait des pièces fort médiocres qui parurent en volumes. Frédéric II la protégea un moment.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Georges Bonneau : *La Couronne tressée*, Vanier-Messein. — Alphonse Météric : *Cophetuesques*, Cahiers de la Quinzaine. — Jean Amrouche : *Cendres*, Editions de Mirages, Tunis. — Guy Chastel : *Vigiles*, au Pigeonnier. — Henri Puvis de Chavannes : *Le Visage de la Terre*, Messein. — Joseph Dulac : *Cantilènes du Temps Perdu*, la Caravelle. — Jacques-Louis Aubrun : *Séguedilles*, la Guiterne. — Albert Duvaut : *Belles de Jour et Belles de Nuit*, Lemerre. — Henri de Clavières : *Bigorre*, Roumégoux, Savenay. — Jules Carpentier : *Poèmes du Moghreb*, la Jeune Académie.

Sous un titre général **La Couronne Tressée,** M. Georges Bonneau réunit aux poèmes contenus dans trois plaquettes d'ont j'ai eu à parler récemment deux autres suites, *L'Offrande à l'Infidèle* et *Trois Chansons pour Renée Vivien*. J'y décèle aisément des qualités de mesure, de goût, de précision et d'harmonie que l'auteur se flatte, non sans raison, d'avoir acquises dans la fréquentation très assidue des lyriques grecs. Je n'aurais à cette appréciation succincte que fort peu de remarques à ajouter si M. Georges Bonneau, qui réside au Japon et se dévoue à nous découvrir le mystère assez impénétrable de l'âme et de la culture des Nippons, n'avait joint à l'envoi de son livre une sorte de profession de foi dans le but d'initier les critiques aux particularités de la poésie japonaise, dont il vante le charme et dont il s'efforce d'enrichir notre trésor lyrique. C'est son droit, je le remercie et le loue d'en user, car ce charme très spécial nous est encore assez nouveau, en dépit de tant de tentatives pour introduire en Occident les formes adoptées là-bas, la « pureté des rythmes, leur condensation ». Je le confesse, je m'en sens curieux, amusé bien plus que persuadé. M. Bonneau cite un vers de Theognis, ses *Chansons pour Renée Vivien* s'ornent d'épigraphes empruntées à Sapho et à Nossis; combien je m'y sens plus sensible! Est-ce accoutumance seulement, je ne crois pas, mais l'enchantement opère mieux sur mon imagination et me pénètre. En présence des Japonais, je ne parviens pas à me livrer — alors que, par contre, les Chinois m'émerveillent! Sont-ils mieux traduits, plus adaptés? Je l'ignore, mais je ne découvre ceci que pour qu'on entende que je ne me refuse pas de participer à m'émouvoir aux formes du lyrisme d'Extrême-Orient. Où, par contre, je m'étonne, c'est lorsque M. Bonneau veut fonder la précellence

de la poésie nipponne sur la française, en opposant à des « trente et une » ou à des « vingt-six syllabes » des poèmes arbitrairement choisis chez Hugo et chez Baudelaire. Même au Japon, a-t-on cette fâcheuse tendance de ne rien pouvoir admirer, si ce n'est *contre* ce qu'on y oppose? Cela diminue l'objet prôné, à mon opinion, je me méfie, plutôt que l'autre. Hugo ni Baudelaire ne sortent de cette comparaison amoindris. C'est le moins que j'en puisse dire.

Alphonse Métérié, sous le titre **Cophetuesques,** a joint des chroniques, des souvenirs de voyage à ce qu'il appelle les *Mémoires de Cophetua,* impressions rythmées, rimées, assonancées, mesurées et imagées à son gré, qu'il prête à ce roi fabuleux ému par la vue d'une petite mendiante, et à un certain nombre de *Feuillets Perdus.* Ce sont vers assez anciens, familiers et faciles, que le poète a eu raison de ne pas rejeter de son œuvre. Cependant, il sait aussi bien que moi que ce n'en est pas la meilleure partie. Sachons attendre avec confiance la suite assagie et plus substantielle de ce que nous faisaient présager, en 1928, les *Nocturnes.*

Voici le livre d'une âme ardente et tourmentée. Jean Amrouche est, nous informe-t-on, un « descendant de ces montagnards berbères en qui s'unit la violence consumée aux appels nostalgiques des solitudes sahariennes » ; c'est un « Africain de race ». Au contact de deux civilisations, en conflit avec les deux croyances dont se nourrissent et s'inquiètent ses espoirs, ses tourments, ses enthousiasmes et ses anxiétés, le poète adolescent est las de s'être replié sur soi-même; il n'atteint pas à la sagesse dont lui a donné l'exemple sa mère: le livre lui est dédié, comme au « grand poète qui a eu la sagesse de ne pas écrire ». Sans doute, il n'ignore pas que de ce tumulte embrasé, sa pensée, son cœur, il ne demeurera finalement que des **Cendres.** Mais il ne saurait réprimer ses élans, apaiser les doutes de sa foi, calmer les convulsions de ses amours. Et dès lors il en débride l'essor, il se laisse emporter au tourbillon intérieur qui le dévore; il s'expose au milieu de ses tortures et de ses joies. Elles bondissent puissamment, innocemment juvéniles, ou se reploient dans la détresse, parfois avec une surabondance d'images, souvent à la manière orientale, et un excès d'éloquence. La fièvre

emporte tout. Certaines pages dénotent un tempérament de visionnaire ardent, mais aussi d'artiste qui domine et maîtrise ses desseins.

Un fond de sagesse accueillante, sereine et sensible assure à l'ensemble des poèmes que M. Guy Chastel intitule **Vigiles,** une douce atmosphère qui lui est propre. Elle rappelle, avec plus de familiarité, moins de hauteur dans la résignation philosophique, la grave et profondément humaine sagesse des *Stances* de Moréas. Ce serait faire à Guy Chastel un honneur excessif de l'égaler à Moréas, il s'en approche parfois par le ton de certains de ses vers; n'est-ce un honneur suffisamment enviable? Paysages en décor, paysage de l'âme, regrets ou jouissances heureuses, momentanées, tout est prétexte à se connaître, à s'exprimer par une allusion brève, discrète et qui d'autant mieux évoque:

> Le pas des jours heureux décroît dans le passé,
> Si faible qu'on dirait la fuite d'Eurydice,
> Mais je m'attache encore au fantôme qui glisse
> Et j'éveille l'écho du beau songe effacé.

Henri Puvis de Chavannes, un tel nom ressuscité! O mes souvenirs d'ardeur et d'admirations juvéniles, mes enthousiasmes combatifs! Je n'ose espérer que ce poète nouveau venu m'offre mieux qu'un écho affaibli des émerveillements où me portaient, à mesure qu'elles paraissaient, les œuvres, grandes ou moindres, du peintre génial. Qu'entend-il par **le Visage de la Terre,** par quel mirage d'amour, par quelle lumière de la pensée va-t-il enflammer notre esprit?

> Ces tranquilles beautés compagnes de l'aurore:
> Ces clartés d'aujourd'hui dans les ombres d'hier,
> Ces monts mauves et bleus, que la nuit baigne encore,
> Le soleil qui paraît, illuminant la mer;
>
> Et ces changeants reflets dont cette eau se colore,
> Et ce tendre tourment dont frissonnait la chair,
> Et ces fleurs de l'azur que l'ombre fit éclore,
> Tout cela qui n'est plus et pourtant m'était cher!

Une méditation contenue et qui frissonne, une communion avec la grandeur et la beauté universelle. L'expression ne se resserre pas assez, surtout ne rejette pas délibérément

des redites, des nonchalances. Je crois Henri Puvis de Chavannes à ses débuts. Qu'il s'observe, il y a en lui l'élan du poète, le contrôle de l'artiste n'est pas encore assez rigoureux.

Entre les poètes des régions moyennes, j'ai eu plaisir à distinguer plus d'une fois et à louer l'auteur de recueils tels que *Du Palais de Circé à la Forêt Natale* et *Amour couleur du Temps*. Dans **Cantilènes du Temps Perdu,** Joseph Dulac ne s'est guère soucié de développer les qualités de finesse, de sentimentalité spirituelle et charmante qui l'avaient signalé à mon attention. Je ne prétends point qu'il en ait rien perdu, c'est déjà beaucoup, à coup sûr. Mais la sympathie qu'il m'avait inspirée ne se satisfait pas de ne l'avoir pas senti grandir, risquer plus et triompher. Je suis persuadé qu'il ne tiendrait qu'à lui; sa nature spontanée est d'un poète; ne pas monter, n'est-ce déchoir?

Jacques-Louis Aubrun, rentré d'un tour en Espagne, a rassemblé en un volume les **Séguedilles** que ses impressions de passage, des rencontres de paysages et de musées, de types pittoresques et d'amours rapides lui ont suggérées. Ce sont impromptus vifs, spirituels ou rudes, réalistes ou satiriques, selon les circonstances; notations souvent amusantes, poésie facile et sans prétention et, considérées de la sorte, assez agréables.

A la Muse du Pays Natal, M. Albert Duvaut consacre son œuvre entière, nombreuse. A des poèmes d'autrefois remaniés, il allie des poésies nouvelles pour en former un ample bouquet de **Belles-de-Jour et Belles-de-Nuit.** Parfois de l'Autunois il s'éloigne vers la Bresse, la Franche-Comté, la Bretagne, partout attentif aux couleurs tendres ou tragiques du paysage, au visage, aux jeux, travaux et propos des habitants. Il est de ces poètes d'une probité parfaite, chez qui rien n'est à reprendre et qui font, pour la délectation du lecteur, exactement bien tout ce qu'ils entreprennent.

Avec d'analogues qualités, M. Henri de Clavières met plus d'exaltation à évoquer le **Bigorre,** gaves, ruisseaux, lacs, forêts, hautes cimes pyrénéennes, et les types, les monuments bigourdans.

Dans les **Poèmes du Moghreb,** l'auteur, Jules Carpentier,

non sans vigueur, non sans enthousiasme, célèbre les aspects d'autrefois, le nouveau visage du pays que nous avons coutume d'appeler le Maroc. Et tout cela est de très saine inspiration, louant l'effort humain, rappelant les difficultés, les luttes, le combat, et exaltant les forces éparses de la solidarité universelle, la bonté des choses, la résignation des bêtes, le pittoresque du costume et des mœurs, le travail et l'esprit de concorde, de pacification.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Gaston Chérau : *Le pays qui a perdu son âme*, **J. Ferenczi et Fils**; *Le Pimpet*, **Librairie Delagrave**. — **Henry de Montherlant** : *Les Célibataires*, **Bernard Grasset**. — **Bernard Roy** : *Fanny ou l'Esprit du large*, **Les Ecrivains associés**. — **Francis Carco** : *Paname*, **Les Editions de France**. — **Henry Bordeaux** : *Le chêne et les roseaux*, **Librairie Plon**. — **Mémento**.

Si l'on se mettait d'accord pour dresser une liste — qui serait sujette à revision — des douze chefs-d'œuvre romanesques du siècle dernier, peut-être y ferait-on entrer *Adolphe*, de Benjamin Constant, *Le rouge et le noir*, de Stendhal; *Eugénie Grandet* et *La cousine Bette*, de Balzac; *Les Trois Mousquetaires*, d'Alexandre Dumas (ou *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo); *Les maîtres sonneurs*, de George Sand; *Dominique*, de Fromentin; *Mme Bovary* et *L'Education sentimentale*, de Flaubert; *Sapho*, de Daudet; *L'assommoir*, de Zola et *Les déracinés*, de Barrès... On s'apercevrait ainsi (et songez qu'on laisserait de côté Mérimée, Erckmann-Chatrian, Barbey d'Aurevilly et Villiers de l'Isle-Adam), on s'apercevrait, dis-je, que le roman dont l'action se passe en province et que l'on appelle pour cette raison « régionaliste «, avec une nuance de dédain, a contribué, pour une part importante, à l'illustration de nos lettres... Et ce qui est vrai pour le XIXe siècle, l'est encore plus pour le XXe, où trente écrivains, au moins, se sont trouvés pour évoquer, chacun, avec talent, un coin de France. Parmi ceux-ci, il faut faire une place de choix à M. Gaston Chérau dont la série des *Champi-Tortu*, et *Valentine Pacquault*, notamment, sont assurés de durer. Le nouveau récit qu'il nous donne, **Le pays qui a perdu son**

âme, non seulement ne m'a pas paru indigne de ses devanciers, mais m'a séduit par son originalité. C'est en cette terre, qu'il connaît bien, qui se trouve située au-dessous de la Loire, à la limite de la Sologne, entre Bourges et Poitiers, et qui comprend la Champeigne, la Brenne et le Boischot, que M. Chérau nous emmène, vers le milieu du siècle dernier pour nous conduire au lendemain de la Commune. Des châtelains règnent sur le pays qui, humainement, se mettent d'accord pour secourir les rustres quand la disette sévit. Ils font plus, ou mieux, que d'aider un peuple à vivre: ils lui donnent un caractère, une physionomie, *une âme*. Mais, avec la Seconde République et le Second Empire, puis la Troisième République, à cette survivance des mœurs de l'Ancien Régime, « le progrès » substitue, peu à peu, un soi-disant libéralisme, qui n'engendre, sous une apparence de prospérité, qu'envies, aussi âpres que mesquines, démoralisation et désordre... Cette dégringolade démagogique est fort objectivement décrite par M. Chérau que l'on ne saurait accuser d'humeur partisane: sans grands mots ni gesticulation vaine. Il a écouté des confidences, il a vu, et il a noté ce qu'il entendait ou voyait, impartialement, en observateur des mœurs. Il l'a écrit, du reste, en épigraphe à son roman, le sujet de celui-ci lui « a été fourni par la vie, à trois reprises ». Il a accordé des documents; que sa sensibilité ait réagi, en outre, à l'audition des souvenirs qu'il recueillait et au spectacle des événements qui se déroulaient sous ses yeux, cela va de soi, car l'artiste ne perd jamais ses droits. Aussi bien, l'histoire du marquis de Bélarban et de son double mariage est-elle assez caractéristique pour avoir valeur de symbole. Quelle différence entre les deux sœurs, Clothilde et Elisabeth, la première et la seconde femme du marquis! Celle-là toute bonté, celle-ci toute dureté, au contraire... Mais c'est que le divorce s'est accompli entre les ruraux et leurs maîtres. La vie seigneuriale tendait à créer, autrefois, de vastes familles dans les provinces, et gouvernées plutôt par la raison que par le sentiment, du fait du changement que l'évolution même des choses apporte... Aujourd'hui, la scission s'est accomplie. Il y a des classes. Mais comme M. Chérau connaît les paysans! Comme il a le sens de la nature! Voyez-le faire sa palette

dans un recueil d'histoires campagnardes comme **Le Pimpet:** c'est le choix de couleurs d'un maître.

Je n'ai pas toujours aimé — et je crois n'avoir pas été seul dans ce cas — l'attitude, non tant individualiste qu'agressive dans son orgueil, et incohérente, de M. Henry de Montherlant. Mais voilà qu'il nous donne, aujourd'hui, avec **Les célibataires,** un roman en vérité admirable, et je dirai plus: *racé,* jusque dans ses négligences. Roman objectif, a-t-on écrit. Pas tout à fait. Roman balzacien; point (malgré l'amorce de pastiche du début), mais plutôt du style de Barbey d'Aurevilly ou encore de Villiers de l'Isle-Adam. L'ironie le hérisse, et cette colère qu'il faut appeler la colère d'amour. M. de Montherlant a de la sympathie pour ses bonshommes, Elie de Coëtquidan et Léon de Coantré, et c'est bien pour cela qu'il les houspille et leur en veut si fort de « s'abandonner », c'est-à-dire d'accepter de déchoir, sans sursaut de la volonté ni révolte de l'âme. Ces nobles authentiques n'ont pas su prendre une résolution virile à l'âge où il sied de faire face à la vie. Ils sont restés des enfants, et c'est en enfants qu'ils ont roulé à la médiocrité, puis à la misère la plus sordide. M. de Montherlant s'est tout entier employé à nous rendre ses personnages familiers, à nous les faire voir, toucher, entendre et sentir, car il n'y a pas d'action, encore moins d'intrigue dans son récit. A bout de ressources, Coëtquidan et Coantré se voient contraints de donner congé au propriétaire du petit pavillon qu'ils habitent, boulevard Arago. De là, où iront-ils? Qui les hébergera et les sustentera? Tel est tout le sujet des *Célibataires.* Mais peu importe; car M. de Montherlant a plutôt peint des caractères qu'écrit un roman, à proprement parler. C'est œuvre de moraliste pittoresque (si les mots ne jurent pas ensemble) qu'il a entreprise et magistralement réussie. Je crois avoir découvert, non l'idée, mais le sentiment qui a présidé à l'élaboration de son livre, encore que celui-ci ne veuille rien prouver: c'est l'horreur de l'abdication, l'horreur de la faiblesse ou de la lâcheté. L'attaque qui tue Coantré, mais que l'indignation a, enfin, déclenchée chez cet humilié, le réhabilite aux yeux de M. de Montherlant; et c'est parce que Coëtquidan n'a pas sa résignation; c'est parce qu'il est « rosse » et menace de chantage son frère, qu'il

obtient quelque chose de l'égoïste... Qu'on le remarque: il n'y a rien de chrétien dans l'inspiration des *Célibataires* (ces hommes qui n'ont jamais revêtu la robe prétexte). Rien de stoïcien, non plus; ni de fataliste. C'est un artiste-humaniste de la Renaissance, un fils spirituel de Cellini, un disciple aussi, il me semble, de Gobineau, qui a buriné cette eau-forte, en versant du vitriol dans les traits creusés par son *style*. Peu de pages plus caractéristiques, à cet égard, que celles qui narrent la promenade de Léon de Coantré à Montmatre, ont été écrites depuis longtemps. C'est littéralement sous les crachats de l'auteur que le pauvre bougre fait là son chemin de croix... La timidité (*l'aboulie* comme diraient les psychiatres) passe là un bien mauvais quart d'heure — un quart d'heure qui a la durée de l'éternité! M. de Montherlant nous avait habitués à le voir dérouler de belles périodes, à la Chateaubriand. Cette fois, il désarticule sa phrase avec une brusquerie volontaire; il l'accidente de cassures qui feignent la gaucherie. Il blague. Il gamine. Mais quelle verdeur et quel éclat!

Que le Prix des Vikings n'ait pas été, naguère, attribué à *La maison d'Annike,* ce roman où, de façon admirable, M. Henri Bachelin nous révèle *l'âme* et les âmes de l'île volcanique d'Islande, c'est chose dont je n'ai pas encore trouvé l'explication, à cette heure... Aveuglement? Je porte, alors, celui-ci au passif des jurys littéraires qui ont raté tant d'occasions de couronner de bons ouvrages, imitant en cela les lecteurs de maisons d'éditions qui en ont laissé un plus grand nombre encore glisser de leurs mains, depuis — sans remonter jusqu'au déluge — la traduction du *Livre de la Jungle* que recueillit le *Mercure,* en passant par le *Côté de chez Swann* de Proust... Mais **Fanny ou l'esprit du large** par M. Bernard Roy, qui s'est vu décerner le dit Prix des Vikings, est un joli livre, un peu mince, sans doute, puisqu'il ne se compose que de deux nouvelles d'une soixantaine de pages chacune; tout enveloppé de rêve, cependant. Deux dates fixent, dans le temps, les récits de M. Roy: 1783-1790. Ils se passent donc à cette époque, assez mal connue, du déclin de la royauté, et dont la seule évocation réussie que je connaisse est de M. Henri Mazel: *Le choix d'un amant.* Ici, à

défaut d'autant de renseignements sur le caractère de l'avant-dernière décade du XVIIIe siècle que dans le roman de M. Mazel, il y a la mer et l'aventure : « l'esprit du large ». Un petit bourgeois a mal tourné et file « aux Pays » ; un ancien flibustier joint l'armée de Charette... Beaucoup de détails expressifs, choisis avec un art très sûr; du pittoresque et de la poésie (ce rêve, auquel j'ai fait allusion) voilà ce qui confère leur charme aux récits, de caractère historique, de M. Roy.

Une affaire récente où l'on a vu le rôle que jouent les indicateurs dans la police, et la police elle-même qui a un pied à la préfecture, l'autre dans la pègre, les détails si curieux fournis par M. Ernest Raynaud dans *La police des mœurs*, confirment l'authenticité de la documentation que M. Francis Carco a utilisée pour écrire son dernier roman: **Paname.** J'en avais déjà fait la remarque, à propos d'un autre ouvrage de l'historien du « milieu »; les mœurs des hors-la-loi ont bien évolué depuis vingt ans. Aujourd'hui, les loups de la fable ne portent pas colliers, sans doute, ce qui les trahirait aux regards de leurs frères encore assez naïfs pour jouer l'ancien jeu; mais ils ont un fil à la patte... Point de bandit avisé qui n'ait, à présent, une carte dans son portefeuille ou une plaque à l'intérieur de son veston... (Façon de dire; on m'entend de reste.) On s'enrichit plus vite à écumer les tripots et à faire du chantage qu'à soutenir une *marmite* qui *s'explique* tant bien que mal sur le trottoir. Mais c'est encore plus odieux qu'autrefois. Je comprends que M. Carco nous annonce qu'il est à la veille de changer de manière.

Sa vie durant, l'avocat Joachim Hamel, qui est veuf, a vécu solitaire au milieu des siens, avec l'austérité d'un de ces jansénistes dont il continue la tradition. Il a fui tous les plaisirs, le jeu, le vin, les femmes, et tenu sa femme elle-même à l'écart. Les enfants que l'infortunée lui a laissés, deux filles et un garçon, il les a élevés avec la plus extrême rigueur. Pascal, l'aîné, qui n'a su éveiller son épouse à l'amour, va de débauche en débauche, jusqu'à dilapider l'argent des clients de son étude, et le voilà en prison. Joachim Hamel n'hésite pas sur son devoir: il vend tous ses biens pour rembourser l'argent perdu par son fils. Mais il n'est pas au bout de ses peines: sa fille aînée, qu'il a mariée sans la consulter, et qui

n'a pas trouvé sous le toit conjugal le bonheur dont il l'a privée, commet une faute à quarante ans... Dès lors, le drame se précipite. La jeune femme à qui Pascal a voulu cacher son déshonneur, l'apprend par une lettre anonyme, et en meurt. Son enfant, Aline, est recueillie par Joachim Hamel et sa dernière fille qui vit avec lui s'occupe d'elle. Habitué à une atmosphère de douceur, elle boude le vieil homme austère... Mais le miracle s'accomplit. Tandis que Pascal, frappé par la mort de sa femme, entre chez les Chartreux, Joachim Hamel, vaincu par la grâce de sa petite-fille, plie devant les exigences de celle-ci. Sur la fin de son existence, il connaîtra, enfin, que c'est l'amour qui mène le monde... Tel est le sujet de **Le chêne et les roseaux,** le dernier roman de M. Henry Bordeaux. L'assez longue analyse que j'en ai faite atteste sa rigueur ou son arbitraire; mais, aussi, sa solidité et son sérieux.

Mémento. — Je profite de la publication du nouveau récit de M. Pierre Benoît, *Monsieur de la Ferté* (Albin Michel) pour prévenir les romanciers dits exotiques, qui m'ont reproché de ne point parler de leurs œuvres, que ce soin revient à M. Robert Chauvelot. Mon excellent confrère qui tient, ici, la rubrique coloniale, voudra bien m'excuser de dire, à cette occasion, que je fais grand cas de *Monsieur de la Ferté*. Je n'ai point à analyser ce roman qui se passe en Afrique équatoriale, pendant la dernière guerre, ni à en vanter le pouvoir d'évocation. M. Robert Chauvelot aura, sans doute, ce plaisir. Je me borne à signaler que, depuis quelque temps, déjà, M. Pierre Benoît est en train d'écrire une belle épopée, à la gloire de la Grande France. Il croit que le service colonial est pour nos officiers une école de héros. Il s'attriste de voir les blancs, de nationalités différentes, se dresser en ennemis devant les noirs, et son regret de la disparition de la guerre chevaleresque m'enchante, en particulier...

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Concours du Conservatoire. — Connaissez-vous l'homme qui imite les chefs d'orchestre? Au temps où j'aimais le cinéma, je l'ai vu plusieurs fois dans quelques-uns de ces établissements des faubourgs où l'on corsait le programme

par diverses attractions produites pendant les entr'actes. Ce fantaisiste feignait de conduire un orchestre fantôme à la manière tour à tour d'Offenbach, d'Hervé, de Johann Strauss et d'Olivier Métra. Il ne manquait pas de divertir au plus haut point le public, auquel il présentait son numéro, surtout quand il lui montrait Olivier Métra s'endormant en conduisant son orchestre et se réveillant en sursaut lorsqu'il piquait son pupitre du nez. Car Olivier Métra donnait sans doute l'impression de sommeiller en jouant. Le saviez-vous? Non. Moi non plus.

Il y avait dans ce spectacle quelque chose de très impressionnant : aucun de ceux qui occupaient la salle n'avait jamais pu voir ces musiciens, jadis célèbres. Nombre d'entre eux ignoraient peut-être jusqu'à leur nom, et l'imitateur lui-même était à leur égard dans le même état que le public. Personne ne pouvait donc apprécier la qualité de l'imitation; chacun cependant était assuré de son exactitude. Le plus singulier, c'est que l'on sentait que ce fantaisiste pour théâtre de variétés était parfaitement à même d'enseigner à divers élèves son art d'imiter ces chefs d'orchestre; en sorte que l'on peut prévoir que, dans plusieurs générations, il y aura toujours quelqu'un pour imiter Offenbach, Strauss et Métra, à la grande joie du public qui sera là dans ce temps à venir.

On tirerait facilement de ce petit récit un apologue qui semblerait fait pour représenter le Conservatoire en caricature. Le Conservatoire est en effet un établissement d'enseignement où des gens qui n'ont jamais vu un marquis de Molière apprennent à des enfants à se comporter en marquis de Molière. Si vous préférez une proposition équivalente, nous dirons que, dans cette école, des maîtres qui n'ont jamais vu, et pour cause, Delaunay ni les Brohan, apprennent à des enfants à jouer comme Delaunay ou comme les Brohan. C'est à la fois touchant et ridicule et il est bien vrai que le Conservatoire est une institution touchante et ridicule.

Il est touchant et il inspire même le respect et la reconnaissance, parce qu'il est un foyer de culture. Là, on fait profession d'aimer les plus beaux textes que les écrivains français aient destinés au théâtre et on les aime d'un sincère amour. C'est évidemment là qu'Oreste et que Fantasio, que

Phèdre et que Silvia vivent avec le plus d'intensité et présentent leur signification la plus pleine à un petit monde extrêmement fermé, qui se nourrit de leur substance jusqu'à s'en intoxiquer. Là, donc, se transmet une tradition qui n'est pas seulement celle de la perruque blonde ou de la petite oie, de la tabatière ou de la chiquenaude sur le jabot, mais qui est une tradition littéraire dans le grand sens du mot et comparable à celles que la Sorbonne ou Normale peuvent élaborer.

Mais le Conservatoire est ridicule, tout d'abord à la façon dont peuvent l'être la Sorbonne ou Normale, parce que la tradition qu'il maintient est souvent un peu à côté de ce qu'elle devrait être, parce qu'un certain amour scolaire que l'on porte aux plus belles choses n'est pas nécessairement celui qui leur convient le mieux, et parce qu'à côté de l'amour des textes, qui est si respectable et si précieux, il y a leur intelligence qui importe plus encore et qu'on voit rarement portée au point où on la souhaiterait.

Pour parler net, on voit distinctement que les élèves de cet illustre établissement sont dirigés par des maîtres qui ne comprennent pas un mot aux œuvres qu'ils leur font étudier. Nous avons vu, par exemple, un tragédien fort bien doué qui, ayant eu l'heureuse idée de concourir dans une scène d'*Athalie*, n'avait pas l'air de se douter que Mathan préfigure en quelque sorte Talleyrand, que c'est un homme de cour, d'une froide distinction, mais qui en faisait une sorte de commerçant madré, jovialement préoccupé de faire prévaloir sa marque sur la marque rivale. Ce n'était assurément point la faute de l'élève, mais celle du maître. Nous avons vu une Camille qui, sauf votre respect, gueulait ses célèbres imprécations de façon à montrer bien qu'elle n'avait jamais remarqué que son personnage est une jeune fille aussi concentrée que brûlante de passion. Ce n'était assurément point la faute de l'élève, qui parut ailleurs, et même là, fort bien douée, mais celle du maître qui n'avait pas su lui expliquer *Horace*.

On touche là d'ailleurs à un autre point faible de l'enseignement du Conservatoire, qui apparaît aussi critiquable en ce qui concerne le métier dramatique qu'en se qui touche à

l'interprétation littéraire. Il est évident que, dans cette maison, on doit supposer que les cris sont l'expression de la force. Aussi voit-on les concurrents qui vocifèrent quand ils veulent traduire la puissance ou l'énergie, et, comme ils pensent que la tragédie française est une école de puissance et d'énergie, les œuvres de Racine et de Corneille, ces miracles d'examen psychologique délicat et subtil, deviennent par leur soin des tableaux de violence monotone. Les plus fines argumentations du cœur et de l'esprit y deviennent des contestations entre charretiers et harengères. La poésie s'évapore des discours et le sens profond des morceaux se perd.

D'ailleurs, ces solennités académiques ou scolaires, — qu'on les qualifie comme on voudra! — peuvent servir à juger autre chose que des élèves et même que leurs maîtres. C'est un concours pour les textes aussi, et c'est un concours sévère. Il faut qu'un morceau soit débordant de mérites et de beautés pour résister à la maladresse de son récitant et au ressassement qui en est fait par une série de concurrents. Molière sort triomphant de cette invraisemblable épreuve. On peut entendre quatre fois de suite le *Misanthrope* sans dégoût; la scène entre Elmire et Tartuffe avec Orgon sous la table fait un grand effet, alors même qu'elle est sauvagement maltraitée. Racine et Corneille tiennent admirablement le coup aussi; Marivaux également, dont on ne saurait cependant pas dire qu'il soit le premier après eux, tant il les suit à un intervalle extrêmement long.

Chose étrange, Musset, qui triomphe sur la scène, sort ruiné du concours. Sa rhétorique, si un art consommé ne la ranime point, apparaît délabrée et lézardée. La scène de la fontaine, dans *On ne badine pas avec l'amour*, ne vient pas à bout de quatre couples de comédiens qui successivement la débitent à tour de rôle. *Fantasio* est insupportable dès sa première audition, et pareillement *Il ne faut jurer de rien*. Tant d'esprit se refroidit et se fige. Cette sensibilité se contracte et le lyrisme retombe de lui-même, s'affale, comme dégonflé. Je ne m'attendais guère à devoir le constater. Je ne pense pas que, pour autant, les vrais mérites de Musset soient atteints. Mais il faudra le surveiller.

Dumas fils possède un ton théâtral qui compense en partie

ses ridicules. Il fait illusion. Mais *l'Arlésienne* de Daudet et la *Robe Rouge* de Brieux s'écaillent et s'effritent lamentablement.

Les contemporains, quel que soit leur mérite, souffrent cruellement à l'épreuve qu'on leur impose, mais pour une autre raison. Les classiques s'accommodent d'être représentés suivant les méthodes conventionnelles en usage dans l'institution conservatoriale. Dans une certaine mesure, on peut même dire que la connaissance des traditions et l'usage des conventions peut suffire à donner une interprétation qui a un certain air. Mais on ne peut jouer du Bernstein en utilisant uniquement ces façons de faire superficielles. Dans deux ou trois cents ans, quand une longue tradition se sera établie autour de ces pièces, il suffira de s'y référer pour les jouer décemment; à l'heure présente, la tradition classique ne peut servir à les interpréter et on est dans l'obligation de les comprendre et de les vivre. Ce n'est pas un travail d'élève.

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

Dr Minkowski : *Le temps vécu*, Collection de l'évolution psychiatrique, Paris, 1933. — Dr René Allendy : *Essai sur la guérison*, Denoël et Steele, 1934.

L'œuvre de Charles Blondel n'est pas seule à témoigner de l'influence exercée par le bergsonisme, non seulement sur la psychiatrie, mais sur la médecine; les deux livres que nous signalerons ici, hautement philosophiques, attestent cette influence.

Dès 1914, le futur théoricien de la « Schizophrénie », M. **Minkowski,** était captivé par l'étude du « temps-qualité », dont le maître des *Données immédiates* avait établi l'irréductibilité au temps-quantité spatiale. Depuis lors, il n'a cessé de s'intéresser à ce que l'on pourrait appeler, selon Husserl, la phénoménologie du temps vécu, ou, d'après Pierre Janet, notre conduite à l'égard du temps. On s'est trop représenté celui-ci, ainsi que l'espace, à la façon de formes mortes, de cadres vides; ils sont tous deux institués, selon des structures très variables, par des comportements du sujet agissant. Le présent ouvrage fournit une contribution importante et originale à la pathologie de notre fabrication du temps.

« Adaptée à l'être, la pensée se montre incapable d'aborder le devenir »; seule est compétente, en l'espèce, l'intuition. A elle de nous attester, dans la durée, l'élan vital; et, dans un certain nombre de phénomènes, le temps qui leur est intérieur. D'une façon analogue l'Inde bouddhique surprenait, au cœur de la transmigration (samsâra), le vouloir-vivre et l'acte (karman), indiscernables. Souvenir, désir, espérance, attente, prière, sont ainsi des « figures temporelles »; selon une expression calquée sur les figures spatiales dont la notion nous est familière. Mais le rythme de durée n'est pas le même dans ces divers cas. Ainsi, alors que l'avenir naît de l'élan vital, donnée quasi-immédiate, la représentation du passé n'en est qu'un terne reflet, nullement fourni de façon primitive par la mémoire. La réalité de base, c'est notre attitude foncière, polarisée elle-même par ces deux foyers solidaires: l'élan personnel, qui nous oppose à l'ambiance, et le contact vital avec les choses grâce auquel, en compensation, nous nous rattachons au monde.

Equilibre fragile, dont la rupture persistante crée les troubles mentaux. Déjà, dans l'existence normale, « la vie en moi va vers l'avenir, et moi, je vais vers la mort ». Sous l'influence de conditions morbides, deux groupes de troubles se constituent: « l'un caractérisé par une déficience de l'intuition et du temps vécu et par une hypertrophie consécutive de l'intelligence et des facteurs d'ordre spatial; l'autre, par un état de choses diamétralement opposé » (255). Mais pas plus qu'entre le temps et l'espace, il n'y a de symétrie entre la schizoïdie et la syntonie, en tant que points de départ de modifications pathologiques. L'excité maniaque, réduit au moment actuel, ne déploie pas sa conscience dans le temps. Tel déprimé se considère expressément comme « un malade du temps »: il s'éprouve décalé relativement au devenir ambiant; ce qui fait songer à cet état constant de la sénilité, qui vit dans le général et dans le présent. Tout ceci est bien peu, nous le savons, pour donner une idée d'un travail à la fois large et profond, qui fait servir la pathologie à l'exploration de problèmes psychologiques assez neufs. On en dégagera l'originale substance, si on le médite en même temps que le double ouvrage de M. Roupnel (*Siloë*) et de G. Bachelard (*L'intuition de l'ins-*

tant) et que l'œuvre imposante de Heidegger, *Sein und Zeit.*

L'Essai sur la guérison, du **Dr R. Allendy,** prend la suite des études, nombreuses déjà, dans lesquelles cet auteur a fait une acerbe critique de la médecine contemporaine. Elle découpe arbitrairement, cette pseudo-science, dans le devenir vital, ce que nous appelons « maladie », alors qu'en fait les troubles ont une origine lointaine qui peut remonter au tempérament lui-même, ou à l'hérédité, ainsi que des prolongements indéfinis, accidents ultérieurs ou immunisation. Voilà une inspiration bergsonienne. Ce sens de la continuité dans l'évolution organique s'oppose à la notion pasteurienne de la maladie à cause bacillaire; aussi préconise-t-on très expressément une réaction de Pasteur vers les principes d'Hippocrate. Il n'y a de bons médecins, en tout cas de médecins que l'on pourra souhaiter à quiconque souffre, que ceux qui, sans dogmatiser sur la maladie, daignent réfléchir sur le malade et son tempérament.

Nous avons trop considéré la maladie comme un accident biologique, ou comme l'intrusion, dans le corps vivant, d'un élément de trouble. Guérir, c'est moins anéantir une entité morbide, que, pour l'organisme même, surmonter une crise vitale. Mais tant que l'on a défini la maladie par ses symptômes, on devait définir la guérison par la disparition des symptômes. Aussi, selon la pittoresque remarque de Sacha Guitry, la plupart des praticiens soignent-ils les maladies plutôt que les malades (*Excelsior,* 19 mai 1934). Le Dr Allendy s'insurge contre cette aberration. Impossible de lire autrement qu'avec une curiosité passionnée l'argumentation par laquelle il établit que la vie, poursuite incessante d'un équilibre instable, procède par oscillations comparables à des métastases; la maladie n'est qu'une accélération de ce processus. « La fièvre est une crise de thermo-régulation, comme la diarrhée est une crise d'élimination intestinale. » J. Tissot a eu le mérite de démontrer « que la cause réelle des maladies est une modification du milieu (température, humidité), la bactérie n'étant qu'une conséquence de cette cause » (128). L'attitude psychique exerce, en outre, une immense influence; « dans beaucoup de cas, sinon dans tous, l'apparition de la

maladie décrite comme entité nosographique est précédée d'un trouble de l'inconscient, auquel elle se substitue plus ou moins complètement d'une manière métastatique. Le psychisme inconscient coïncide à peu près avec la force vitale des vitalistes » (145). Justification de la double maîtrise du Dr Allendy, comme homéopathe et comme psychanalyste. Son acuité de philosophe fait de chacun de ses livres un excitant précieux de la réflexion, une vigoureuse répudiation de préjugés tenaces.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Arthur Eddington : *L'Univers en expansion*, traduction Jacques Rossignol, **Hermann.**

A diverses reprises (1), nous avons été sévère à l'égard du grand astronome anglais et de l'admirable vulgarisateur qu'est Arthur Eddington, car, sous la poussée violente d'une idiosyncrasie affective, il s'arrogeait le droit d'émailler ses exposés de fantaisies extrascientifiques. Notre attitude a reçu des approbations inattendues. Ainsi, d'après Alexander W. Stern, de New-York (2), « c'est faire preuve de romantisme mystique que de couper, avec Eddington, la réalité en deux tronçons qui s'opposeraient: le monde des physiciens et le monde des poètes. » Et André Georges écrit textuellement (3):

> Sans nul doute, Eddington a trop cédé à l'envie de confirmer par l'exemple de la très récente physique, ses conceptions spiritualistes ou religieuses.

A-t-il compris l'inopportunité de ces digressions? En tous cas, son nouveau livre, **L'Univers en expansion,** qui vient de paraître en français, échappe complètement à ce reproche; il a même l'air de faire amende honorable:

> J'ai admis que notre attention était retenue par le progrès purement scientifique et que nous laissions en suspens tout ce qui

(1) Notamment *Mercure de France*, 15 février 1930, pp. 164-165.

(2) Cité dans *La science, ses progrès, ses applications* (tome II, p. 411, Larousse).

(3) *Vie intellectuelle* du 10 mai 1931, revue publiée sous les auspices des Dominicains de Juvisy.

touche la manière dont nos représentations physiques s'adaptent à nos vues générales sur la vie et la conscience. Il serait fâcheux de porter préjudice à nos recherches par un dragage prématuré dans de telles considérations (p. 157).

C'est un fait courant que des règles, qui conviennent assez bien dans un domaine expérimental limité, échouent complètement, quand, sortant de ce domaine, on s'en éloigne par trop (p. 46).

Il y a danger à limiter la recherche scientifique à un domaine borné (p. 160).

Les lecteurs de cette chronique ont déjà été avertis des récentes applications de la relativité einsteinienne à l'astronomie (4); mais il nous manquait un exposé d'ensemble, suffisamment accessible, et cette « version développée d'une conférence publique, faite au *Congrès de l'Union astronomique internationale* à Cambridge (Massachusetts) » vient à son heure: on ne saurait trop en louer la présentation matérielle, ni la traduction, qui est presque parfaite (5).

L'ouvrage est divisé en quatre chapitres: le premier, exclusivement expérimental, traite de la fuite des nébuleuses; le second résume les conceptions d'Albert Einstein et de Wilhem De Sitter sur la structure d'un Univers *statique;* le troisième caractérise l'Univers en expansion, tel qu'il résulte des idées de Georges Lemaître et de ses émules; quant au dernier, le plus curieux et le plus original, il s'occupe du « mariage » de l'infiniment petit sous-atomique et de l'infiniment grand.

Nous nous contenterons de reproduire quelques passages importants:

Une centaine de milliards d'étoiles forment une nébuleuse; une centaine de milliards de nébuleuses constituent l'Univers (p. 5). Nous situons les nébuleuses entre 1 million et 150 millions d'an-

(4) *Mercure de France*, 15 avril 1933, pp. 423-424 et 15 octobre 1933, pp. 422-423.

(5) Quelques petites critiques : à la place de *déformation*, le traducteur emploie tantôt « courbure » (sans ajouter le mot *locale*, pp. 39 et 40), tantôt « distorsion » (pp. 42 et 43, ce qui peut amener une confusion avec la théorie du champ unitaire). Le mot « billion » devrait être évité, comme ambigu (p. 109). « Basé » est mis pour *fondé* (pp. 25, 131, 133 et 146); « cristallisé » pour *concrétisé* (pp. 127-128); « excessivement » pour *extrêmement* (p. 73); « boutons » pour *bourgeons* (p. 67); « un critique » pour *une critique* (p. 56). Enfin, « gravitationnel » est bien encombrant (pp. 21, 31, 66, 69, 88, 138), quand on dispose de *gravifique*!

nées-lumière de nous (p. 3). Les nébuleuses se dispersent à la manière d'une bouffée de fumée (p. 17); mais les nébuleuses elles-mêmes restent inaltérées, ainsi que tous les systèmes moindres (p. 114). La lumière ressemble à un coureur sur une piste, qui s'étirerait et dont le poteau d'arrivée reculerait plus vite qu'il ne peut courir (p. 95); car un rayon lumineux, émis maintenant, ne pourra jamais, en faisant le tour de l'Univers, revenir à son point de départ (p. 94). Pour mesurer la masse d'un électron, un procédé admissible consiste à effectuer des observations astronomiques des distances et des vitesses des nébuleuses (p. 153). Un léger rougissement de la lumière des nébuleuses lointaines, les aventures que le mathématicien peut imaginer dans l'espace sphérique, les réflexions que suscitent les principes qui sont à la base de toute mesure, le choix curieux de nombres tels que 137 [....] — tout cela, et bien d'autres bribes, viennent s'assembler pour former une vision (p. 162).

Eddington s'inscrit en faux contre une thèse d'Henri Poincaré, qui s'est trouvée démentie par toute l'évolution ultérieure de la physique:

Bien des confusions ont été dues à cette assertion souvent faite que nous pouvons utiliser n'importe quel genre d'espace (euclidien ou non) pour représenter les phénomènes physiques, de sorte qu'il serait impossible de réfuter l'existence de l'espace euclidien par l'observation (p. 47). L'espace sphérique n'est pas en contradiction avec notre expérience de l'espace, pas plus que la sphéricité de la Terre ne contredit l'expérience de ceux qui n'ont jamais voyagé assez loin pour constater sa courbure (pp. 52-53).

Nous signalerons enfin d'excellents développements (pp. 22-25), qui traitent des rapports, en science, entre les théories et les faits; citons-en la conclusion, irréfutable sous sa forme incisive:

En astronomie (6), la question n'est pas de savoir si nous devons nous appuyer sur l'observation ou sur la théorie. Ce qu'on appelle un fait est, dans tous les cas, l'interprétation théorique d'une observation. La seule question qui se pose est celle-ci : utiliserons-nous, pour cette interprétation, les ressources les plus complètes de la théorie moderne? Pour ma part, je ne vois pas

(6) Et dans n'importe quelle branche de la science. (M. B.)

plus de raisons de préférer les théories d'il y a cinquante ans aux données de l'observation datant de la même époque.

On voit l'intérêt puissant qui s'attache au dernier exposé élémentaire d'Arthur Eddington: c'est un de ces livres que doit connaître tout esprit qui se prétend cultivé.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Georges Lachapelle: *Les Régimes électoraux*, Armand Colin. — Mémento.

Voici un livre, **Les Régimes électoraux,** de Georges Lachapelle, qui est tout à fait d'actualité puisqu'une Commission de réforme de l'Etat fonctionne à la Chambre, et qu'il est partout question de refaire la loi électorale. Partout, sauf à la Chambre justement. Nos politiciens sont très satisfaits de celle qui existe, laquelle permet, avec l'art où ils sont passés maîtres, de remuer l'onde électorale pour faire sortir des mares stagnantes les grenouilles de bon choix, et leur fait ainsi espérer de revenir aux prochaines élections avec une majorité maintenue et une virginité reconquise; s'il n'y aura plus les galions de Stavisky, il y aura toujours les vibrions du second tour; attendons-nous donc, pour mai 1936, à un nouveau ministère Chautemps, flanqué de Garat, Bonnaure et autres, tous invitant Lebrun à céder la place à Frot comme Millerand dut, en 1924, céder la sienne sur les injonctions d'Herriot.

Mais, en restant sur le domaine technique, quel est le meilleur régime électoral? M. Georges Lachapelle, spécialiste de ces questions, nous l'apprend en conclusion d'un historique de la question que chacun lira avec intérêt, historique où s'est glissée une coquille, page 12, que je signale à l'auteur: le total des électeurs sous notre première loi électorale du 22 décembre 1789 n'était pas de 400.000, mais de 42 ou 43.000 seulement, nommés à raison de 1 pour 100 par les citoyens actifs, ceux-ci au nombre de 4.298.360; et, à ce propos, comme il est curieux qu'un suffrage aussi filtré et aussi restreint, ait fait arriver au pouvoir les forcenés de la Législative et les aliénés de la Convention! La chose serait incompréhensible si on ne se rappelait pas comment

avaient lieu alors les élections, sous le gourdin des clubistes (curieux encore que le mot *club* signifie en anglais gourdin) et les honnêtes gens, mais pusillanimes, n'osant pas sortir de chez eux pour aller voter.

Quoi qu'il en soit de ceci, nous n'avons plus le suffrage à deux degrés; le suffrage universel et direct règne, et la question est alors de savoir quel est le moyen le plus simple et le plus loyal de l'interroger. Ici, après avoir discuté les divers systèmes (scrutin nominal, scrutin de liste, représentation professionnelle et dans celle-ci systèmes d'Hondt, système des plus grands restes, etc.), M. Lachapelle se prononce, et avec raison, en faveur de la R. P. intégrale, qui en effet réalise le maximum de loyauté et le minimum de hasard. Supposez 10 millions d'électeurs ayant à élire 500 députés, tout candidat qui obtiendra 20.000 voix sera élu (il faudra donc, si on conserve le scrutin uninominal qui est également le plus loyal, avoir des circonscriptions d'environ 60.000 électeurs) et quant aux voix des candidats qui n'auront pas atteint ce quotient, elles seront groupées suivant les partis, et chaque parti aura autant d'autres députés qu'il réunira de fois, dans tout le pays, 20.000 voix. Tout cela est d'une simplicité et d'une honnêteté parfaites, mais il est à craindre que nos politiciens, qui ne sont ni honnêtes ni simples, n'en veuillent pas: ce qu'il leur faut, ce sont les brigues et les intrigues, les coalitions, les seconds tours féconds en marchandages et en fourberies, et ceci fait déplorer qu'en prenant le pouvoir, M. Gaston Doumergue n'ait pas posé la question de la réforme électorale devant le pays, le Parlement ne la résoudra jamais comme elle devrait être résolue.

D'après les principes de la R. P. intégrale, les élections du 16 novembre 1919, qui ont donné une Chambre de 338 nationalistes contre 197 bloc des gauches, auraient dû donner une Chambre de 275 seulement contre 250 (majorité quand même pour les nationalistes), car toutes les manigances inventées par les socialistes et socialisants, dans cette loi du 12 juillet 1919 qui était leur œuvre, s'étaient retournées contre eux. Par contre, ces manigances, peu honnêtement conservées par les poincaristes qui espéraient en

profiter encore, jouèrent contre eux aux élections du 11 mai 1924, et leurs adversaires eurent 320 sièges contre 264, tandis qu'avec une loyale R. P. ils auraient eu 49 sièges de moins, soit 271 contre alors 313, et, au lieu d'avoir cette désastreuse Chambre cartelliste qui, en deux ans, avec Herriot et ses successeurs, nous conduisit aux abîmes, d'où Poincaré, rappelé en 1926, nous sauva à grand'peine, nous aurions eu une seconde Chambre bleu-horizon, qui probablement aurait tout rétabli pour le mieux. Rien ne dit alors que les élections de 1928 n'auraient pas été meilleures ; elles ne furent passables que parce que l'intransigeance des communistes leur fit perdre une cinquantaine de sièges; sans cela, la majorité modérée (310 voix contre 261), qui soutint les cabinets Poincaré et Tardieu, aurait fait place à une majorité contraire. Et, du coup, en ont été sans doute faussées également les élections de 1932 qui ramenèrent au pouvoir une majorité cartelliste de 346 voix contre 259, majorité qui d'ailleurs recommença les mêmes fautes qu'en 1924, en les aggravant même, car Herriot n'était pas allé jusqu'aux fusillades, et obligea le pays à faire appel, en 1934, à Doumergue, pour le sauver, comme il avait fait appel, en 1926, à Poincaré.

Mais cette vue rapide de notre histoire politique contemporaine amène tous les gens sensés à se poser une question grave. Que valent au juste tous ces régimes électoraux? Et que vaut l'élection elle-même? Le but à atteindre, c'est la bonne administration du pays, le régime de l'élection le permet-il? S'il n'y avait pas d'élections, que se passerait-il? Les gens travailleraient, se marieraient, auraient des enfants, épargneraient pour eux, se cultiveraient l'esprit, au lieu de s'empoisonner le sang pour des luttes de scrutin; les notables, dans chaque village, bourg ou quartier de grande ville, seraient les gens sérieux, assis, posés, instruits, avant tout les pères de familles nombreuses et les gens d'une honnêteté indiscutable; il n'y aurait pas de politiciens, d'intrigants, d'agitateurs, de calomniateurs, de tribuns ni de charlatans. Et la société n'en marcherait pas plus mal, au contraire! Sans doute, accordons-le, il y aurait un certain ralentissement de la vie publique, une tendance à laisser faire les

fonctionnaires et à laisser s'alourdir le poids des classes dirigeantes, et l'on verrait des courtisans de la bourgeoisie, comme il y a maintenant des courtisans du prolétariat, et comme il y avait autrefois des courtisans du monarque, mais il serait plus facile de trouver des remèdes à ces maux bénins qu'aux maladies mortelles dont nous crevons; avec des systèmes de consultations, nationales et technico-partielles, avec une grande liberté de la presse, avec une amélioration du recrutement des fonctionnaires, avec même le recours fréquent au tirage au sort, on pourrait arriver à une organisation politique assez satisfaisante (je dis assez parce que rien ne l'est pleinement). Et il est bien surprenant que Mussolini ne se soit pas engagé dans cette voie. Il a sauvé son pays du grand danger révolutionnaire, mais il ne l'a pas défendu contre l'autre péril autoritaire, il a eu peur de la liberté et il a rendu l'atmosphère difficilement respirable. Son exemple montre ce qu'il y aurait à éviter si nous devions, comme tant de bons esprits le souhaitent, nous diriger vers un régime d'anti-parlementarisme. Pas d'élections si on veut, ou plutôt des élections loyales et des élus maintenus et contrôlés, mais de la liberté, beaucoup de liberté, et un vrai laissez faire, laissez-passer politique, qui arriverait à reconstituer les sages et justes autorités sociales pour le meilleur bien de tout le monde!

Mémento. — Paul de Hevesy: *Le Problème mondial du blé*, Allard. L'auteur est un diplomate hongrois très distingué, et son livre constitue un plaidoyer en faveur d'un projet d'Entente internationale. Il y aurait un Office mondial du blé qui prendrait pour devise: Maximum de liberté, minimum d'organisation. Malheureusement, tous les Offices de ce genre, quand ils passent à la réalisation, renversent trop souvent les termes. Le livre n'en est pas moins à lire et à méditer. — Emile Lasbax: *La France ira-t-elle à un troisième Empire?* Editions Excelsior. Il ne s'agit pas d'un troisième empire napoléonien, ni même d'un projet de dictature consulaire, mais d'un empire universel rétablissant l'Empire romain (qui pourtant ne l'était pas), après cet autre empire fragmentaire et chaotique que fut le Saint-Empire médiéval, et le troisième serait l'Empire universel de la Société des Nations dont Briand a été, paraît-il, le héros-martyr. Tout cela aurait besoin d'être vu de près. — Gustave Rodrigue: *Le droit à la vie*. Editions Liberté. En-

core un livre bien intentionné, mais bien impratique. L'auteur voudrait donner à chaque créature vivante un minimum légal gratuit, avec assurance universalisée contre tous les risques et organisations des loisirs, et le plan est grandiose, mais qui ferait les frais? Si c'est là l'unique solution du problème social, c'est désespérant. Heureusement, il y en a d'autres moins ambitieuses et cependant plus efficaces. — Paul Allard: *Que faire de nos fils et de nos filles?* Editions de France. Nous revenons au sérieux et au pratique. Cet excellent livre, reproduction d'une enquête parue dans les journaux, expose la difficulté du problème, toutes les carrières sont encombrées et tous les ateliers sont paralysés par la surproduction du machinisme. Ici aussi il n'y a que des solutions approximatives et palliatives. Particulièrement, la partie Conclusion de ce livre est à lire. Certains proposent de contingenter les bacheliers en transformant leur examen en concours. D'autres préconisent une sorte de tassement social, renonciation aux diplômes fallacieux et orientation vers les métiers manuels, même chez les fils de famille. Et il est certain que la comparaison que fait en terminant l'auteur, 85 % de nos écoles organisées pour les professions libérales quand 90 % de notre population active s'adonne aux professions économiques, donne à réfléchir. — Jean Risque: *Gamin, forge ton avenir.* Imprimerie, 3, rue Sainte-Catherine, Lyon. J'aime fort ces livres d'individualités sans mandat, comme on disait jadis. L'auteur se qualifie novateur, c'est un titre comme un autre. Son livre est plein de sagesse et parle d'orientation politique et sociale plus encore que d'orientation économique et professionnelle. — Dans la *Revue bleue*, un article intéressant de M. Gissard d'Estaing met en lumière l'accroissement des charges publiques résultant des retraites. La Dette viagère, qui avant guerre était de 200 millions, soit 1 milliard de notre monnaie, dépasse aujourd'hui 12 milliards, chiffre de la Dette publique aussi; mais celle-ci n'a guère que doublé, tandis que celle-là a dodécatuplé. Bientôt tous les Français toucheront une retraite! Et d'après l'*Espoir français* (nº du 1er juin), la retraite des députés est particulièrement dodue. Pour à peu près les mêmes versements, un simple citoyen touche une pension de 1.672 francs quand le fonctionnaire d'Etat en touche une de 6.000 francs et le député de 10.000 environ. La solution souhaitable serait celle-ci. L'Etat ne se faisant plus assureur, et bonifiant, s'il le veut, les assurances privées contractées par ses fonctionnaires et députés, en versant ce qui conviendrait aux compagnies d'assurances. Ce serait toujours plus clair et plus loyal.

HENRY MAZEL.

GEOGRAPHIE

Raoul Blanchard : *L'Amérique du Nord (Etats-Unis, Canada et Alaska)*, 1 vol. in-8°, A. Fayard et Cie, 1933. — Mémento.

M. Raoul Blanchard, professeur à l'Université de Grenoble, fait aussi des cours aux Etats-Unis, à l'Université Harvard. Il a mis à profit cette seconde fonction pour parcourir une grande partie de l'Amérique du Nord. Aussi le volume qu'il donne aujourd'hui, **L'Amérique du Nord (Etats-Unis, Canada et Alaska)**, n'est pas uniquement un travail livresque nourri de statistiques ou de références à des ouvrages antérieurs. Il donne, fort souvent sinon toujours, l'impression des choses vues. Les pages de vision directe, ou de réflexions inspirées par cette vision, sont les plus intéressantes. L'auteur n'est pas de ces gens qui, au débarquement du paquebot, et sans avoir rien vu au monde que des salles de rédaction, se mettent à découvrir l'Amérique à travers les vitres d'un *Pullmann-car*. De nombreux et beaux travaux antérieurs nous ont montré que Blanchard sait voir, réfléchir et comparer. Son volume sur l'Amérique du Nord n'apporte pas seulement des notions précises sur ce grand continent. Il apporte, sur bien des points, une notation presque nouvelle pour nous. Ce livre sonne vrai; et il sonne neuf, en se tenant aussi loin du dénigrement que d'une stupide et plate admiration pour un *américanisme* aujourd'hui bien dédoré.

Assurément, Blanchard ne néglige pas les travaux de ses devanciers. Il y en a d'excellents, qu'il aurait eu grand tort de laisser de côté. Il leur rend justice dans sa préface. Par exemple, il a lu de près la belle *Histoire politique et sociale du peuple américain*, par D. Pasquet, dont j'ai parlé à plusieurs reprises aux lecteurs du *Mercure*. De même, il n'ignore aucun des documents statistiques que les Américains prodiguent si volontiers. Il leur fait de larges emprunts. Son érudition est aussi étendue que sa vision directe est précise. Cela ne va pas sans inconvénients. La vision de l'auteur demeure toujours juste; mais elle risque de temps en temps de se perdre dans l'accident et dans le détail; « les arbres empêchent de voir la forêt »; parfois trop de chiffres, trop de rapports, trop de pourcentages. Blanchard a le sentiment très net de ce défaut: « J'ai abouti, dit-il dans sa préface, à écrire

un livre un peu gonflé, que j'aurais souhaité plus aéré. » On ne peut que souscrire à cet aveu d'un probe et sincère écrivain. On ajoutera seulement que l'écueil qu'il signale était inévitable. Nul, probablement, n'aurait fait autrement que Blanchard, et nul n'aurait fait mieux que lui. Il voulait, avec juste raison, donner de l'Amérique du Nord une image qui fût un livre de géographie, et non un recueil d'essais littéraires. Il lui fallait se heurter aux difficultés redoutables d'une science de synthèse qui n'a pas le droit d'éliminer les accidents, quand elle ne peut les encadrer tous dans une exposition raisonnée et coordonnée.

Cependant, la géographie des Etats-Unis, auxquels Blanchard consacre plus des trois quarts de son livre, présente, pour la vaste étendue de ce pays presque aussi grand que l'Europe, des lignes relativement simples, tant au point de vue de la géographie naturelle qu'à celui de la géographie humaine. Continent de masses, où sur de vastes espaces les paysages demeurent identiques à eux-mêmes; civilisation uniforme, qui, tout au moins pour les aspects extérieurs, passe le rabot sur toutes les diversités et fait que quiconque a vu, par exemple, une grande ville des Etats-Unis, les a vues toutes. Quelle différence avec notre Europe et notre France si diversifiées et si articulées! Quelques grandes divisions suffisent: Nouvelle Angleterre, Est Central, Sud, Middle Ouest, Ouest. Cinq grandes régions. Combien faudrait-il en établir en Europe, pour une étendue identique? Sur ce continent aux aspects uniformes s'est établie depuis trois cents ans une civilisation venue d'Europe, dont la rude activité, depuis un demi-siècle surtout, implante dans les cadres naturels un effort d'exploitation égal à lui-même à peu près partout, avec de rares exceptions, et favorisé par la richesse unique au monde du sol et du sous-sol. Ici se pose, plus qu'ailleurs, le problème le plus attrayant, mais aussi le plus difficile, de la géographie générale: celui de l'influence des lois physiques sur le développement des sociétés humaines. Blanchard se garde bien de poser le problème en termes formels. Il sait que la science de ces relations n'est pas faite, comme disait Vidal de la Blache. On voit bien pourtant que le problème s'est présenté plus d'une fois à son esprit. Ne dit-il pas à

propos des habitants du Middle Ouest, région au climat singulièrement âpre et inégal: « Il se peut que l'humeur batailleuse des citoyens du Middle Ouest, perpétuels mécontents, changeants en politique, soit pour une part un reflet de leur âpre climat. » Des généralisations de cet ordre séduiront toujours les esprits, bien que de nombreux échecs nous aient convaincus de la nécessité de les présenter, comme le fait Blanchard, avec une réserve prudente. En l'espèce, la réserve s'impose d'autant plus que, dans ce pays plus qu'ailleurs, le lendemain peut démentir brutalement nos assertions de la veille. Au reste, Blanchard ne veut pas sortir du domaine de la géographie; il reconnaît que bien des choses lui échappent: « Une généralisation, dit-il, est toujours hasardeuse à propos d'un pays où les choses vont vite, et risque de verser hors du domaine propre de la géographie. »

Il faut avouer que les méthodes géographiques elles-mêmes paraissent défectueuses pour l'analyse de certains phénomènes. J'aurais voulu que pour l'étude de la population des Etats-Unis, Blanchard ne fît pas usage de la notion de *densité* kilométrique. Elle me paraît n'avoir guère de sens ici, pour deux raisons: la première, c'est la congestion urbaine croissante aux Etats-Unis; la seconde (qui ne contrarie la première qu'en apparence), c'est le besoin psychologique du grand espace, soit pour vivre, soit pour se mouvoir; besoin infiniment plus développé chez les Américains que chez les Européens. Cette notion de densité des anciens géographes, poussée autrefois jusqu'à l'absurde par Levasseur (lorsqu'il parlait, par exemple, *d'un tiers d'habitant par hectare*), me paraît surannée pour la plus grande partie des cas. Blanchard s'en rend compte quand il arrive à un pays à peu près désert comme l'Alaska. « N'essayons pas de calculer une densité! » dit-il. Or, des Etats comme le Nebraska et le Wyoming ne sont guère plus peuplés que la partie habitée de l'Alaska.

Le but essentiel de Blanchard, c'est évidemment la géographie humaine. Aussi ne consacre-t-il au Canada et à l'Alaska, bien plus grands à eux deux que les Etats-Unis, que 84 pages sur 391. Cela se comprend. Le Canada humanisé n'est qu'une marge étroite, et interrompue, au milieu, par le « plateau laurentien » ou isthme de l'Ontario. L'Alaska ne vaut maintenant

que par ses pêcheries côtières. Assurément, dans les pages consacrées au Canada et à l'Alaska, il y a bien des choses intéressantes: ainsi, au Canada, le contraste entre la puissante attraction économique exercée par les Etats-Unis et la résistance obstinée, morale et sociale, opposée par les Britanniques et par les Franco-Canadiens à l'*américanisation*. Cependant, je trouve Blanchard un peu bref, et par conséquent un peu sec, sur ces immenses régions d'une *scenery* si prodigieuse. Pour avoir une idée de l'Alaska et du Nord Canadien, j'aimerais mieux feuilleter les romans de Stewart Edward White, ou même les récits romancés de Louis-Frédéric Rouquette.

MÉMENTO. — St. Kolupaila et M. Pardé: *Le régime des cours d'eau de l'Europe orientale* (*Revue de Géogr. alpine*, XXI, 1933, fasc. IV). Belle étude du régime des grands fleuves russes, faite suivant la méthode hydrologique de Pardé, dont j'ai parlé aux lecteurs du *Mercure*, et à l'aide des documents les plus récents. La période de gelée croissante vers l'est et le nord-est donne, au moment de la débâcle, une énorme quantité d'eau aux fleuves orientaux, surtout à la Volga, dont le débit d'inondation dépasse celui du Mississipi. — P. Clerget : *Sur les routes de Savoie et d'Italie* (Lyon, Imprimerie du Salut-public, 1932). Impressions de touriste que rendent singulièrement plus intéressantes le sens géographique et l'érudition de l'auteur.

CAMILLE VALLAUX.

PRÉHISTOIRE

Dr Pierre Roffo: *Sur deux gisements paléolithiques des environs d'Alger*, Extr. de la Revue Africaine, Alger, 8°, ill. — M. A. Do Paço : *O Paleolitico do Minho*, Paris, Nourry, 8°, ill. — J. R. Dos Santos : *As pinturas prè-historicas do Cachao da Rapa*, Porto, Institut d'Anthropologie de l'Université, 8°, ill. — Dr G. Contenau : *La Civilisation des Hittites et des Mitanniens*, Paris, Payot, 8°, ill. — Georges Drioux : *Cultes indigènes des Lingons, Essai sur les traditions religieuses d'une cité gallo-romaine avant le triomphe du christianisme*, Paris, Picard, et Langres, Impr. Champenoise, 8°, ill. — Mémento.

Qu'à une trentaine de kilomètres à l'est d'Alger, au lieu-dit Sidi-Salem, aient été découverts par le Dr Roffo **deux gisements paléolithiques** bien caractérisés est un fait important, que je tiens à signaler ici. L'examen des photos ne laisse aucun doute; il s'agit de coups de poing chelléo-acheuléens et aussi de lampes, de racloirs, etc., de type moustérien; les

burins ne seraient pas pour rajeunir le gisement, car récemment Peyrony, Bourrinet et Darpeix ont nettement démontré, au XVe Congrès International de l'Institut d'Anthropologie, tenu au Portugal en 1930, que les burins se rencontrent à l'étage moustérien, ce qui tendrait à prouver une industrie du bois développée. Dans les gisements de Sidi-Salem, les instruments en quartzite et en silex (type capsien) voisinent. L'auteur a d'ailleurs visité une quinzaine d'ateliers ou stations paléolithiques dans le sud algérien; et comme Reygasse m'a envoyé une jolie collection des mêmes régions du sud, je crois la conclusion acceptable que sur le littoral aussi existait une civilisation lithique de la même époque. On peut espérer que l'auteur saura repérer d'autres stations de cet âge sur le littoral méditerranéen.

De même, très intéressantes sont les découvertes **Paléolithiques dans le Minho** de M. do Paço. Une carte en montre la répartition, surtout littorale, avec quelques foyers de civilisation vers les sources du rio Lima; les stations sont déjà au nombre de vingt; elles appartiennent à la civilisation dite asturienne; en fait, c'est du chelléo-acheuléen bien caractérisé; les outils sont en quartzite; quelques pièces moustériennes sont encore assez grossières, d'autres déjà plus fines. Faudra-t-il rattacher ces stations à celles de l'Afrique du Nord?

Puisque nous sommes au Portugal, je signale le mémoire sur les curieuses **Peintures sur roche du Cachao da Rapa,** d'un accès très difficile, et pour la première fois étudiées avec un soin vraiment scientifique. Il y a là des quadrillages en bleu et en rouge, ou bien des carrés systématiquement rangés, tout en rouge, puis des ovales avec croix; certains signes rappellent des plaques à beurre en bois. Ces peintures sont apposées sur des parois rocheuses verticales, de sorte qu'on ne peut les photographier que de l'autre côté du ravin. Les belles photos et aquarelles de M. Dos Santos Junior rectifient les publications plus ou moins fantaisistes antérieures. Ces peintures dateraient des débuts du Bronze et auraient un sens religieux, en relation avec le culte préhistorique du Douro.

Sans doute: il faut bien que l'auteur formule une inter-

prétation; mais je ne vois pas comment ces quadrillages auraient un sens « religieux »; et je n'oserais pas remonter si haut pour des peintures soumises aux intempéries. Dire que ces sortes de plaques quadrangulaires, à quadrillages, représentent une robe; et la sorte de manche, parfois avec traits divergents, une tête, plus ou moins solaire, est aller bien vite. Et que signifient les ovales; et les quadrillages peut-être inachevés? Avec ces peintures préhistoriques, la tendance est d'ailleurs forte de laisser courir l'imagination.

J'ai reçu encore beaucoup de brochures traitant de préhistoire, que je suis obligé de renvoyer à la fin, en *mémento*, la place m'étant strictement mesurée. D'une manière générale, on peut dire que la préhistoire prend une place de plus en plus importante dans le mouvement scientifique international.

Parmi les problèmes de la fin de la préhistoire et du début de la protohistoire, il en est plusieurs qui commencent à s'éclaircir un peu. D'abord le problème des Indo-Européens de l'Asie Mineure, grâce à la mise au point que le Dr Contenau nous donne dans son livre sur la **Civilisation des Hittites et des Mitanniens,** sort du domaine des hypothèses plus ou moins aventurées pour se situer parmi les faits acquis. Les Mitanni vivaient vers les sources de l'Euphrate; les Hurri à leur gauche, vers Alep, et les Hatti ou Hittites dans la boucle du Halys. Comprimés de tous côtés, les Hurri ont disparu, mais des deux autres groupes on sait maintenant beaucoup de choses, grâce aux fouilles de leurs principaux centres. Pour tout ce qui concerne l'histoire et les formes de la civilisation matérielle, juridique et religieuse de ces peuples, je ne puis que renvoyer aux exposés de M. Contenau; ses chapitres ne se résument pas, tant ils sont pleins de faits sobrement décrits.

Le point seulement sur lequel je voudrais insister est que l'on doit admettre maintenant que trois éléments linguistiques indo-européens se sont superposés à l'élément protohittite de l'Asie Mineure, comme un élément indo-aryen s'est superposé à l'élément asianique hurri de la Haute Syrie. Par *Asianiques,* M. Contenau entend les peuples que Marr nomme Japhétiques et dont les Kurdes et les Arméniens sont les sur-

vivants. Contrairement à ce qu'admettent la plupart des anthropologistes, M. Contenau cherche encore le lieu de dispersion des prétendus Aryens ou Indo-Européens, non plus sans doute dans le Pamir, mais dans les grandes plaines russo-caspiennes. Ce qu'il y a d'ennuyeux avec ce problème, c'est que l'on n'a comme élément d'appréciation que les langues, et que M. Contenau se voit obligé de raisonner, à propos des migrations et des déplacements de ces peuples comme si pour l'Europe centrale on ne possédait ni paléontologie, ni préhistoire. Je veux dire que ce genre de raisonnement n'est plus admis pour le peuplement de la France ou de l'Espagne; et que sa transposition à l'Asie Mineure ou à d'autres régions du monde (on l'a fait pour les Polynésiens) est une grave erreur de méthode. De ce que certains types de langues se sont répandus ne prouve pas une migration de « peuples », mais, dans certains cas, des relations commerciales, dans d'autres la conquête des sédentaires par une petite bande mieux armée.

Un autre fait à signaler est la tendance à diminuer la chronologie mésopotamienne; l'aurore historique ne daterait plus de 4.000, mais au maximum de 3.000 ans. A des préhistoriens, cette suppression de quelques siècles importe peu. Avant ces 3.000 ans s'étend l'incommensurable période préhistorique, à laquelle appartenaient ceux que l'on nomme faute de mieux les Proto-Hittites.

De bons index et quelques illustrations bien choisies et nettes assurent à cet ouvrage clair et vivant la valeur d'un vrai manuel.

Sur le même plan se situe la monographie de M. Georges Drioux sur les **Cultes indigènes des Lingons.** Ici aussi, on a affaire à un nom de peuple qui émerge à un moment donné de l'histoire, peuple dont on est pourtant certain qu'il date de bien plus loin; car le type anthropologique, ou ethnique, ne s'est guère modifié sur place. Les Hittites étaient des Arménoïdes, et sont devenus des Arméniens; les Lingons étaient un mélange de blonds et de bruns non dénommé et sont devenus des Français; quand les Lingons émergent du magma préhistorique, ils ont déjà une organisation politique et religieuse qui assure leur cohésion tribale. Je rappelle que la

Cité des Lingons avait pour capitale Langres; et que de nos jours encore, cette partie de la Champagne et de la Bourgogne garde une certaine individualité folklorique.

L'auteur étudie avec le plus grand soin, d'après les fouilles, inscriptions, bas-reliefs, statues, et aussi d'après les « survivances » chrétiennes, d'abord les grandes divinités; puis les divinités zoomorphes (Tricéphale, Taureau à trois cornes, Ours, Sanglier, Epona); un court chapitre sur le totémisme et la thériolâtrie est prudent. Très intéressant, et bien complet, est le chapitre sur les divinités tutélaires et domestiques (dieu au maillet, déesses-mères, etc.). Sur le chapitre relatif aux divinités topiques (sources, monts, arbres), j'aurais beaucoup à dire, ainsi que sur le chapitre suivant, relatif aux survivances dans le christianisme; je le ferai dans mes volumes sur le *Folklore de la Côte d'Or* et de l'*Yonne.*

Illustrations suffisantes; bon index. C'est une monographie qui devrait donner l'idée d'en publier d'autres semblables sur les diverses *Civitates* gallo-romaines.

Mémento. — Maurice Busset : *A propos de l'Oppidum des Côtes;* Dr Pierre Balme : *Puisqu'il y tient, remettons ça,* L'Auvergne artistique et historique, N° 71, 1933 (Polémique trop violente et trop personnelle; je préfère attendre le résultat des fouilles en cours.) — Jean Régné : *Les cavernes fortifiées de la Jobernie en Vivarais,* Privas, Académie du Vivarais. (Ces moyens de défense datent du haut moyen âge; il se pourrait qu'on trouve dans ces cavernes des témoignages préhistoriques.) — Jean Cazedessus. Cet excellent préhistorien continue ses fouilles et a trouvé des stations vraiment intéressantes, décrites dans les mémoires suivants : *Les Magdaléniens à la Tourasse,* Saint-Gaudens, Impr. Abadie; *Les Magdaléniens à Montespan,* ibidem; *L'Abri moustérien de Roquecourbère,* Paris, A.F.A.S., rue Serpente; *la Galerie de Roquecourbère,* ibidem. — M.-B. Marque allie la préhistoire aux campagnes de César et rectifie sur plusieurs points importants les identifications officielles : *Les Champs de Bataille de César en Gaule et le préfixe MAU,* Tulle, Juglard (les mots comme Mauchamp, etc., indiqueraient un ancien champ de bataille); *Lukhtair (Luxtérios), Contribution à l'Histoire des Guerres de l'Indépendance gauloise,* ibidem; *Userco-dunum, oppidum des Eleuthères corréziens,* ibidem; *Où donc était Gergovie?* Tulle, Impr. Commerciale (se rallie à la thèse de Maurice Busset).

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Mgr Grente, évêque du Mans : *Fléchier*, Flammarion. — Victor Poucel : *Les choses nous parlent, ou les entretiens dérobés*, Bloud et Gay. — *Le révérendissime Père Adrien Borrelly, abbé de Saint-Michel-de-Frigolet*, 1838-1901, Aubanel Fils aîné, Avignon. — La *Revue carmélitaine*, Desclée De Brouwer, Paris.

Voici un éloquent évêque du passé raconté par un éloquent évêque du présent.

Fléchier, comme le dit Mgr Grente, est une sorte de Revenant. De fait, ce prélat, illustre dans son siècle, était dans le nôtre à peu près oublié. Moi-même, élevé dans ma jeunesse à écouter les grandes orgues de Bossuet, je n'avais pu discerner ce qu'il y a de pénétrant, de suave et parfois presque de divin dans la parole de l'évêque de Nîmes. Les natures sont diverses, et l'on ne peut pas demander au cygne qui décrit sur les lacs des courbes tranquilles, de rivaliser avec l'aigle qui affronte les sommets et se mesure avec la foudre. Ce ne sont là, au surplus, que des images.

Un matin, en Toscane, dans un presbytère ami, il m'arriva, — chose inattendue, — de trouver sous ma main les *Oraisons funèbres* de Fléchier. J'admirai ces cadences parfaites qui m'entraient peu à peu dans l'âme. Le papier était jauni, comme les roses qui s'effeuillaient lentement sous l'ardeur des cierges, autour des catafalques d'autrefois. Oraisons funèbres de M. de Montausier, de Mme de Montausier, — l'Arthénice célèbre, — de M. de Turenne!... Je fus et demeure encore charmé.

En nos temps si agités, on a peine à se représenter ce que fut à son début la carrière d'Esprit Fléchier. Il avait reçu au baptême le nom d'Esprit et nul, on peut le dire, ne le mérita mieux. Dès sa naissance et de par ses origines provençales, il hérita d'un génie mesuré, harmonieux, subtil. Il aurait pu, comme tant d'autres, se satisfaire des succès apparents que pouvaient lui valoir ses vers élégamment tournés selon le goût de l'époque. Il était observateur et un peu malicieux, semblait-il parfois.

Dans ses *Grands Jours d'Auvergne*, il nous laisse les traces d'une observation aiguë des travers des hommes... Mais comment passer de là au très digne, au très pieux, au très charitable évêque qu'il fut?

C'est que, depuis sa jeunesse, écoulée parmi les fils du vénérable César de Bus, un autre esprit que l'esprit du monde travaillait Esprit Fléchier. A relire ses premières productions, on n'y trouve vraiment rien qui puisse offenser l'âme. Modéré et naturellement chaste, moraliste d'instinct, homme de demi-teinte, comme nous le dit Mgr Grente.

Et voici éclater dans ses Panégyriques, dans ses Sermons que nous ne connaissions pas, — sans parler de ses Oraisons Funèbres citées déjà, — l'âme évangélique de Fléchier. Nous y sentons une vigueur concentrée et l'expérience des hommes, rapportée des contacts qu'il avait eus avec le Siècle et de celui surtout qu'il avait de plus en plus avec Dieu. Avertissements aux grands du monde, à tous ceux qui font figure, au Roi lui-même.

Voilà le Fléchier essentiel, celui dont nous désirons garder le souvenir, celui qui fit, autant qu'il a été possible, la paix entre les protestants irrités de son diocèse et la véritable Eglise qu'il représentait si bien, celui aussi qui créa l'Académie de Nîmes et en fut le premier Président.

Après une mort sainte, couronnement digne de son épiscopat, il repose maintenant dans une chapelle de sa Cathédrale, où une élite, au premier rang de laquelle rayonne l'intègre et noble figure d'Emile Espérandieu, de l'Institut, songe à lui faire élever quelque jour un monument.

Ce monument, Mgr Grente déjà le lui a dressé à sa manière dans son beau livre: là tout est harmonieusement uni, tellement qu'on n'en saurait rien distraire sans en altérer l'ensemble. Cet ouvrage est un de ceux, bien rares, qui sont amis de notre mémoire et qu'on peut relire sans jamais se lasser, tant il donne le sentiment même de la perfection.

En cette Bienheureuse Académie des Ames, — pour parler comme saint François de Sales, — en cette Académie, dis-je, où nous croyons voir trôner Esprit Fléchier, ce grand évêque ne pouvait souhaiter meilleur interprète de sa vie et de son œuvre, que Mgr Georges Grente, évêque du Mans.

Les choses nous parlent. Elles nous parlent de toute manière, ainsi que nous l'enseigne Victor Poucel. Le rayon de soleil qui traverse notre chambre, cette poussière d'atomes qui y vole, cette mouche qui se heurte aux vitres de notre

fenêtre, le silence lourd d'une après-midi d'été, le craquement subit du bois de notre porte, ce je ne sais quoi qui dans les ténèbres parfois nous oppresse sans que nous en puissions deviner la cause, ces mille riens enfin sont comme des symboles et des signes à travers lesquels nous parle l'Invisible.

On ne se représenterait vraiment pas bien dans quel but l'auteur de l'*Evangile du Pécheur*, de l'*Amour et de la Mort* et de tant d'autres ouvrages remplis d'une substance toute spirituelle, aurait publié ce livre, s'il n'y avait attaché, pour ceux qui sauront le lire, un sens profond.

De fait, dans ce monde créé et gouverné par la Sagesse Eternelle, rien ne peut nous être indifférent. Selon la Nature et selon la Grâce, l'homme est au centre de toutes choses. Il l'est surtout par son incorporation au Christ-Jésus, Médiateur et Réparateur Universel.

Saint Bonaventure, en son admirable *Itinéraire de l'Ame à Dieu*, et le bienheureux cardinal Bellarmin de la Compagnie de Jésus, dans son *Echelle des Créatures*, avaient dit, sous une forme transcendante, les mêmes choses.

La leçon qui se dégage en somme de ce livre, c'est qu'autour de nous, tous les éléments qui composent l'Univers suivent avec obéissance la loi qui leur a été imposée par la Cause Première et Eternelle. Mais l'homme a le privilège, merveilleux et redoutable à la fois, de la liberté. Il peut, dans une mesure dont nous ne saurions apprécier l'étendue, déranger l'ordre cosmique et attirer sur ce globe qu'il habite et sur sa race même plus d'un châtiment.

Victor Poucel met avec un peu d'humour ces hautes vérités à la portée de ceux qui le liront. Il y a un sel de la Sagesse, comme dit, il me semble, l'Ecriture — *Sal Sapientiae*. On le trouvera ici, et c'est bien ce que l'auteur, très sérieux et très religieux dans ses desseins, du fond de son âme désire et, nous le souhaitons, obtiendra.

Les grands Ordres religieux ne meurent décidément pas! Ils représentent donc, dans l'Eglise et la Société chrétienne, un élément nécessaire, aujourd'hui comme autrefois.

Taine, dans ses Souvenirs d'Italie, parlant de sa visite au Mont-Cassin, disait — je ne cite pas là son texte littéral, mais

le sens de ses paroles: « Il faudrait qu'il y eût, pour les écrivains et les artistes, une vie de communauté pareille à celle des Monastères. »

La pensée était généreuse et vraiment digne d'un tel esprit. Mais comment grouper ensemble, à la façon des moines, des êtres aussi individualistes que les poètes, les écrivains et les artistes, quand ils ne sont vraiment que cela? Comment leur imposer une règle et au nom de quelle autorité? Un tel monastère, si l'on peut employer ce mot ici, ne durerait pas longtemps! Y pourrait-on élire, entre tant de compétitions rivales, un Supérieur, chacun des membres s'estimant supérieur à tous les autres?

En cette société privilégiée que représente dans l'Eglise, sous l'autorité universelle du Souverain pontife, une abbaye, le Supérieur véritable c'est le Christ, celui de la communauté n'est que son représentant visible. Ce qui unit tous les moines, c'est le sacrement de l'Autel, ce lien d'unité eucharistique dont notre Bossuet a parlé si incomparablement.

Parmi les moines ou religieux, il en est qui, sous leurs livrées noires ou brunes, figurent l'humilité dans laquelle ils veulent s'ensevelir; il en est d'autres vêtus de blanc, portant, dans la candeur même de leur habit, comme un reflet des splendeurs du grand Ressuscité. Saint Norbert, venu d'Allemagne autrefois, à cette heure même du moyen âge où Tanquelin blasphémait le grand mystère Eucharistique, fonda aux environs de Laon, dans le Soissonnais, une communauté de chanoines réguliers, sous la règle de saint Augustin. L'habit qu'il devait porter lui fut, dit-on, montré en songe, d'où le nom de Prémontré — *Praemonstrati*.

Il semble que les saints d'un grand Ordre travaillent du fond de l'au-delà à se former sur cette terre, pour continuer leur œuvre, une postérité spirituelle.

Ainsi, dans la brûlante et lumineuse austérité de la Montagnette, dans ce beau désert, si propice aux ascensions de l'Esprit, le Père Edmond établit, naguère, l'Abbaye de Frigolet. On entendit là pendant longtemps des psalmodies pour ainsi dire angéliques. On y assista à des offices lithurgiques inoubliables.

Et maintenant, après tant de deuils et d'exils qui précé-

dèrent ou accompagnèrent la Guerre, par l'intercession d'un saint abbé, mort aujourd'hui: **le Révérendissime Père Adrien Borrely,** l'Abbaye semble pouvoir revivre.

Parmi mes souvenirs de jeunesse, il en est un, entre tous, bien cher à mon cœur. En un long crépuscule d'été, j'arrivai, pèlerin du siècle, pour une retraite à Frigolet.

Au moment où se levait la première étoile, voici que sonna tout à coup, aux deux clochers de l'Abbaye, l'Angélus du soir. J'eus l'impression que ce monastère était le véritable Mont Salvat et que d'authentiques serviteurs du Christ y consacraient, chaque jour, mieux que le Parsifal si beau pourtant de la légende, la coupe inépuisable où le vin terrestre: *transsubstantié,* devient le sang du Seigneur.

Il me fut donné aussi — et quel privilège! — de rencontrer là le Père Adrien Borrely, alors prieur et devenu depuis, bien que son humilité refusât cette dignité prélatice, abbé de Frigolet. Je n'ai jamais oublié ce visage tout rayonnant de vie intérieure, ardent et pacifié à la fois.

Chanoine régulier de Prémontré lui-même, le Père Romain Vedel vient de fixer d'une façon définitive la physionomie du T.R.P. Adrien Borrely. Nous retrouvons là, parfaitement décrits, tous les aspects d'une vie admirable et d'une mort comme embaumée déjà des parfums de l'Eternité. Le T.R.P. Léon, abbé actuel de Frigolet, a dans une lettre fort digne approuvé le travail d'un de ses fils. Mgr Gabriel de Llobet, archevêque métropolitain d'Avignon, a enfin revêtu de son autorité forte et suave devant l'Eglise ce beau livre, édité par M. Aubanel fils aîné à Avignon. Nous aurons à parler, dans la suite, bien souvent, de ce vaillant éditeur catholique.

Qu'il nous soit permis en terminant cette chronique, de recommander spécialement à nos lecteurs la **Revue Carmélitaine.** Véritables fils de sainte Thérèse et de saint Jean de La Croix, les Carmes Déchaussés essaient, selon l'exemple de leurs deux saints réformateurs, d'unir la contemplation à l'action, la lumière de la doctrine à la flamme de la charité. Nous souhaitons que cette revue nous soit régulièrement servie. Dans le numéro d'Avril, nous discernons plus particulièrement le commentaire *Autour du Cantique Spirituel* du R. P. Gabriel de Sainte-Marie-Madeleine et celui du Père Bruno

de Jésus-Marie : *l'Enfant et la Voie d'Enfance*, sur lequel nous voudrions pouvoir revenir. N'oublions pas cependant, un article signé Charles Journet et intitulé : *l'Occupation dominante ou la forme de vie de l'Eglise.*

Il peut y avoir là, pour nos contemporains si privés de spiritualité, un enseignement solide et permanent.

LOUIS LE CARDONNEL.

LES REVUES

La Revue de Paris: M. Paul Claudel juge Wagner et l'Allemagne du point de vue de l'artiste catholique. — *La Revue de France:* M. Gabriel Hanotaux rapporte un mot de Victor Hugo et un entretien entre Taine et Pasteur. — *La Revue française de Prague:* Déclarations du Président Masaryk sur la paix et sur la peine de mort. — Mémento.

« Richard Wagner, rêverie d'un poète français », tel est le titre choisi par M. Paul Claudel, pour un dialogue, disons mieux: un duo, de personnages qui sont tour à tour lui-même et qu'il appelle: « à droite » et « à gauche ». Une épigraphe renseigne le lecteur:

En auto, par un soir d'automne, sur une route du Japon.

Ces vingt pages de **La Revue de Paris** (15 juillet) sont un régal. Même les profanes de la musique se plairont à les connaître. Les techniciens pourront ne pas suivre le poète aussi loin qu'il s'éloigne en hauteur ou horizontalement; mais, ils aimeront l'originalité des vues et des suggestions de l'auteur. Il séduit, même quand il heurte, par la qualité de son intelligence. Ecoutez-le admirer l'un, dénigrer les autres:

L'œuvre de Balzac n'est qu'une espèce d'énorme *Götterdämmerung*, la Grandeur et la Décadence du Passé, toutes les manières dont une société s'y prend pour finir et le futur n'est représenté que par son appariteur en deuil, l'homme de loi. L'œuvre de Flaubert est partagée entre la fascination du passé et une vision haineuse du présent, aussi basse qu'elle est sotte. Toute l'occupation des réalistes, transposant dans la littérature la méchanceté des commères de village, est une minutieuse calomnie de leur époque. Un Loti se lamente comme un petit enfant devant les choses mortes qu'il ne peut empêcher de s'écrouler. Et les réactionnaires ne manquent pas, qui essayent de nous faire croire que

les cadavres, s'ils ne peuvent vivre, peuvent très bien remuer et que l'on peut en faire d'excellents automates.

Ainsi parle: « à droite ». Le ton de l'interlocuteur: « à gauche » est plus familier:

Toute la question de *Tristan*, c'est celle du chapeau haut-de-forme quand on va faire une visite officielle. Faut-il le garder? Faut-il le laisser au vestibule?

C'est là une de ces toutes petites préoccupations d'ambassadeur qui peuvent amoindrir ou faciliter les heureux résultats d'une négociation. « A droite » demande à être éclairé: « Je ne comprends pas », dit-il. Et l'autre, de le renseigner en ces termes:

Le chapeau dans l'espèce, c'est la bonne femme. Isolde, quoi!

La conversation va bon train, au rythme de l'auto, sur la route de ce Japon où M. Paul Claudel assista à l'un des plus terribles tremblements de terre:

A droite. — Je vais vous étonner, mais je n'ai jamais entendu *Parsifal*. Je ne connais que l'ouverture et la scène religieuse du premier acte, c'est beau! Et l'*Enchantement du Vendredi-Saint* que je n'ai pas compris.

A gauche. — Pourquoi n'êtes-vous jamais allé entendre *Parsifal?*

A droite. — Pourquoi faire? J'étais devenu catholique, qu'est-ce que *Parsifal* pouvait m'apprendre? J'en savais plus long que Wagner. N'importe quel bon enfant du catéchisme en sait plus long que Wagner. Vous vous rappelez ces mots qui figuraient au dernier numéro de la *Revue Wagnérienne* d'Edouard Dujardin: « Il y a quelque chose de plus beau que *Parsifal*, c'est n'importe quelle messe basse dans n'importe quelle église. »

. . . .

A gauche. — ...Wagner est un héros. La vie des autres artistes du XIXe siècle est une ébauche, lui seul a fourni la carrière d'un bout à l'autre. Même cette foi dans les loques ridicules que le théâtre mettait à sa disposition, parmi lesquelles il était aussi à son aise qu'un matelot au milieu du goudron et des cordages, comme c'est naïf et touchant! Il ne discutait pas plus les praticables et la toile peinte, les animaux empaillés et les demoiselles qu'on enlève vers les cintres avec une ficelle au derrière, que Michel-Ange ne chicanait le marbre de Carrare. Il croyait! Telle est la force et la masse de ce magnifique génie, que, quand il

donne à fond, nous sommes emportés les pieds par-dessus la tête.

A gauche. — Le peuple d'où est sortie une telle âme, vous devez donc avouer que c'est un grand peuple?

A droite. — Qui vous dit le contraire? Comment pouvez-vous me comprendre si mal? Qui se pencherait sans sympathie sur une destinée aussi tragique que celle de l'Allemagne? Comment oublierais-je que pendant ces années de matérialisme où l'éducation universitaire avait scellé sa dalle sur la tête d'un pauvre enfant, Beethoven et Wagner furent pour moi les seuls rayons d'espérance et de consolation? Le *Faust* et la *Critique de la Raison Pure* n'ont jamais fait de bien à personne, mais la Sonate Waldstein a été pour l'humanité un bienfait plus grand que la découverte de la vaccine. Et le seul triomphe après tout qu'ait eu l'art au XIXe siècle, la seule réalisation complète, malgré ses insuffisances, qu'il ait obtenue et qui nous donne un peu d'espérance pour l'avenir, c'est en Allemagne que ça s'est passé. Comparez le sort de Wagner et celui de Berlioz, son égal en génie, absolument et définitivement étouffé par de noirs imbéciles! Wagner se joue d'un bout à l'autre de l'Allemagne; quand entendons-nous les *Troyens*, même sous une forme tronquée et défigurée? Songez à Baudelaire, à Verlaine, à Mallarmé, et qu'il n'y a pas eu en France au siècle passé un seul artiste original que la coalition que vous connaissez n'ait essayé d'écraser. Même ce pauvre bonhomme à votre droite, que serait-il arrivé s'il lui avait fallu se fier pour vivre à ses seuls talents littéraires?

A gauche. — N'achevez pas! Vous me tirez les larmes aux yeux!

Celui-ci a le dernier mot dans la « rêverie » fixée par la plume de M. Paul Claudel. « A droite » nous semble cependant mieux représenter en lui les dons qu'une heureuse et longue pratique de la diplomatie apporta au poète expressément catholique:

A gauche. — ...Les qualités qui font défaut à la littérature allemande, le suc, la vie, tout d'abord, la flamme, la fraîcheur du vrai, le bon sens et le discernement, la fine et forte appréciation de l'objet, la domination de soi-même, la volonté et la raison toujours présente fût-ce au sein de l'ouragan, le sens des vastes mouvements unanimes et de la grande composition qui ne range pas des idées mortes dans un ordre pédantesque, qui ne mutile pas et ne contraint pas ce que j'appelle la sous-création, mais qui, au contraire, la provoque et la fait jaillir et multiplier de toutes parts en une discipline spontanée et en toutes sortes d'inventions merveilleuses, elles ne manquent pas d'une manière plus signalée à

Gœthe et à Schiller qu'elles ne sont magnifiquement proposées à notre admiration et à notre étude dans Bach, dans Haendel, dans Beethoven et dans Wagner. En ce langage seul des sons, pour s'adresser au monde entier, l'Allemagne a été maîtresse. Chaque pays, après tout, a sa vocation, en est-il une plus belle que celle-ci?

A droite. — La voie que ses musiciens lui montrent et que Richard Wagner a suivie d'un bout à l'autre, celle des artistes et non pas celle des professeurs et des philosophes, c'est celle-là qui est la bonne.

§

La Revue de France (15 juillet) publie un discours prononcé par M. Gabriel Hanotaux pour le centenaire de la « Société de l'Histoire de France ». L'orateur y passe une sorte de revue des historiens qu'il rencontra au cours de sa longue carrière. Il rapporte cette anecdote qui n'est point sans saveur:

C'était à un diner que présidait Victor Hugo. Autour de la table, il y avait des écrivains, une jolie actrice, qui était, je crois, Léonide Leblanc, Schœlcher, l'homme de 48, l'auteur de la loi qui abolit l'esclavage dans nos colonies; et puis, il y avait Renan, et il y avait Francisque Sarcey. Dès les hors-d'œuvre, Sarcey s'adresse à Renan et, prenant texte de la fameuse boutade sur « l'Histoire science conjecturale », il fit une charge à fond contre l'Histoire. Renan laissait couler le flot en dodelinant de la tête. Il arriva que les convives eurent le sentiment que la mesure était dépassée. Victor Hugo qui, jusque-là, n'avait pris aucune part à la conversation, se tourna vers ses interlocuteurs; le silence se fit et le poète dit: « Respectons l'un des plus nobles exercices de l'esprit humain, la recherche, même quand elle n'atteint pas la vérité. »

Fréquentant, tout jeune, à la Bibliothèque de l'Institut, M. Hanotaux y a vu Guizot et Thiers au travail; et Duruy qui, bon prophète, lui annonça que l'Histoire le conduirait à la politique. Les maîtres du jeune historien l'eussent facilement porté à l'étude des Croisades. Il quitta saint Louis pour Richelieu. Par les archives, il entra aux Affaires Etrangères qu'il devait plus tard diriger. Là, il reçut M. Taine qui s'installait, puisait aux sources, usait de sévérité dans ses jugements sur les acteurs du passé et, questionné sur la direction qu'il eût donnée à la France, « hésita un instant »

avant de répondre: « Peut-être vers les républiques italiennes du moyen âge ». La boutade a de quoi surprendre.

Un jour, l'huissier m'annonça: « Monsieur Pasteur », — conte M. G. Hanotaux. Pasteur, qui n'occupait pas encore la situation sans égale qui devint la sienne par la suite, venait parfois au ministère parce que son fils était attaché au service des Archives et il l'attendait quelques instants dans mon bureau. En entendant ce nom, Taine leva la tête: « Est-ce Pasteur, le savant, le père des microbes? me dit-il. — C'est lui-même. — J'aimerais tant à le voir, à m'entretenir un instant avec lui. » Ce désir était un ordre: j'allai au devant de Pasteur et lui fis part de la présence de Taine: « Monsieur Taine, me dit-il. Est-ce cet homme illustre, ce grand écrivain? — Parfaitement. » Pasteur entra. Taine le salua et la conversation s'engagea. Pasteur se tenait debout devant la table où travaillait Taine. Après les propos d'usage, Taine, qui était le plus interrogeant des hommes, posa brusquement une question à Pasteur: il lui demanda ce qu'il pensait de l'immortalité de l'âme. Pasteur resta un moment interloqué. Sa figure, immobile du côté gauche, comme on le sait, se tendit; un pli marqua son front, et, doucement, avec une bonhomie paysanne qui était un des charmes de ce puissant génie, il murmura: « A cette question nous ne trouvons pas la réponse dans nos cornues. » Le système scientiste recevait une gentille tape qui mit fin au dialogue philosophique. Les deux hommes se plurent parce qu'ils avaient rapproché et opposé, au premier contact, les deux faces contrastées du grand mystère humain.

§

« Je suis pacifiste déclaré, mais j'aime l'armée. » Ainsi parla le président T. G. Masaryk au cours d'un entretien avec un journaliste et dont la traduction en français ouvre le numéro du 15 juin de **La Revue française de Prague.** Depuis novembre 1918, M. Masaryk préside au destin de la Tchécoslovaquie. Ce long exercice du pouvoir vaut un prix exceptionnel à ses déclarations. Sur la paix, M. Masaryk se prononce en ces termes:

Même s'il ne devait plus y avoir de guerres, jamais ne seront inutiles les deux qualités militaires fondamentales: la discipline et le courage. Si je désire la paix, cela ne signifie pas que j'accepte passivement l'attaque, au contraire. Je veux la paix de façon pratique, et non utopique. Cela signifie que je m'emploierai au

maintien de la paix, de toutes mes forces, de toute mon ingéniosité et de tout mon amour pour mon pays et l'humanité — et, si la chose est nécessaire, de toute ma force de résistance. Etre intrépide, viril, fort! Il n'y a pas, il n'y a jamais eu de conflit entre mon humanitarisme et mon désir d'assurer la défense de l'Etat. Nous avons besoin de paix pour constituer notre Etat, et pour notre bonheur personnel à tous; nous travaillerons donc pour la paix, de façon réfléchie et persévérante. La paix, toutes les autres nations, tous les autres Etats en ont besoin autant que nous. La nouvelle Europe est comme un laboratoire édifié sur les ruines d'un grand cimetière: le cimetière de la guerre mondiale. Un laboratoire, cela implique un appel universel au travail.

Le président exerce le privilège de grâce, de par la constitution. C'est lui qui livre ou soustrait au bourreau le condamné à mort. Il confesse le trouble où le jette l'obligation de prendre parti pour ou contre le salut d'une vie humaine coupable en bonne justice:

La peine de mort a été un grave problème pour moi. Chaque fois que j'ai eu à signer un arrêt de mort, cela m'a coûté bien des nuits. Les jours où j'ai dû le faire sont marqués sur mon calendrier d'une croix noire. J'ai attentivement observé si la peine de mort avait une influence sur la criminalité; j'ai suivi la statistique des crimes, des assassinats surtout, pendant des années, mais je ne vois pas que la peine de mort ait pour effet d'intimider les criminels. Au moment où il tue, le criminel ne pense pas au châtiment, mais au succès de sa mauvaise action. L'effet produit l'est sur les autres citoyens, surtout sur ceux qui réfléchissent à la chose. Mon argument en faveur de la peine de mort n'est pas qu'elle intimide, mais qu'elle implique une expiation morale: enlever la vie à un homme est un si effroyable forfait qu'il ne saurait être contrebalancé que par une rançon de même poids. Je fais d'ailleurs, bien entendu, la différence qui convient, entre le meurtre et l'homicide; je reconnais aussi que tout crime comporte des circonstances atténuantes, comme l'enseigne la psychologie criminelle moderne. Mais, dans certains cas exceptionnels, je ne peux pas nier que la peine de mort ne s'accorde avec la reconnaissance métaphysique de la valeur de la vie humaine. Je crois et j'espère qu'elle sera abolie, avec l'élévation du niveau intellectuel et moral de la population; et nous y applaudirons tous.

MÉMENTO. — *Revue des Deux-Mondes* (15 juillet): « A Sainte-Hélène », par M. O. Aubry. — « M. Rose, secrétaire du grand roi »,

par M. Edmond Pilon. — « Le déjeuner de M. Rochebilière », par M. Léo Larguier. — Des « Poésies » de M. Fernand Gregh.

La Revue Universelle (15 juillet): « La défaite du Troisième Reich », par M. Pierre Lafue. — « Leçons rustiques » de M. J. de Pesquidoux.

L'Amitié Guérinienne (avril à juin): lettres inédites de Maurice et Eugénie de Guérin à Mme de Maistre et à Marie de Guérin. — « Connaissance du Centaure », par M. E. Decahors.

Le Trésor des Lettres (1er juillet): M. Y. Le Dantec: « Misères et grandeurs présentes de la poésie ». — M. L. Duplossy: « Position de l'Esprit en face de la machine ».

L'Alsace française (8 juillet): « Pourquoi Gambetta allait-il en Allemagne? », par M. Joseph Delage.

La nouvelle revue (15 juillet): M. E. Schaub-Koch: « L'Esthétique de la mer ». — « Sinaïa », par M. S. Peytavi de Faugères.

Cahiers du Sud (juillet): Comte Sforza: « Les étrangers et l'âme italienne ». — De M. T. F. Powys: « La poule et le ver de terre ». — « Les Mélancoliques », par M. Jean Banko. — « Liquidation d'une Poésie », par M. L. G. Gros.

La Revue des Vivants (juillet): numéro consacré aux doléances de nos colonies d'Afrique et d'Indochine qui en appellent à la métropole. M. Henry de Jouvenel réclame « l'organisation d'une économie impériale », moyen unique de conserver à la France son domaine d'outre-mer.

La Revue mondiale (15 juillet): « L'angoissant problème du blé », par M. J. Servan.

Revue bleue (7 juillet): « Heurs et malheurs de l'agriculture française ». — M. Tristan Derême: « La salade et les bras ».

Æsculape (juillet): « Nicolas de Blégny, journaliste », par M. J. Lévy-Valensi, professeur agrégé et par M. le Dr J. Tallier. — « Sur une statuette de bronze représentant un castrat infibulé », par le professeur E. Jeanselme.

La Grande Revue (juin): M. Gaston Vaudelin: « Les heures rouges du 1er mai cité Jeanne d'Arc ». — M. Jean Topass: « Une révolte de l'Esprit ». — « Enquête sur le rajeunissement de la France », conclusions de M. Gilbert Comte après réponses de MM. Pierre Viénot, Gaston Bergery et Louis Aragon.

Le mois (juin à juillet): « Le théâtre soviétique », par M. Erwin Piscator. — « L'avenir du roman », anonyme. — « Lazare Sainéan, l'homme qui regarda naître les mots », anonyme. — « Francis Carco, disciple et renégat de Villon », par X. — « L'évolution de l'atmosphère », par M. W. A. Kostizin.

La muse française (15 juillet) : « Appels dans la nuit », vers de

Mme Cécile Périn. — « Les poètes de Paris », par M. Ernest Raynaud. — « Le souvenir de Charles Derennes », par M. André Dumas. — « La poésie de Lucie Delarue-Mardrus », par Mme M.-L. Vignon. — « Anthologie de la rose », par M. Maurice Rat.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Triton : Œuvres nouvelles de MM. Marcel Delannoy, Henri Barraud, Marcel Mihalovici. — Concerts divers : *Cinq chants laotiens*, de M. Henri Tomasi; Deux trios à cordes, de M. Jean Françaix et Jean Rivier. — *Liturgie comtadine*, de M. Darius Milhaud. (Concert de Mme Marie-Thérèse Holley.)

Je suis bien en retard en ne parlant qu'aujourd'hui du dernier concert donné par **le Triton** où l'on entendit, après *Le Dit des Jeux du Monde* (de l'Honegger datant de 1918, et qui n'a nullement vieilli), deux ouvrages donnés en première audition, l'un de M. Marcel Delannoy, l'autre de M. Henri Barraud. Mais ces dernières semaines de la « saison » ont été si remplies qu'à moins d'allonger interminablement mes chroniques, j'ai dû réserver pour des jours plus calmes le compte rendu de ces concerts. Aussi bien, donner le pas au théâtre sur la musique de chambre, ce n'est nullement marquer une préférence ou établir une hiérarchie: c'est, le plus souvent, faire passer en premier ce qui va subir le plus vite l'atteinte du temps. Et je suis sûr, par exemple, que la *Rhapsodie* de M. Marcel Delannoy aussi bien que les *Trois Poèmes de Pierre Reverdy* de M. Henri Barraud n'ont rien à redouter des caprices de la mode et que le succès n'en passera point avec les beaux jours.

Bien qu'il n'ait pas tiré directement du folklore les thèmes de sa *Rhapsodie*, **M. Marcel Delannoy** en a puisé l'inspiration aux sources populaires: rien de plus joliment français que cette pièce; rien de plus personnel, de plus éloquemment persuasif. J'ai dit déjà maintes fois en quelle estime je tiens ce musicien dont l'art indépendant s'affirme de plus en plus vigoureux et qui sait, à chaque œuvre, se renouveler sans effort, et simplement parce qu'il a beaucoup à dire. La *Rhapsodie*, écrite pour piano, trompette, saxophone et violoncelle (elle a eu pour interprètes, et ils furent tous excellents, Mlle Ina Marika, MM. Foveau, Mule et Cébron), se divise en

quatre parties — une courte introduction où le piano établit le rythme; puis le saxophone chante une sorte de mélopée passionnée et large, que le violoncelle commente et que la trompette semble railler, jusqu'au moment où elle s'épanouit, comme libérée. Vient ensuite un *vivace* à deux temps, spirituel, qui passe bientôt à un *scherzo* syncopé, lui-même achevé par une phrase de mouvement lent, confiée au piano. Le finale, *animato molto,* est d'abord une nouvelle forme du *scherzo* qui va s'accélérant comme une danse dont le rythme s'exaspère; mais le thème langoureux de la cantilène reparaît et c'est lui qui achève la rhapsodie en s'évanouissant sur de lointains accords. Cette pièce est d'une richesse d'invention qui fait honneur à M. Marcel Delannoy.

C'est aussi une jolie réussite que les *Trois poèmes de Pierre Reverdy,* mis en musique par **M. Henri Barraud.** Ce qu'il faut louer chez ce jeune compositeur — dont les ouvrages, plusieurs fois cette année, ont obtenu les éloges unanimes de la critique — c'est à la fois le goût dont il témoigne et la variété des moyens qu'il sait employer avec le plus juste à-propos. Ses trois poèmes ont pour titre *Belle étoile* (une histoire ironique de noctambule malgré lui), l'*Abat-jour* (un tableau d'intérieur, tout intime et tout mystérieux), et *Un homme fini* (plein de détresse et de terreur). Mlle Maria Branèze les a chantés avec un sentiment parfait de l'expression. Au piano, Mme Hélène Pignari-Salles a traduit magnifiquement le commentaire instrumental de ces mélodies. Ce n'est pas un simple accompagnement, en effet, que M. Henri Barraud a écrit pour elles: c'est beaucoup plus, et c'est à cause de cela, tout autant que pour l'invention mélodique, que je le louais tout à l'heure. Aussi est-il juste de donner, comme le firent ses auditeurs, à Mme Pignari-Salles, une grande part des bravos qui accueillirent ces *Poèmes.* Quelques jours plus tard, d'ailleurs, au concert de Musique Française, organisé par l'Association Française d'Expansion et d'Echanges artistiques dans les salons de la Direction des Beaux-Arts, les mêmes interprètes faisaient applaudir chaleureusement l'*Abat-jour* et *Un Homme fini* — et Mme Hélène Pignari-Salles jouait avec une grâce, une souplesse et un esprit délicieux les *Préludes* pour piano dont je vous ai déjà

parlé lorsque M. Henri **Barraud** les fit entendre pour la première fois.

Karagueuz, le Polichinelle éhonté des marionnettes de Constantinople, a inspiré à **M. Marcel Mihalovici** la musique d'un ballet, sur un scénario de Larionow. C'est de ce ballet qu'il a tiré la Suite donnée au Triton: elle est écrite pour orchestre de chambre, piano, flûte, hautbois, clarinette, basson, cor, trompette et trombone. Les sept parties qui la composent s'enchaînent et évoquent avec un sens pittoresque très exact les divers épisodes du ballet: cortège et parade, danse des baigneuses (délicieusement comique), danse générale, nocturne et allegro, danse funèbre (curieusement construite sur un court thème obstinément répété) et finale sur un rythme de jazz. Il y a dans cette suite, que la chorégraphie rendrait certainement plus plaisante encore, d'excellentes et très imprévues combinaisons de timbres, une grande variété rythmique et ces qualités d'invention qui font de M. Marcel Mihalovici l'un des meilleurs musiciens de la jeune école roumaine. *Karagueuz* a été remarquablement exécuté par Mme Marie-Antoinette Pradier (pianiste de rare mérite), MM. Crunelle, Lamorlette, Hamelin, Dhérin, Devémy, Foveau, Delbos.

A la même séance, on eut — et ce fut un régal — les *Trois Pièces brèves,* de M. Jacques Ibert, pour cinq instruments à vent, et le *Nonette* de M. Tibor Harsanyi, pour quatuor à cordes et quintette à vent (qui date déjà de quelques années et qui n'a pas le moins du monde vieilli).

Je n'avais pu entendre au moment où ils furent donnés en première audition, les *Cinq Chants Laotiens* dont **M. Henri Tomasi** a écrit la musique sur des paroles de MM. Louis Laloy et J. Trillat, inspirées de poésies populaires. Grâce au Concert de l'Association française d'Echanges artistiques (dont le beau programme avait été établi si intelligemment par M. Robert Brussel) voici réparée aujourd'hui l'injustice que serait l'omission dans cette chronique de ces belles mélodies. M. Henri Tomasi a montré là, comme dans *Tam-Tam,* un sens très juste de l'exotisme: sans recherches compliquées (a beau mentir qui vient de loin, dit le proverbe qui est vrai pour la musique comme pour les récits), mais par je ne sais quel sortilège, il sait nous transporter aux rives de l'Oubanghi

aussi bien qu'aux bords du Mékong. Ses mélodies ont une couleur naturellement évocatrice et elles sont chargées d'une poésie à laquelle on ne résiste point, tant elle est sincère, et, naturellement, vous tient sous le charme. M. Lucien Lovano fut l'interprète applaudi de ces *Chants Laotiens*. Il possède une voix d'un timbre admirable et il la conduit en artiste consommé.

Au même concert encore, le Trio Pasquier, — dont on ne saurait trop vanter le mérite — a donné deux œuvres fort différentes, mais l'une et l'autre remarquables. La première — je suis l'ordre du programme et n'entends point établir un classement — est de **M. Jean Françaix,** et l'on sait que ce jeune compositeur compte déjà à son actif une belle *Symphonie*. Ce *Trio à cordes* ne dément point l'impression laissée par ses précédents ouvrages. Les deux premiers mouvements (*Allegretto vivo* et *scherzo*) sont spirituels et charmants; l'*andante* qui les suit expose, en sourdine, un chant très expressif, une sorte de berceuse, confiée d'abord au premier violon; un *rondo* très alerte termine l'ouvrage.

Le *Trio* de **M. Jean Rivier** est tout différent, plus intérieur, plus médité. C'est une très belle œuvre, d'une élévation et d'un style qui ne se démentent pas au long des trois mouvements qui la composent (*allegretto dolce affetuoso*, *largo* et *molto vivo e ritmico*). M. Jean Rivier, lui aussi, suit une courbe harmonieuse et chaque ouvrage nouveau qu'il nous donne nous permet de constater la richesse de son tempérament, la sincérité de son art: il suffirait d'ailleurs d'entendre le *largo* de ce trio pour se convaincre de la valeur du musicien qui l'a écrit.

Enfin, pour terminer cette séance, **Mme Hélène Pignari Salles** a donné, avec l'auteur comme partenaire, une interprétation merveilleuse des *Trois Rhapsodies* à deux pianos de M. Florent Schmitt. Française, Polonaise et Viennoise, ces trois sœurs jumelles gardent une fraîcheur qu'on ne se lasse point d'admirer.

Au cours d'un concert donné à l'Ecole Normale de Musique, **Mme Marie-Thérèse Holley** a chanté en première audition *Liturgie Comtadine* de **M. Darius Milhaud.** Ces pièces, qui s'apparentent étroitement aux *Poèmes Juifs,* tradui-

sent avec éloquence le sentiment religieux qui les inspire. Aussi bien dans ces chants que dans les beaux *Poèmes Hindous* de M. Maurice Delage, que dans les ouvrages anciens de Monteverdi, de Purcell, d'Erlebach et de Scarlatti, Mme M.-Th. Holley a fait apprécier son goût parfait et le timbre émouvant de sa voix. L'orchestre, conduit par M. Roger Desormière, a interprété avec brio des pièces anciennes (dont la *Quatrième Symphonie* d'Alessandro Scarlatti), puis l'*Introduction et Allegro* de M. Maurice Ravel — et l'adorable accompagnement des *Poèmes Hindous* de M. Maurice Delage. Pourquoi faut-il que soient si rares les occasions d'applaudir ce pur chef-d'œuvre?

RENÉ DUMESNIL.

ART

Musée d'ethnographie: Exposition du Sahara. — A propos de l'Exposition de 1937.

C'est parmi les expositions d'été que nous classerons celle du **Sahara.** Que son titre n'effraie pas!... Les salles du musée d'ethnographie — musée modèle — sont d'une agréable fraîcheur.

« Il y a vraiment beaucoup de monde dans ce désert », pensera le visiteur peu versé dans la science démographique... Les documents concernant la vie des divers peuples sahariens nous sont présentés avec une intelligence et un goût qui rendent cette visite passionnante et propice à de multiples réflexions, dont quelques-unes se rapportent directement à l'objet de cette rubrique.

Dès qu'un être humain apparaît sur les sables du Sahara, il apporte avec soi une foule de préoccupations artistiques. Objets usuels, costumes, armes, équipements sont en même temps que des choses utiles, des créations d'art; et le souci du décoratif se traduit dans la forme et les ornements de la moindre cuiller à pot. Nous ne trouvons pas là cette discrimination de notre civilisation européenne moderne qui distingue entre l'objet utile et l'objet d'art — ce dernier seulement ayant droit à des égards d'ordre esthétique.

En évitant le mannequin de cire, toujours un peu puéril, on a su nous montrer des costumes dont l'ensemble nous a paru d'une rare splendeur. Telles robes de tissus blancs et

bleus en camaïeu, tels harnachements de méharis en cuirs polychromes sont d'un style révélateur de beautés singulières. Après l'art nègre, après le précolombien, peut-on s'étonner encore une fois des constantes de la conception du goût et du beau à travers le temps et l'espace? Ces tribus sahariennes les moins accessibles ont sensiblement les mêmes idées décoratives que nos artistes parisiens les plus raffinés. Ils se rencontrent sur le même plan... « Des goûts et des couleurs... » Jamais proverbe de sens commun ne nous a paru plus faux. Ces rapports de tons qui semblent enchanter les sahariens feraient le bonheur d'un couturier de la rue de la Paix ou d'un peintre de Montparnasse. Et que dire de ces peintures rupestres, notations aussi admirables par l'élégance de leur disposition que par leur intensité de vie?

On connaît de Baudelaire la fameuse définition du beau, fait « d'un élément éternel, invariable, dont la qualité est difficile à déterminer, et d'un élément relatif, circonstanciel, qui sera, tour à tour et tout ensemble, l'époque, la mode, la morale, la passion ». Ces éléments éternels du beau établissent leurs mystérieuses correspondances par delà les âges, par delà les mers et les déserts, et l'on est toujours surpris de constater combien les fugitifs « éléments circonstanciels » qui permettent de situer et de dater l'œuvre d'art sont en définitive minces et bornés.

...Dépêchons-nous bien vite d'aller voir ces vitrines du Musée ethnographique quand leur intérêt n'est pas encore d'odre historique. Bientôt, avec la pénétration des auto-chenilles et des avions, les Touaregs recevront les catalogues des grands magasins, et, comme les autres habitants du globe, ils seront coiffés de casquettes et vêtus de complets-vestons en « draperie-mode ».

§

M. Pierre du Colombier écrivait dans *Candide:*

Grâce à l'énergie de M. Huisman, directeur des Beaux-Arts, l'Exposition de 1937, qui paraissait enterrée, a repris chance de revoir le jour. Faut-il s'en réjouir ou le déplorer? Puisque l'opinion des artistes paraît favorable, je ne demande pas mieux que de me réjouir, mais je n'arrive pas tout à fait à apaiser mes craintes. Je constate d'abord que, si l'on semble avoir renoncé à construire

autre chose de définitif qu'un futur musée sur l'emplacement du garde-meuble, on n'a pas cependant corrigé l'erreur fondamentale qui consiste à placer la future exposition en plein centre de Paris. Mais ceci n'est rien : de plus en plus je me demande si, matériellement et moralement, nous serons en état d'affronter une compétition internationale.

Les décorateurs ont crié que la suppression de l'Exposition internationale de 1937 serait pour eux une catastrophe. La Ville de Paris a pu disposer des 285 millions nécessaires à la réalisation des projets. Hâtons-nous de dire que son intérêt bien compris lui commandait de voter ces crédits.

Les craintes de M. Pierre du Colombier ne nous en semblent pas moins légitimes. Au Salon des Décorateurs, les rares exposants qui ont pu faire les frais de location d'un stand ont été obligés de déployer des prodiges d'ingéniosité pour arriver à présenter d'honorables ensembles. Lors d'une enquête que nous venons de mener dans une revue spécialisée près des principaux architectes et décorateurs d'aujourd'hui, nous avons entendu tous nos interlocuteurs — quelles que soient leurs tendances — se plaindre de l'absence de commandes, et par suite de l'absence de moyens qui pourraient leur permettre de créer. Une manifestation du genre de celle qui est prévue pour 1937 nécessite le concours de considérables budgets particuliers. Où nos artistes vont-ils les trouver? Nos architectes et décorateurs sont très capables de faire de jolies maquettes; sur qui devront-ils compter pour en assurer l'exécution? Les industriels d'art ne sont pas beaucoup moins pauvres qu'eux. Les artistes français affronteront des étrangers qui, pour des raisons d'honneur national ou pour d'autres, chercheront à s'assurer des triomphes. Sera-t-il bon pour eux de recommencer des expériences analogues à celle de la participation japonaise, cette année, au Salon des Décorateurs — et de mettre en concurrence avec les nôtres des objets d'art fabriqués dans des conditions de prix de revient que, manifestement, nous ne pouvons pas atteindre?

Nous avons une autre crainte, à laquelle fait également allusion M. du Colombier: que montrerons-nous aux visiteurs? Chacun travaille selon ses goûts et ses tendances d'esprit. Les résultats sont souvent plaisants, parfois admi-

rables, mais aussi divers que possible. Il n'y a aucune unité de conception entre un Chareau et un Leleu, par exemple. Les uns ne jurent que par le « fonctionalisme » et par les révolutions du progrès mécanique, les autres croient aux satisfactions luxueuses.

Les Français aborderont l'exposition sans cet esprit homogène et vigoureux, sans cet « esprit de corps » qui caractérise d'autres nations. Nous n'aimons pas et nous ne souhaitons pas cet esprit-là, nous craignons seulement que, malgré toute l'ingéniosité dont nos artistes savent faire preuve, on ne puisse arriver à combler de vastes lacunes, ni compenser de lourds sacrifices.

Il faut bien parler aussi de l'esprit d'intrigue et des combinaisons d'intérêts qui cherchent à présider aux destinées de cette manifestation. On se souvient du fameux conseil de trois cents membres, truffé d'anciens ministres et pimenté des éternels sujets « sans connaissance spéciale », candidats à tous postes administratifs en perspective. Il a fallu renoncer à ce comité invraisemblable où les artistes étaient en trop faible minorité. Un autre se constitue aujourd'hui autour duquel fourmillent naturellement toutes les ambitions personnelles.

Comme on ne voudrait pas qu'un son de cloche trop pessimiste puisse nuire de quelque façon à l'entreprise pour laquelle luttent quelques hommes désintéressés, laissons parler les initiateurs de cette « Union corporative de l'Art français » qui groupe presque toutes les associations des artistes créateurs et des métiers d'art.

« Nous voulons, disent-ils, rénover l'art français et les métiers d'art, faire renaître l'élégance et le bon goût français en mettant une lueur d'espoir au cœur de nos artistes et de nos artisans. Nous atteindrons nos buts parce que nous sommes les futurs exposants, et qu'on ne peut rien sans nous. L'entente que nous avons formée entre artistes et industriels permettra la réalisation d'un programme ordonné qui répondra aux désirs de tous; elle constitue une force contre laquelle les intrigues administratives viendront se briser. Le gouvernement vient de confier à M. Labbé, qui est, paraît-il, un bon administrateur, le titre de commissaire général, nous voulons que ses collaborateurs soient choisis chez nous en

nombre au moins égal à ceux qui seront choisis au Parlement, dans les bureaux des ministères et dans ceux de la ville de Paris. En plus des prestiges et des bienfaits que cette exposition apportera à la cause de l'Art moderne, elle doit être une « affaire qui paie ». Les manifestations antérieures, et la dernière en date: l'Exposition coloniale de 1931, bénéficiaire d'environ quinze millions, prouvent que nous pouvons aborder 1937 avec une absolue confiance. »

Il est inutile de dire combien nous souhaitons que les événements donnent raison aux initiateurs de l'exposition de 1937.

Par intérim,

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Muséum d'histoire naturelle : exposition de l'art animalier à travers les âges. — Au Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris : exposition des Le Nain et des richesses bibliophiliques de la collection Dutuit; acquisition d'un Corot. — Au Musée de l'Orangerie : exposition La Fayette. — Au Musée Galliera : exposition du Verre, de la Mosaïque et de l'Email. — Au château de Maisons : exposition des Jardins français du XVIIIe siècle. — A la Manufacture de Sèvres : exposition de la Vie française illustrée par la céramique. — Au Musée Condé à Chantilly : nouvelle exposition.

Le directeur du **Muséum d'histoire naturelle,** M. Paul Lemoine, qui est président de l'Association des conservateurs des collections publiques de France, a eu l'heureuse idée de consacrer la troisième exposition organisée au profit des musées de province, à un sujet bien fait pour s'harmoniser avec le cadre du Jardin des Plantes où elle devait être présentée: l'art animalier à travers les âges, et au moyen d'œuvres intelligemment choisies dans nos musées parisiens et dans vingt-deux musées de province, nous a offert un tableau singulièrement captivant des interprétations les plus caractéristiques données de l'animal par les artistes de tous les pays et de tous les siècles.

Une reconstitution de la caverne du Tuc d'Audoubert (Ariège), découverte en 1912 par le comte Begouen, avec les bisons d'argile qu'elle contenait; des objets divers en bois, en os et ces pierres décorées de gravures, provenant des fouilles du même archéologue au même endroit et dans la grotte des Trois Frères voisine; des fac-similés de deux

peintures murales (*Cheval* et *Bison*) décorant les cavernes de Niaux (Ariège) et d'Altamira (Espagne); enfin des moulages de sculptures et d'objets divers conservés au Musée de Saint-Germain, représentent les premiers tâtonnements — dont plusieurs étonnent par leur sens de la vie — des lointains ancêtres de nos animaliers d'aujourd'hui (1). — De là on passe — après combien de millénaires? — à la vénérable Egypte; elle est représentée par sept sculptures (*Chat*, *Crocodile*, *Cynocéphale*, etc.) des époques saïte et ptolémaïque, prêtées par le Louvre et le Musée de Beaune. Viennent ensuite la Chaldée, l'Assyrie, la Perse (*Bouquetins*, bas-relief achéménide au Louvre), la Grèce archaïque (*Taureau* en terre cuite et poids décoré d'un poulpe, provenant de Crète), l'Etrurie et Rome. La Gaule romaine a fourni un morceau magnifique, le *Taureau* à trois cornes, en bronze, trouvé en 1756 à Avrigney (Haute-Saône) et conservé au Musée de Beaune, et cinq autres pièces du même musée, dont un bas-relief représentant la déesse protectrice des chevaux, Epona, et une tête de panthère en bronze, aux yeux en argent, servant de poids.

On arrive au Moyen Age: de la fin du XIIIe siècle datent deux *Lionceaux* en grès des Vosges, qui, au portail de la cathédrale de Strasbourg, étaient placés avec dix autres, sur les marches du trône de Salomon. La Renaissance et les temps modernes ont fourni à l'exposition la contribution la plus abondante: pour le XVIe siècle, un tableau où l'imagination de Jérôme Bosch s'est donné libre cours dans l'invention d'animaux fantastiques (Musée de Valenciennes); l'admirable aquarelle de Dürer, *Tête de cerf percée d'une flèche*, appartenant à notre Cabinet des estampes; plusieurs des exquises études d'animaux de Pisanello (Louvre); un *Coq* de clocher; deux sculptures de Jean de Bologne du Musée de Douai: *Cheval* du monument de Cosme Ier de Médicis et *Taureau marchant;* pour le XVIIe siècle, quantité de peintures et de sculptures,

(1) Sur ces premiers témoignages de l'éveil du sens artistique chez les hommes des cavernes, et sur son développement, on lira avec le plus vif intérêt deux magistrales monographies récemment parues et accompagnées de très nombreuses reproductions : *Les Artistes préhistoriques*, par M. Morin-Jean. (Paris, Laurens. coll. « Les Grands Artistes ») et *L'Art préhistorique*, par M. R. de Saint-Périer (Paris, Rieder, coll. « Les Maîtres de l'art ancien ».)

parmi lesquelles on notera surtout le *Canard mort* de Bachelier (Angers), de nombreuses études d'animaux de Desportes accompagnant son beau portrait en chasseur, du Musée du Louvre; plusieurs Oudry, des J.-B. Huet; des études de singes à la sanguine, par Christophe Huet; un dessin de Bouchardon, étude d'un squelette de cheval; parmi les Hollandais et les Flamands, des œuvres significatives de Fyt, Snyders, Van der Meulen, Hondecoeter, Rembrandt (représenté par cinq feuilles de dessins du Musée du Louvre; etc. — Au XIXe siècle, enfin, voici, parmi les peintres, Delacroix, avec un précieux carnet de croquis faits par lui au Jardin des Plantes, Fromentin, Brascassat, Boudin (*Morue et anguilles*), Gustave Moreau (*Serpent dressé*, dessin pour *l'Hydre de Lerne*), Jules Noël, Rosa Bonheur; parmi les sculpteurs, dont la contribution est particulièrement belle, Barye, Mène, Carpeaux, Cain, Frémiet, Cordier, Bartholdi (maquette de son *Lion de Belfort*), etc. — Une note amusante est fournie par une réunion de documents (peintures, images d'Epinal, médaille) relatifs à la girafe offerte à Charles X en 1827, par le pacha d'Alexandrie, le premier animal de ce genre venu en France.

Le domaine de l'exposition n'est pas limité à l'Europe: avec l'Egypte rencontrée plus haut, les antiques civilisations d'Eurasie (régions allant de la Hongrie aux rives du Pacifique), sont représentées, ainsi que la Chine, par de nombreuses œuvres en bronze ou en céramique de toutes les époques; l'Océanie (île de Madura) par des oiseaux exotiques peints sur mica; l'Amérique par un très bel ensemble — auquel a contribué surtout le Musée d'ethnographie — d'objets du Pérou et du Mexique: gobelet en bois peint en forme de tête de puma, bol en terre cuite décoré de poissons; grenouille en or fondu; représentation sculptée du dieu-serpent emplumé Quetzalcoatl; enfin l'Afrique par les peintures rupestres de l'Etat d'Orange que nous avons signalées dernièrement au Musée d'ethnographie, les deux magnifiques panthères en bronze du Bénin de la collection Ratton, et les curieuses statues en bois peint, appartenant au Musée d'ethnographie des rois dahoméens Glégié et Behanzin sous la forme de leurs emblèmes: un lion et un requin.

§

Le **Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris** offre en ce moment à ses visiteurs deux expositions du plus vif intérêt: l'une consacrée aux Le Nain, l'autre réunissant un important ensemble de livres, reliures et gravures choisies parmi les richesses de la collection Dutuit.

On sait quelle énigme pose aux historiens d'art la question de l'identification des œuvres respectives des trois frères Le Nain: Antoine, Louis et Mathieu. Nés à Laon en 1588, 1593 et 1607, ayant vécu dans une étroite union, ils n'ont signé que de leur nom de famille, sans adjonction de prénom ou d'initiales, les œuvres de leur atelier, et le problème s'est posé de distinguer, entre leurs peintures, celles de chacun d'eux. M. Paul Jamot qui, dans une série d'articles parus dans la *Gazette des Beaux-Arts* en 1922 et 1923, lors d'une première exposition d'ensemble à la galerie Arthur Sambon, a fait plus que tout autre pour élucider ce mystère, a résumé excellemment dans la préface du catalogue de l'exposition actuelle les travaux dont, avant lui, ces artistes si attachants ont été l'objet, notamment de la part de Champfleury, Jules Guiffrey et Antony Valabrègue, et exposé les conclusions auxquelles, après une étude attentive, et singulièrement perspicace, des œuvres elles-mêmes, il est arrivé pour sa part.

Des trois frères, dont nous ne connaissons pas la formation, mais qu'on suppose avoir appris leur métier d'un maître flamand, l'aîné, Antoine, est l'auteur de petites scènes familiales ou de portraits groupés (*L'Atelier, Le Benedicite, Portraits dans un intérieur*) d'une facture soignée et savoureuse, qui en fait l'émule des petits maîtres flamands, mais avec beaucoup plus de distinction. — Le deuxième, Louis, qui est incontestablement le plus grand des trois par la science et la largeur de la facture, la délicatesse du coloris, est le créateur de ces admirables toiles, précieuses entre toutes celles de notre école française, où il a peint avec un accent de gravité et de vérité si émouvant dans sa simplicité, les êtres et les choses de la vie rustique de son temps: *La Forge, Repas de paysans, Réunion de famille, La Charrette* (toutes quatre au Louvre), ce qui ne l'a pas empêché de traiter également des sujets religieux comme la *Crèche* du Musée

du Louvre et la *Nativité de la Vierge* de l'église Saint-Etienne-du-Mont, d'une si belle ampleur où se remarque l'influence de l'Italie du *seicento*, puis un charmant groupe de *Deux fillettes*, conservé au Musée de Rotterdam. « Pour la gloire immortelle du nom de Le Nain », écrit M. Paul Jamot, « c'est l'œuvre de Louis qui compte. Il est de ces hommes rares qui, à l'honneur de notre pays, surgissent de siècle en siècle, apportant une vision neuve des choses et de l'humanité et chez qui l'amour du vrai devient, sans qu'ils s'en doutent, une source de poésie. » — Cette poésie ne se trouve pas chez le plus jeune des trois frères: Mathieu. Très apprécié de son temps comme portraitiste, ayant eu l'honneur de peindre à la satisfaction du roi Anne d'Autriche (un charmant portrait de *Jeune prince* au Musée de Nantes et un autre, excellent, de *Jeune homme* au Musée du Puy, qui lui sont attribués, sans parler d'un autre, de *Georges de Vaudrey* au Musée de Troyes, qu'on aurait pu également nous montrer, justifient ce renom), il a une manière bien différente de ses aînés. S'il a peint, sous l'influence de Louis, des scènes rustiques: un *Repas de paysans* (Musée de l'Ermitage) et une *Fête du vin* (coll. Simon) et aussi une toile mythologique: *Vénus dans la forge de Vulcain* (Musée de Reims) et, à la fin de sa vie, une *Nativité*, il s'est complu de préférence à retracer des scènes de genre: *Le Peintre dans son atelier, Corps de garde, Joueurs de cartes, Joueurs de tric-trac, Réunion d'amateurs* (ces quatre derniers tableaux au Louvre), *Joueurs de dés, Le Déjeuner*, etc., avec un accent un peu dur et des colorations vives qui n'ont plus rien de la distinction de celles de ses frères. Toutefois, la charmante *Leçon de danse* de la collection Bérard échappe à cette dernière critique.

Telle est, sommairement esquissée, la physionomie de chacun des frères Le Nain et de leur œuvre telle que M. Jamot a réussi à la préciser autant que faire se pouvait; en dépit des points d'interrogation qui se posent encore devant certaines toiles, sa conclusion apparaît des plus plausibles.

Dans une des grandes galeries extérieures du musée on a installé en même temps une exposition — à laquelle M. Gilles de la Tourette a apporté tous ses soins — de quelques-unes des richesses bibliophiliques de la collection Dutuit. Lors de

l'exposition du Livre en 1931, on nous avait déjà montré un choix de volumes anciens aux précieuses reliures. Cette fois les amateurs de beaux livres rares se trouvent invités à un régal plus abondant et plus savoureux encore. Il faudrait pouvoir décrire en détail tant de pièces merveilleuses qui s'imposent à l'attention à la fois par leur beauté, leur rareté et leur étonnant état de conservation. Force nous est de nous borner à signaler seulement les plus exceptionnelles: parmi les manuscrits, un *Grand Coutumier de Normandie* (Rouen, XIVe siècle), deux chroniques enluminées relatives à Anne de Bretagne, des *Heures de la Vierge* enrichies de miniatures de l'école flamande du début du XVe siècle; parmi les incunables et livres à figures, un exemplaire unique d'une *Apocalypse* ornée de xylographies en couleurs de 1415-1420, les quatre plus anciennes éditions de l'*Ars moriendi,* dont une de 1478, une *Cité de Dieu* de saint Augustin de 1487, des *Heures de la Vierge* avec figures de Vérard (1478), une *Apocalypse* imprimée à Lyon en 1561, avec gravures de Drevet; puis un Dante de 1481, seul exemplaire connu dans sa reliure florentine de l'époque; un *Songe de Polyphile* sorti des presses des Alde, etc.; parmi les reliures, une timbrée du porc-épic de Louis XII, une reliure des Eve « à la fanfare » habillant un Xénophon dédicacé au roi Jacques Ier d'Angleterre, etc. Au centre d'une vitrine est exposé le célèbre manuscrit de l'*Adonis* de La Fontaine, calligraphié par Jarry pour le surintendant Fouquet. Et voici, enfin, six précieux carnets de croquis de Gabriel de Saint-Aubin et, dans une vitrine à part, le fameux exemplaire des *Contes* de La Fontaine avec les 57 sépias de Fragonard, qui fut acquis, en mai dernier, à la vente Béraldi par l'Etat et la Ville, pour la somme de 2 millions et dont on tourne chaque jour une feuille pour montrer successivement chacune des sépias de Fragonard. — Aux murs, enfin, un choix d'estampes anciennes en épreuves particulièrement rares, de maîtres de tous pays, néerlandais, allemands, italiens, français, complète cet aperçu des richesses amassées par les frères Dutuit.

Ne quittons pas le Petit-Palais sans enregistrer l'entrée dans ses collections d'un délicieux Corot: *Marietta* (académie d'après un modèle qui posa souvent pour l'artiste) qu'on

admira à la récente exposition des « Artistes français en Italie » au pavillon de Marsan et que M. Escholier eut l'heureuse idée d'acquérir, en mai dernier, à la vente de la collection A. G. dont il faisait partie et se fit adjuger pour la somme de 125.000 francs.

§

La place nous est tellement mesurée et le nombre des expositions, comme il arrive chaque année au début de l'été, s'est tellement accru depuis deux mois, que nous sommes contraints, à notre grand regret, de nous borner, pour plusieurs d'entre elles, à un compte rendu des plus succincts.

Au **Musée de l'Orangerie** une exposition, organisée à l'occasion du centième anniversaire de la mort de La Fayette par M. A. Girodie, conservateur du Musée de la coopération franco-américaine de Blérancourt, réunit, jusqu'en octobre, quantité de pièces — peintures, sculptures, médailles, gravures, autographes, souvenirs de toute espèce prêtés par nos musées ou des collections américaines — évoquant toutes les phases de la carrière du célèbre marquis et les hommages dont il fut l'objet.

Auparavant, on nous avait montré dans ces mêmes salles, malheureusement pendant quelques semaines seulement, un merveilleux ensemble de bronzes chinois archaïques, depuis la dynastie Yin ou Chang (1650 à 1110 av. J.-C.) commentés par M. Georges Salles, conservateur au Musée du Louvre, dans un catalogue singulièrement précieux par sa documentation, et parmi lesquels une place d'honneur était faite à un ensemble de pièces remarquables de l'époque Tsien (IIIe siècle avant J.-C.), trouvées il y a quelques années à Li Yu et dont on souhaitait, au moyen d'une souscription, enrichir notre Louvre.

Le **Musée Galliera** a pris pour thème de son exposition annuelle d'été le verre, la mosaïque et l'émail dans la décoration moderne, où ces matières, surtout la première, prennent une place de plus en plus grande. On suit avec intérêt ce développement dans les œuvres, fort bien choisies, réunies par M. Clouzot et son adjoint, M. Pascal, et l'on admire en particulier les heureuses trouvailles et les belles créations, dans le domaine du verre, d'un Lalique, d'un Marinot (dans

sa première et sa dernière manière, toutes deux également savoureuses dans leur diversité), d'un Jallot, d'un Decorchemont, d'un Max Ingrand, d'un Boberman, d'un André Chanson, et, dans le vitrail, d'un Barillet et d'un Gruber; en mosaïque (procédé de décoration si durable et si magnifique, mais trop peu employé), une salle de bains pour enfants, de Massacry; enfin, dans la section des émaux, les curieuses recherches de Schmied pour la décoration monumentale et les exquis petits chefs-d'œuvre de couleur et de technique dus à Jean Serrière.

§

Hors Paris, d'autres expositions intéressantes méritent également une visite. Au **château de Maisons-Laffitte,** M. Paul Vitry nous offre, jusqu'au 30 septembre, une exposition de l'Art des jardins en France de 1730 à 1830, qui est la suite de celle où il nous montra, il y a deux ans, ce que furent les jardins de la Renaissance, puis du XVIIe siècle. Une centaine d'aquarelles, dessins et gravures qui mettent sous nos yeux les embellissements dont furent alors l'objet Bagatelle, Sceaux, Trianon, Bellevue, Chantilly, Francouville, Betz, Ménars, Méréville, Montmorency, Ermenonville, Chanteloup, le Moulin-Joli et, à Paris, la Folie Beaujon, Monceau, l'Elysée, le Jardin des Plantes, les Petits-Augustins, nous montrent l'évolution du goût qui, sous l'influence des créations de Briggeman et de William Kent en Angleterre, fait succéder aux « jardins de l'intelligence » et aux nobles perspectives des parcs à la française les lignes sinueuses et les aspects pittoresques des « jardins paysages » agrémentés de ruines et de motifs exotiques (telle la pagode chinoise de Chanteloup). Hubert Robert et Carmontelle ont remplacé Le Nôtre, et malgré l'attrait de leurs innovations on ne peut s'empêcher de déplorer cette décadence du goût.

Pendant ce temps, à la **Manufacture de Sèvres,** M. Haumont, conservateur du musée céramique, a organisé, avec l'aide de Mme Claire Batigne, une exposition de « la Vie française illustrée par la céramique » du XVe siècle à nos jours, qui, en près de 750 pièces de tout genre — bustes et statuettes, plats, assiettes, jardinières, plaques, vases de pharmacie,

etc. — en porcelaine ou faïence de toutes les manufactures, font revivre les personnages illustres, évoquent dans leur décor les événements célèbres, la vie et les types populaires, et constituent un ensemble des plus savoureux.

Signalons enfin la nouvelle exposition trimestrielle du **Musée Condé** à Chantilly, consacrée cette fois à l'histoire du château et du domaine depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. Quantité de précieux documents, estampes, dessins, aquarelles de Du Cerceau, Pérelle, Aveline, Filleuil, Debucourt, Prieur, etc., montrent les transformations successives du château, depuis la demeure construite pour le connétable de Montmorency par Pierre Chambiges, et les embellissements apportés au parc de Le Nôtre au cours de ces quatre siècles d'histoire.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

M. Marion : *Histoire du Berry et du Bourbonnais*, Boivin. — Fernand Benoit : *La Camargue*, Laurens.

C'est à une promenade dans la France du centre que nous convie M. Marion, dans son **Histoire du Berry et du Bourbonnais.** Il y a là un fort volume qui donne avec force détails toute la chronique de la région. Le Berry se présente comme une vaste plaine, inclinée du sud-est au nord-ouest et arrosée par de nombreux cours d'eau dont les principaux sont le Cher, la Creuse et l'Indre. Ses paysages sont très divers. On y compte pour une partie la fameuse Sologne, paradis des chasseurs et des braconniers; et la vallée de l'Indre, si bien décrite par George Sand. Les plus anciennes connaissances historiques relatives au Berry se situent vers le VIIe siècle avant J.-C., lorsque les Bituriges occupaient le pays. De caractère aventureux, ils bataillèrent en Navarre et en Italie, où ils fondèrent la ville de Milan. Leur capitale, Avaricum, une des plus belles villes des Gaules, était une solide place forte. Lorsque les Romains eurent envahi la Gaule, ils s'emparèrent d'Avaricum à la suite d'un siège qui coûta la vie à 40.000 habitants.

Quand le christianisme fit son apparition, il fut propagé dans le Berry par saint Martin, évêque de Tours, qui devint et est demeuré très populaire. Sous les Mérovingiens, la pro-

vince devint le domaine de Clodomir, fils de Clovis, et traversa une période d'incendies, d'épidémies et de guerres. Charlemagne lui donna la tranquillité et assura à Bourges le siège archiépiscopal. Dès ce moment s'élevèrent les célèbres abbayes d'Estrées, de Massay, etc. C'est sous Charles le Chauve que vécut sainte Solange, la patronne du Berry, dont le culte se conserve encore. La féodalité et les croisades valurent au pays diverses belles églises, dont celles de Plaimpied, de Neuvy-Saint-Sépulcre, de Massay et l'austère abbaye de Noirlac. Philippe-Auguste, pour mieux s'assurer la domination du Haut-Berry, fit élever à Bourges la fameuse Grosse-Tour, haute de trente-quatre mètres et dont les murailles ont six mètres d'épaisseur. Cette tour était à la fois place forte et prison. C'est le 5 mai 1324, sous Charles le Bel, qu'eut lieu, par Guillaume de Brosse, l'inauguration de la cathédrale. Située à l'endroit le plus élevé de la ville, visible à plus de vingt kilomètres, ce splendide édifice est pourvu de cinq nefs et n'a pas de transept, sa longueur est de 110 mètres et ses vitraux sont des plus remarquables. En 1348, la peste noire fit de terribles ravages dans la région. En 1353, un épouvantable incendie ravagea Bourges, construite surtout en bois. En 1356, le prince de Galles, à la tête d'une armée anglaise, essaya de s'emparer de la place par traîtrise, puis alla ravager Issoudun et Vierzon. En 1372, se place le fameux siège de Sainte-Sévère par les Français.

Le duc Jean de Berry fut un grand bâtisseur; il avait fait construire dans sa capitale un superbe palais, avec une annexe et une Sainte-Chapelle plus belle que celle de Paris. Malheureusement, il n'est rien resté de ces merveilles. Il avait fait également élever un très élégant château fort à Mehun-sur-Yèvre, dont on peut encore admirer une tour et diverses autres parties. Charles VII, le roi de Bourges, eut longtemps sa cour dans le Berry; il y vit Jeanne d'Arc. Son conseiller Jacques Cœur, dont la maison natale était située au coin de la rue des Armuriers, a laissé un hôtel qui est une pure merveille et constitue encore une des principales attractions de la ville.

En juillet 1487, un terrible incendie détruisit une majeure

partie de la cité; les richesses accumulées au cours d'années heureuses furent anéanties, et les conséquences économiques de ce désastre furent peut-être encore plus importantes que le sinistre lui-même. Toutefois, la reconstruction des quartiers incendiés en permit un meilleur aménagement, les nouvelles maisons gagnèrent en élégance. De cette époque datent l'hôtel Lallemant, les églises Saint-Bonnet et Notre-Dame ainsi que l'hôtel Cujas, etc... Au XVIe siècle, la Réforme amena de graves perturbations dans le Berry, guerre civile, pillages, massacres, etc. Le siège de Sancerre, tout particulièrement, dépassa en horreur tout ce qu'on avait vu. Les habitants durent, pour se nourrir, manger des choses innommables, et certains même de la chair humaine. Le récit de ces événements serait à citer en entier.

Les guerres de la Ligue ajoutèrent encore à ces misères; et l'époque de la Fronde fut également agitée. Mais la période qui suivit fut beaucoup plus calme et les seuls bouleversements à signaler furent simplement administratifs.

C'est avec la Révolution que le pays entra de nouveau en effervescence, et, là comme ailleurs, les pillages, déprédations, ventes de biens, famine et désordres de toutes sortes furent nombreux. Vers 1830, on vit de violentes réactions antifiscales et la garde eut fort à faire pour rétablir l'ordre. Il y eut des troubles en 1847 et dans les années agitées qui suivirent, jusqu'au second Empire qui marqua véritablement pour la France entière une époque de prospérité.

De très belles photographies ornent l'ouvrage de M. Marion.

Dans la série *Les Visites d'Art*, chez Laurens, on trouvera, de M. Fernand Benoît, un petit volume sur **La Camargue.** Cette région est en somme assez mal connue et cependant mérite l'attention des touristes; elle a été décrite par Mistral et popularisée par la légende de Mireille. La Camargue est de formation ancienne et recouverte par les alluvions du Rhône. On n'y rencontre pour ainsi dire pas d'agglomérations, mais un chapelet de *mas* qui s'égrènent le long des étangs, sur les berges des anciens bras du fleuve. M. Benoît nous explique comment la civilisation du pays a amené une déchéance géographique, c'est-à-dire une terre qui meurt.

Une autre cause, mais naturelle, est encore indiquée, l'eau de mer gagne les terrains qui autrefois connaissaient l'eau douce; la ville des Saintes-Maries-de-la-Mer, qui au moyen âge était à plusieurs kilomètres de la côte, est aujourd'hui presque menacée de submersion. Les forêts qui couvraient le pays ont presque totalement disparu. Très riche à l'époque mérovingienne, cette terre devint la proie de pillards de toute sorte; on s'explique ainsi le rôle de forteresse qu'avait à jouer la ville des Saintes-Maries-de-la-Mer. Chaque année, un grand pèlerinage amène dans cette ville tous les bohémiens du monde ayant pour patronne sainte Sarah. D'autres fêtes très pittoresques sont curieuses, car elles s'accompagnent des fastes de l'élevage et les « gardians » ont fière allure; ils forment d'ailleurs une confrérie dont la fondation remonte au 2 janvier 1513. De nos jours, la Société Nationale d'Acclimatation a créé dans le pays un parc où se trouvent conservées la flore et la faune menacées de destruction. Une note de 1806 sur les mœurs des habitants des Saintes-Maries en trace un portrait bien défavorable; d'après des événements récents, il semble bien que rien n'y puisse être changé.

Cet agréable ouvrage est suivi de très nombreuses illustrations hors texte, toutes pourvues de légendes et qui pourront servir de guide aux visiteurs.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le mouvement des traductions. — La fonction de traduire exprime dans chaque littérature sa tendance vers l'universel. Mais « tendre vers l'universel » comporte ici deux modes différents d'activité, deux directions opposées: absorption, expansion, — mouvement centripète, mouvement centrifuge.

Envisagé de ces deux points de vue, le phénomène de la traduction présente deux aspects en apparence symétriques. D'un côté, il permet de mesurer l'intensité de la curiosité nationale pour les valeurs intellectuelles étrangères. De l'au-

tre, il indique la force d'attraction qu'exercent certaines littératures et la direction de ces attirances (1).

L'*Index translationum,* publié depuis bientôt deux ans par les soins de l'Institut international de Coopération intellectuelle et dont la naissance fut si chaleureusement saluée par tous les lettrés, est une source précieuse d'informations exactes sur le premier volet du diptyque. La bibliographie des traductions classées par pays permet en effet de se rendre compte commodément du nombre des ouvrages étrangers introduits dans la vie intellectuelle de chaque collectivité (Etat) et en même temps de leur caractère (philosophie, sciences, art, littérature). Dégageons quelques traits, les plus frappants, de ce tableau bibliographique et statistique. Notons tout d'abord que, pour l'année 1932, l'*Index translationum* ne nous fournit que des données concernant les sept Etats suivants: Allemagne, Espagne, Etats-Unis, France, Grande-Bretagne, Italie et Pologne, dont la bibliographie des traductions pour cette année 1932 a été publiée en supplément. Or, sur le nombre total des 3.805 traductions publiées dans ces sept pays, la première place revient à la France avec 722 traductions, la deuxième à l'Italie avec 646, la troisième à la Pologne avec 588, et la quatrième à l'Allemagne, avec 566 ouvrages traduits. Viennent ensuite l'Espagne avec 517 positions bibliographiques, les Etats-Unis avec 450, et la Grande-Bretagne avec 316 seulement. On devrait d'ailleurs plutôt *confondre* que *comparer* les chiffres concernant ces deux derniers pays.

Détail qui attire ici notre attention, c'est la place occupée dans ce classement par l'Allemagne, réputée pourtant depuis longtemps, non seulement pour son expansion littéraire et scientifique, mais aussi pour son appétit éclectique de connaître la production des autres et de l'assimiler grâce à de consciencieuses traductions. Serait-ce le résultat voulu d'une « économie fermée » appliquée aux œuvres de l'esprit?... Se-

(1) Nous nous plaçons ici sur le plan des individualités nationales et considérons cette fois le problème de traductions du point de vue des littératures nationales, prises comme des « ensembles vivants ». L'effet international du mouvement de traductions, — rapprochement des peuples, nivellement ou uniformisation de leur mentalité, propagation des courants intellectuels, — tout cela pourrait constituer le sujet d'une étude spéciale.

rait-ce un fléchissement passager?... L'un et l'autre probablement. Ce fléchissement atteint d'ailleurs son point le plus bas dans le troisième trimestre de l'année 1933, où le nombre de traductions publiées en l'Allemagne est de 60, ce qui la met, d'ailleurs pour ce troisième trimestre de 1933 seulement, au dixième rang parmi les treize pays qui figurent à l'*Index translationum* à cette date. Cet affaiblissement tout à fait accidentel de l'activité des traducteurs allemands relève sans doute d'une cause d'ordre plus général. Un autre trait frappant de ce « recensement » des traductions publiées en 1932 et dans les premiers neuf mois de 1933, c'est la place qu'y occupent la France et l'Italie. Si en 1932 la France arrive la première, en 1933 cette situation est renversée en faveur de l'Italie. Elle est renversée si nettement que, pour toute la période de l'existence de l'*Index translationum* (21 mois), l'Italie demeure la première avec 1.328 ouvrages traduits et la France la suit d'assez loin avec 1.130. Dans ce classement général (pour 21 mois), l'Allemagne obtient de justesse, avec 954 positions, la troisième place, profitant d'un fléchissement des traductions en Pologne qui demeure quatrième avec ses 941 ouvrages traduits. Les Etats-Unis et la Grande-Bretagne accusent ensemble un nombre fort appréciable de 1.211 ouvrages traduits, nombre faible pourtant, si l'on tient compte de la masse immense des lecteurs de ces deux grands pays réunis. Reste à souligner l'effort considérable de l'Espagne (et des pays de langue espagnole) qui arrive cinquième avec 879 ouvrages traduits, ainsi que celui de la Tchécoslovaquie et de la Hongrie, avec 321 et 245 respectivement, pour les neuf mois de 1933 seulement. Ajoutons que, pour la même période de neuf mois de 1933, le Danemark figure pour 149 traductions, la Suède pour 129 et la Norvège pour 80. Enfin l'U. R. S. S., pendant les six premiers mois seulement de 1933, a publié 439 traductions.

Cette brève et sans doute déjà trop longue énumération permet de constater: 1° l'existence dans quelques grandes littératures — italienne et française avant tout — d'une puissante tendance à élargir les limites de l'expérience intellectuelle collective, d'assimiler et d'utiliser les valeurs spirituelles des autres, volonté fidèle à l'antique et noble ambition

qu'exprima jadis le poète: *Nil humani a me alienum puto;* 2° l'existence d'un système anglo-saxon relativement fermé, se suffisant plus ou moins à lui-même; 3° l'apparition en Allemagne d'une tendance — ceci n'est évidemment qu'une simple hypothèse — à freiner le mouvement d'importation littéraire et scientifique au profit de la création nationale.

Ainsi, pour éclairer ce que j'appelle le mouvement centripète de la traduction (importation dans un pays déterminé des œuvres étrangères traduites), l'*Index translationum* met à notre disposition de bien précieuses et, pour la plupart, fort précises informations statistiques et bibliographiques. Il en est tout autrement si l'on veut mesurer et caractériser le mouvement d'expansion ou d'exportation d'une littérature nationale. On peut, il est vrai, compter un à un les ouvrages traduits d'une seule littérature, dispersés dans les compartiments de tous les autres pays. Je me suis livré à cette tâche fastidieuse et souvent bien ingrate, ingrate parce que dans la bibliographie de plusieurs pays la langue du texte original bien souvent n'est pas signalée.

De ces sondages incomplets et imparfaits à la fois (incomplets car je ne l'ai fait que dans les sept pays seulement, imparfaits à cause de l'imperfection même de l'*Index*), il résulte avant tout que les littératures dont l'expansion semble la plus forte sont: l'anglo-américaine, l'allemande et la française, avec une nette supériorité numérique pour la première: 1.528, 949, 875 respectivement (2). Ceci n'était pas difficile à prévoir. Par contre, l'expansion numérique de la production littéraire et scientifique italienne nous réserve ici une bien fâcheuse déception. Cédant le pas nettement au russe et au latin (524 et 276 respectivement), dépassant il est vrai le nombre de traductions faites du grec et du polonais, les traductions italiennes se chiffrent par 190 dans les sept pays et occupent ainsi la sixième place. Ainsi l'expansion italienne me paraît être ici nettement déficitaire. Il s'agit, je le répète, d'un dénombrement incomplet et imparfait. Cependant, voici quelques chiffres caractéristiques. En 1932 et dans les trois premiers trimestres de 1933, l'Italie a traduit 299 ouvrages

(2) Encore une fois je souligne que ces chiffres et tous les autres qui vont suivre ne s'étendent qu'aux sept pays précités, et d'autre part, même dans ces limites, ils n'ont rien de rigoureux.

français, et la France à peine 63 italiens. La Hongrie a traduit (pendant les neuf mois de 1933) 89 publications allemandes et 11 italiennes. Enfin, l'U. R. S. S., pour 179 ouvrages allemands, n'a traduit, pendant les six mois de 1933, que 5 italiens. Cette situation injuste, faite à la magnifique littérature italienne, m'a semblé mériter d'être signalée.

Un autre fait que je voudrais marquer, c'est d'une part une égale distribution, à travers le monde, de traductions des ouvrages anglais, et, d'autre part, un déséquilibre frappant dans la distribution des traductions allemandes et russes. Ainsi, par exemple, l'U. R. S. S., nous l'avons vu, a traduit pendant les deux trimestres de 1933, 179 ouvrages allemands, 100 anglais, 29 français, 6 polonais et 5 italiens. Pareillement, la Hongrie avec ses 89 traductions de l'allemand (pendant les trois trimestres de 1933) a 53 traductions de l'anglais, 24 du français, 11 seulement de l'italien. Par contre, en France, en Italie et en Pologne, ce goût pour traduire les ouvrages allemands est plus mesuré et se partage d'une façon plus harmonieuse entre les différents pays. L'Italie, par exemple, a publié pendant vingt et un mois 299 ouvrages traduits du français, 268 de l'anglais et 142 de l'allemand. Quant aux traductions du russe, elles sont nombreuses dans deux pays avant tout: en Allemagne et en Pologne, 180 dans chacun de ces deux pays, tandis qu'en Italie, en France et en Angleterre, elles ne représentent que 63, 47 et 26 respectivement (pour les vingt et un mois).

En somme, de toutes ces explorations provisoires se dégagent les faits suivants: 1° une tendance nette en faveur des traductions des trois langues anglaise, allemande et française, résultant avant tout de la connaissance si répandue de ces trois parlers, ainsi que d'un certain préjugé favorable à l'ensemble de la production intellectuelle de ces pays; 2° l'existence d'une zone moyenne s'étendant du russe à l'espagnol et englobant dans l'ordre suivant: russe (524), latin (276), italien (190), grec (101), polonais (89), espagnol (81); 3° la vitalité d'échanges des littératures norvégiennes (67), ukrainienne (58) (3), danoise (56), hébraïque (46), sué-

(3) Remarquons toutefois que les traductions de l'ukrainien se concentrent surtout en Pologne: 44 sur 58.

doise (40), hongroise (34), tchécoslovaque (32), hollandaise (26); 4° enfin, faiblesse excessive de l'expansion du serbe; 6 traductions dans les 7 pays.

Toutes ces considérations hâtives n'ont évidemment pour but que de signaler l'importance du sujet et sa constante actualité. En effet, la création d'une chronique périodique du mouvement de traduction semble s'imposer.

Si je n'ai parlé ici que de chiffres, je n'oublie point que les vérités statistiques sont sinon des vérités mortes, du moins des constatations qui comportent de multiples interprétations. On sait par exemple que le nombre trop grand de traductions dans un pays ne signifie pas toujours la santé, mais parfois une hypertrophie nuisible à l'équilibre des échanges intellectuels, une hypertrophie occasionnée par certaines dispositions fâcheuses du marché. Ainsi à côté de la complication des nombres, il y a la complexité des valeurs qualitatives. Une belle traduction de Dante (4), de Cervantès, de Gœthe ou de Mickiewicz pèse plus, esthétiquement parlant, que des centaines d'ouvrages à portée esthétique et morale éphémère. Cependant, le nombre, la donnée statistique et bibliographique nous fournit un cadre indispensable pour nos méditations (sur les phénomènes de dumping, sur les faux échanges, etc.), et peut-être aussi pour nos futures décisions. En effet, le problème de « l'économie dirigée », dans le domaine des traductions, hante sans doute plusieurs esprits...

Z.-L. ZALESKI.

LETTRES NEO-GRECQUES

Diglossie. — Pétros Vlastos : ***Greek Bilingualism** and some parallel cases;* Hestia, Athènes. — Louis Roussel : *Grammaire descriptive du **Roméique** littéraire;* Ed. de Boccard, Paris. — Timou Malanou : *O Poïtis K. P. Kavafis*; Govostis, Athènes. — Thr. Castanakis : *Mystiria tis Rômiosynis;* Hestia, Athènes. — G. Théotokas : *Argô;* Pyrsos, Athènes. — Tatiana D. Stavros : *Ekeinoi pou émeinan.* Athènes. — Taki Dimopoulos : *O Dithyrambos tou Rodou tou Sikélianou*; Kyklos, Athènes. — **Mémento.**

Il nous est arrivé maintes fois d'aborder dans ces chroniques le problème de la **diglossie** en Grèce. Nous nous sommes efforcé d'en établir le caractère et d'en chercher, sans

(4) Je pense ici à celle si fervente et si fidèle à la fois de M. Henri Longnon.

aucun parti-pris, les solutions. Mais peut-être ne l'avons-nous jamais défini assez nettement pour éviter de laisser croire que le phénomène était spécifiquement néo-grec. A peine avons-nous signalé brièvement certaines analogies avec telles autres langues de l'orient, le turc par exemple. Nous avons omis de présenter la diglossie dans ses divers climats internationaux et jusque dans le passé grec.

C'est ce que vient précisément de faire, avec une singulière vigueur, M. Pétros Vlastos dans **Bilinguisme grec et quelques cas parallèles,** deux conférences données à l'Université de Londres en octobre 1932 et réunies en un récent volume, pour l'édification des profanes. Nous ne pouvions saisir meilleure occasion de revenir avec détails sur un sujet vital pour l'avenir de la Grèce intellectuelle, et pour appuyer nos préférences de valables raisons. Qu'il soit bien entendu, d'ailleurs, que nous ne songeons point à ravaler les mérites réels de telles ou telles œuvres, dont les auteurs auraient évité de choisir le démotique pour instrument. Ces derniers se seraient simplement placés, selon nous, en état d'infériorité vis-à-vis de leurs émules mieux avisés.

En réalité, dès que le sujet s'élève, on n'écrit à peu près nulle part la langue que l'on parle. Du moins, dans la plupart des pays européens, s'il y a différence de vocabulaire et de syntaxe, l'unité de grammaire est-elle étroitement sauvegardée. Il n'en va pas de même en Grèce. Tout est artificiel dans la *catharévousa* et elle n'est d'aucun temps. Elle résulte d'un préjugé de fausse noblesse perpétué depuis plus de mille ans et favorisé par l'orthographe, et il est probable qu'on pourra l'enseigner pendant de nombreuses années encore, sans que le peuple consente à la parler jamais. Le scolasticisme a la vie dure. Les authentiques chefs-d'œuvre, ceux où la vie éclate, marquent les étapes de ses morts et de ses renaissances; car ils font oublier les modèles anciens, mais pour en fournir d'autres aux maniaques de l'imitation.

M. Vlastos, qui est un démoticiste intégral, mais qui est surtout guidé par l'amour de la pure vérité scientifique, ne saurait se prononcer sur le degré d'artificialité de la langue d'Homère; mais il dénonce avec force les méfaits

de l'ionisme littéraire à partir d'Hésiode. Exception faite pour Archiloque, Sappho, Alcman, et même pour Pindare dont le cas est discuté, l'archéomanie fut le fait de la plupart des poètes lyriques de l'ancienne Grèce et aussi de nombreux prosateurs depuis Hérodote. Les chœurs de tragédie offrent un invraisemblable mélange de formes dialectales périmées et n'ayant aucun rapport avec le langage du temps. Il faut arriver jusqu'à Euripide et jusqu'à l'incomparable Platon pour voir rentrer la vie dans le Verbe littéraire. L'usure atteint enfin le prestige des modèles séculaires. La période attique marque la coïncidence enfin rétablie entre le langage parlé et le langage écrit; mais ce sont les formes attiques qui vont devenir l'objet d'une nouvelle idolâtrie plus dangereuse que la première. Cependant, un siècle et demi avant notre ère, l'unité linguistique des pays grecs était un fait accompli. On peut presque dire que, depuis lors, le fossé n'a cessé de se creuser chaque jour plus profond entre les atticistes d'imitation et les popularistes, parmi lesquels il faut compter ceux à qui l'on doit la rédaction des Evangiles. Les avis sont partagés sur l'importance de la diglossie dans l'ancienne Grèce. Selon M. Vlastos, elle se limita à la littérature et n'envahit sérieusement que la Poésie. Tous les actes publics furent rédigés dans la langue parlée. Au contraire, le faux attique devint l'idiome officiel de Byzance et de l'Eglise orthodoxe, et les émigrés du Phanar lui ont gardé tous ses privilèges dans la nouvelle Athènes, en dépit des retentissantes victoires littéraires du démotique. A la faveur du néo-classicisme occidental et de son influence, le Scolasticisme bénéficie même d'un regain de vigueur, et il est certain que la bataille n'est pas près de prendre fin. Dans son essai bourré d'aperçus originaux, M. Vlastos étudie un certain nombre de cas semblables, en Italie malgré Dante, en France malgré *La Chanson de Roland* et Villon, en Chine, en Turquie, dans l'Inde; puis il revient vers le monde grec et fait l'historique de la *catharévousa* depuis les origines jusqu'à nos jours, sans omettre de mentionner le bon combat livré parfois en faveur du démotique par des écrivains puristes, mais clairvoyants, tel Emmanuel Roïdis.

Mais le Scolasticisme est protéiforme. Ainsi Du Bellay, en France, proclame la nécessité d'abandonner définitivement le latin comme langue littéraire, mais préconise d'introduire en français l'excellence des formes latines. Le français fut ainsi en partie détourné de sa voie propre. L'exubérance de son vocabulaire natif fut soigneusement élaguée, et l'on se mit, pour les besoins de la Science expérimentale, de la politique et de la jurisprudence, à emprunter des mots, non seulement au vieux fonds latin, mais à diverses langues telles que l'italien, l'espagnol, voire même l'hébreu et surtout le grec. Je ne sais si le français aurait pu se passer entièrement de pareils emprunts savants. Les Allemands l'ont tenté pour leur langue et, à leur exemple, maints autres peuples nouvellement nés à la vie indépendante; mais le succès n'a pas toujours répondu entièrement à leurs efforts. Dans la même tendance, un grand grammairien breton, M. François Vallée, a montré récemment que la langue d'Armorique pouvait aisément se passer du secours de quiconque pour tout exprimer de la vie intellectuelle et scientifique contemporaine. Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que les conseils de Du Bellay, analogues par certains côtés à ceux de Coraïs en Grèce, n'aient abouti pour le français à une sérieuse perte de sève.

En français, le *purisme* n'eut aucune action sur la grammaire, qui resta celle de la langue parlée. L'on s'est borné à incorporer au vocabulaire des termes empruntés à la langue mère, le latin, et à les affubler de flexions modernes. Le retour au fonds ancestral fait partie des préoccupations nationalistes chez tels et tels, les Allemands par exemple, et aussi les Italiens, suivant l'impulsion donnée par D'Annunzio. Chez les Roumains, le purisme consiste à éliminer le plus possible de vocables d'origine slave, pour les remplacer par des termes latins. Ces vocables slaves sont pourtant de source populaire, et font partie de la langue parlée, au même titre que les mots d'origine normande dans l'anglais. M. Vlastos niera-t-il, toutefois, qu'il y ait un purisme anglais de la prose didactique qui cherche aujourd'hui encore ses meilleurs moyens d'expression dans le vocabulaire français? C'est que, malgré sa grammaire germanique, l'anglais savant

est de tradition latine. Sous ce rapport, il se sépare nettement des autres langues de son groupe, comme il s'en sépare par les imprégnations celtiques dont il témoigne. Serbes et Russes ont connu un purisme à base de slavon ecclésiastique, et dont les modes byzantines sont responsables. Ils sont revenus contemporainement à leur génie propre, ce qui ne veut pas dire que le goût du mot rare à effet ait disparu de leur poésie. Tout au contraire. L'art du Verbe est une création, et, si les éléments de cette création doivent être obligatoirement empruntés à la vie, il ne s'ensuit pas que le mimétisme soit de rigueur et, quand il intervient avec excès, il ne peut que détruire la spontanéité. Seule la langue maternelle est capable, dit avec raison M. Vlastos, de procurer au poète le moyen d'exprimer la passion. Dans le choix et dans l'arrangement des mots, il reste le maître. Mais, en aucun cas, il ne peut contrevenir au génie de la langue parlée. Prétendre, comme le fait M. R.-M. Dawkins, que le moderne démotique des Grecs (*The Journal of hellenic Studies*, 30 June 1934) est aussi artificiel que n'importe quelle *catharévousa* nous fait l'effet d'une exagération peu scientifique. L'écrivain, en effet, a besoin d'une régularité grammaticale et d'une fixité de valeurs qui répugnent le plus souvent au langage parlé. Nulle part ailleurs qu'en Grèce (je parle pour l'Europe), il n'y a aujourd'hui *diglossie* véritable; car l'unité grammaticale est une chose définitivement acquise dans toutes les langues; mais les moyens d'enrichissement, au regard des acquisitions nouvelles de la civilisation, diffèrent pour chacune d'elles. Et il ne me paraît pas douteux, sous ce rapport, que le triomphe éventuel du démotique n'aille pas dorénavant, en Grèce, sans de nombreux emprunts, non seulement à la *catharévousa,* mais aux langues étrangères, comme il est facile de le constater dès maintenant.

Il n'existe pas de langue littéraire qui ne soit le produit de la codification d'un dialecte ou de plusieurs sur la base d'un seul. Ainsi, l'italien est issu du florentin; le français a trouvé ses assises dans le dialecte de l'Ile-de-France, sans laisser de subir fortement l'influence du normand et du picard. Il n'en va pas autrement pour le roméique littéraire commun, qui a cherché ses cadres dans les parlers du Sud,

et sur lequel jusqu'ici les dialectes du Nord et des îles n'ont que faiblement agi, ce qui a pu faire dire à M. Louis Roussel dans la préface de sa **Grammaire descriptive du Roméique littéraire** :

> Qui peut affirmer que le roméique littéraire d'aujourd'hui n'est pas une brillante langue d'oc? Même s'il en doit être autrement, il subira l'influence des parlers du Nord, et nul ne peut savoir jusqu'à quel point.

Par ailleurs, M. Louis Roussel prévoit une évolution analogue à celle de l'italien et des langues romanes, par destruction progressive de la déclinaison, élimination des formes doubles et restriction des éléments variables. En même temps, l'apport des mots savants détruira la régularité phonétique actuelle.

Quoi qu'il en puisse être, ce n'est point par de telles anticipations que se recommande particulièrement le monumental travail de M. Louis Roussel, effectué tout entier, avec la plus parfaite rigueur scientifique, sur documents puisés au sein des œuvres de la Renaissance littéraire grecque contemporaine exclusivement. M. Louis Roussel se sépare nettement de tous ses devanciers en la matière, en ce qu'il néglige délibérément toute préoccupation historique, pour ne s'attacher qu'aux phénomènes grammaticaux actuels d'ordre écrit. Les moindres nuances de prononciation et d'accent n'en sont pas moins minutieusement étudiées. Avec M. Louis Roussel, il n'est pas besoin de connaître préalablement le grec ancien, pour s'initier au roméique. La Grammaire descriptive de l'éminent linguiste, notre ami, est un manuel pratique et complet, grâce auquel on peut apprendre le roméique, comme on ferait de n'importe quelle langue étrangère. Un système original de transcription en lettres latines, complétées de signes diacritiques indépendants, permet de distinguer nettement les linéaments sonores des mots, que défigure en grec une orthographe compliquée. La conjugaison, dans son double aspect, perfectif et imperfectif, est remarquablement traitée, ainsi d'ailleurs que chacune des parties du discours, et la dérivation. Ce livre est une clef, et cette clef peut rendre autant de services aux Grecs qu'aux

Français curieux de s'instruire et d'échapper au préjugé. M. Louis Roussel constate, codifie d'après les faits, mais ne légifère point dans l'abstrait. Qui soutient le contraire n'a pas compris.

Ayons la franchise d'avouer que, dans le gâchis linguistique actuel, il devient parfois difficile aux non-initiés de faire le point, surtout quand l'on prétend ne juger des choses que littérairement. Nous ne dirons rien du Règlement orthographique récemment élaboré par l'Académie grecque, si ce n'est qu'il n'est pas plus logique que le système dont les gens du XVIe siècle ont infligé le supplice aux Français.

Il est curieux de voir avec quelle faveur les Grecs accueillent, en général, les élégantes erreurs qui viennent de Paris. Seraient-ils dépourvus de véritable esprit critique? Pas le moins du monde. Mais la *catharévousa* est un mauvais instrument de formation intellectuelle, et quelques-uns seulement parviennent à sauvegarder la netteté de leur jugement. Tel M. Tinos Malanos, qui analyse dans une étude sans parti pris et minutieusement fouillée la Vie et l'Œuvre du **Poète K.-P. Kavafis.** Kavafis, le dernier des Alexandrins, a fait depuis sa mort couler pas mal d'encre. L'inversion sexuelle et l'orgueil démesuré ont fait de cet autodidacte un poète amer de la décadence et de la tristesse, encore qu'il ne se livre qu'à demi sous les divers masques historiques qu'il se plaît à emprunter. Un grand poète? Je crois que non. Un cas original plutôt. Au surplus, l'on ne saurait conclure sans avoir lu les pages plutôt dures de M. Vlastos : *Kavafis, le Stoïcien.* Ce n'est pas, toutefois, de sa langue que nous lui ferons grief, mais bien plutôt d'avoir fermé la porte qui ouvre sur la Vie.

La Vie! C'est elle qui doit l'emporter en fin de tout compte, et les modernes romanciers de la Grèce semblent l'avoir compris. Mais, en général, autant les meilleurs d'entre eux, M. Castanakis par exemple dans **Les Mystères de la Romaïcité,** M. Théotokas dans **Argô,** excellent à brosser de main de maître des tableaux de mœurs, à camper vigoureusement ou pittoresquement leurs personnages, autant ils répugnent à centrer l'action, à simplifier l'intrigue, à en ordonner les péripéties selon une solide architecture. Et pourtant, il y a

dans ces œuvres un bouillonnement de source, et leurs auteurs savent utiliser toutes les ressources de leur langue.

La réédition des beaux contes (une *Légende des Siècles* hellénique) : *A l'Ombre du Figuier* de M. Pétros Vlastos montre excellemment que les Grecs sont particulièrement doués pour le récit court. Et que dire de la déchirante série dédiée par Mme Tatiana Stavros aux misérables créatures qui ont souffert loin du front de combat? **Ceux qui sont restés** est un livre de poignante tendresse humaine, et il ne pouvait être écrit que par une femme. En une suite d'épisodes d'un tragique intense, c'est tout le drame de la famine à Constantinople durant la guerre qui défile sous nos yeux horrifiés. Pourtant l'auteur ne met aucune outrance dans ses peintures. Au contraire, l'émotion jaillit de menus détails vécus, dont il est impossible de contester l'exactitude. Voilà un livre à placer à côté du *De Profundis* de M. Myrivilis, et celui de Mme Stavros fait plus profondément réfléchir encore sur la criminelle et incompréhensible folie des hommes.

Cette folie, M. Angélos Sikélianos, qui n'est pas seulement un incomparable poète, mais aussi un grand réalisateur d'idéal, un grand cœur servi par un lumineux cerveau, est allé interroger Orphée pour essayer de la guérir par la création de nouvelles amphictyonies delphiques. Nous aimerions pouvoir nous arrêter longuement sur cette œuvre de communion pan-humaine et d'abord sur le beau livre d'exégèse orphique que M. Takis Dimopoulos consacre au **Dithyrambe de la Rose** (pourrions-nous oublier l'impressionnante représentation du 24 avril 1933 devant vingt mille spectateurs?) ; mais la place aujourd'hui nous manque. L'édition de ce livre fait grand honneur à la vaillante revue *Kyklos*. Et l'œuvre ne cesse de se développer.

Mémento. — Il fait bon voyager à travers la romantique Espagne en la compagnie érudite et spirituelle du fin poète Costas Ouranis, l'auteur de *Sol y Sombra*, et il nous plairait de le suivre longtemps. J'avoue, au reste, sans détours que les bons récits de voyage ont autant d'attraits pour moi que les romans. Cependant, il y a dans *Apoikoi* de M. Pavlos Floros un remarquable bouillonnement de visions et d'idées, un grand charme de style; il y a dans *Hécati* de M. C. Cosma Politis bien des coups de sonde

en profondeur et un souci louable d'observation sincère. M. Valetas rive proprement son clou au Professeur Gardikas et réfute les méchantes attaques dont fut victime ce bon ouvrier de la traduction qu'est M. Lorendzatos. M. Valsa met toute sa verve aristophanesque et pirandellesque dans *I Koroïda tis Technis,* toute son ironie satirique et désabusée dans *Sur le Seuil,* et l'on voit bien, par de tels exemples, que l'Hellénisme contemporain, malgré toutes les épreuves qui l'assaillent, fait feu et flamme. Un gros volume : *La Grèce actuelle,* publié par les soins du ministère des Affaires Etrangères, et qui consacre quelques pages substantielles à la littérature, renseigne là-dessus.

La Poésie nous conquiert mieux encore, et pourtant nous devrons nous borner aujourd'hui à une simple énumération. Les *Tragoudia tou ponou* de M. Tsirimokos sont tout parfumés de souffles agrestes et lyriques à souhait. Les *Stigmes tis éparchias* de M. Alekos Frangos font parfois songer à Krystallis et nous offrent une paraphrase réussie du *Cantique des Cantiques.* Le puissant et très ordonné recueil parnassien de M. Ap. Mammélis, dont la renommée n'est plus à faire : *Pnoï kai Techni,* est tout rempli de fleurs et d'oiseaux. En de grands vers sonores et colorés, d'inspiration très variée, M. Orestis Laskos déroule *Le Film de la Vie.* Dans *Apli Phosphora,* M. Glafkos Alithersis, dont Chypre peut à bon droit se glorifier, nous offre en mélange des méditations lyriques, des élégies, des Odes, dont une d'un beau mouvement dédiée à Costis Palamas, et des satires d'une forme parfaite. Le poète publie en même temps une précieuse notice sur son compatriote Lipertis, le Théocrite chypriote, dont nous avons dit ici les mérites.

Reçu également *Sto Vourko,* un acte de M. Vassos Hiliopoulos, *Médée* d'Euripide admirablement transposée par M. Kouli Alépi, *I Teleftaies meres tou Iouda,* de M. Michaïl Akylas, et toute une série de brochures littéraires et philosophiques, éditées par *Erevna* d'Alexandrie, sur lesquelles il nous faudra revenir. A plus tard également les revues.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES BRESILIENNES

Dante Costa : *Feira Desigual,* Editorial Duco à Rio. — F. Mangabeira Albernaz : *O Homem e a Mulher,* éditions A Luva, Bahia. — José Lins do Rego : *Doidinho,* éditions Ariel, à Rio. — Marques Rebello : *Tres Caminhos,* id. — Jorge de Lima : *Poemas escolhidos,* Adersen, éditeurs, Rio. — Benjamin Lima : *Esse Jorge de Lima,* id. — Francisco Karam : A Hora espessa, Ariel, id.

C'est de jeunes écrivains que je dois m'occuper cette fois,

M. Dante Costa, par exemple, faisant ses débuts avec **Feira Desigual.** Originaire de Belem, il découvre Rio de Janeiro et la vie complexe de la grande ville avec des yeux qui ne sont pas blasés. Parmi les fleurs éclatantes et les fruits exotiques, — pour nous, — il sait cataloguer des types précis, voir les hommes en sueur, les femmes pauvres, plantureuses et mal vêtues, les marchés bruyants, les dentures éclatantes qui rient en liberté, comme aussi les adolescentes sentimentales qui ne sont pas blondes, des coquettes fardées et des mélancolies nocturnes de promeneur solitaire sous les feux électriques. Des croquis de la fête du Carnaval, échelonnés selon les milieux sociaux, depuis la populace noire et tumultueuse des faubourgs jusqu'aux réunions élégantes et raffinées des favorisés de la fortune, il passe à des notations rapides de chercheur, à des contes brefs où le schéma d'une heure de vie d'un homme ou d'une femme aboutit à quelque geste caractéristique. Si les situations de ses personnages en fête sont « inégales », l'attention qu'il leur accorde est toujours incisive, et dans un ensemble un peu papillotant, son ironie s'affine en un joli mouvement de jeunesse qui emporte agréablement le tout.

J'imagine que le « drame » de M. Francisco Mangabeira Albernaz, où l'application est évidente, est également une œuvre de début. **O Homem e a Mulher** nous montre d'abord, sur une scène séparée en deux, l'homme et la femme isolés, lui, harcelé par les obligations professionnelles, elle, toute à ses caprices, à ses exigences futiles, à ses rêves faux. Pour expliquer la psychologie de l'un et de l'autre, deux formes long voilées se dressent à leurs côtés, au fond, s'agitent, parlent, car ce sont « l'âme de l'homme » et « l'âme de la femme ». Ainsi éludé l'importun problème des liaisons de l'âme et du corps, nous entendons à la fois ce que disent les personnages et ce qu'ils pensent vraiment. Les deux héros, encadrés de nombreux personnages épisodiques où l'on retrouve les relations, le public, se recherchent, se rencontrent, s'attirent mutuellement, s'accordent et se marient. Vient ensuite la lune de miel en ses différents quartiers, puis l'ami d'enfance, retour de lointains voyages, qui séduit l'épouse. Sans imprévu, le mari outragé riposte en tuant

celle-ci. Et l'Ame de l'Homme alors d'invectiver le malheureux:

Criminel! Un instant de courage et de dignité!... Prends ce revolver, lève-le à hauteur de ta tête, mets le canon dans ton oreille, ajuste-le bien, et tue-toi... tue-toi! Que prétends-tu de la vie? Rien: tout est fini... plus rien...

Mais l'intéressé conclut:

Je suis le dernier des misérables... indigne à mes propres yeux, même ainsi, je veux vivre... je suis homme... je suis l'Homme...

Est-ce donc une thèse que l'auteur a simplement concrétisée? Il y avait dans ce dédoublement de l'âme et du corps, d'une naïveté de « mystère » primitif, un artifice dont on eût pu tirer des jeux de scène moins pleurards. M. Mangabeira Albernaz le reprendra peut-être un jour en comédie, à moins que le cinéma ne le lui souffle.

Doidinho est une histoire de collège, récit dont le succès a été vif parce que l'auteur, José Lins do Rego, nous avait fait connaître précédemment son héros dans un autre roman, *Menina do Engenho,* sincère et coloré. Ce petit Carlinhos, dont le père a tué sa femme dans un accès de folie, a grandi à la campagne près d'un oncle et d'une tante d'une rare bonté, témoin de scènes curieuses comme le retour en raz de marée des eaux dans le lit de la rivière mis à sec par l'été, ou la visite de « courtoisie » du chef de bande Silvino et de ses douze malandrins, et l'incendie de toute une étendue de plants de canne desséchés, venant assaillir en pleine nuit les chaumières isolées. A douze ans, une métisse lui cède et lui passe les premières brûlures du libertinage. Comment n'aurait-on pas été curieux de connaître la suite des aventures de l'enfant, paradoxalement « dessalé » par la vie rurale des plantations à sucre? Au collège, après cette enfance débridée, sa personnalité s'assouplit aux contraintes de l'institution, jusqu'au moment où il s'enfuit, exécédé. Les bizarreries pédagogiques de *Seu* Maciel, directeur de l'institution en province lointaine, la mort de son petit camarade Aurelio, un amour platonique pour Maria-Luiza, permettent au romancier de dépeindre avec délicatesse le milieu nouveau et les personages qui entourent son héros, avec un

talent qui ne se force pas, sans amplifications ni parti pris. Sans doute va-t-il le suivre désormais dans la vie où, « enfant de fou », chargé d'hérédités inquiétantes, patronné par des collatéraux bienveillants, il va mettre ses aspirations à l'épreuve des réalités. Si José Lins do Rego garde alors la même homogénéité de ton et s'il est aussi heureux dans la rencontre des épisodes, sans prétendre au roman-fleuve, il s'assurera une notoriété enviable de narrateur séduisant et sobre.

Autre conteur qui ne gâche pas ses moyens en prodiguant le volume annuel, M. Marques Rebello a laissé passer trois étés sur *Oscarina,* histoires de pauvres gens des faubourgs et de la banlieue de Rio, avant de se séparer du manuscrit de **Tres Caminhos.** Il compatit aux embarras et aux revers de toute une classe sociale, à travers les individus. La guerre européenne et ses conséquences ont ébranlé bien des situations moyennes au Brésil, les soucis d'argent des parents ont assombri précocement l'atmosphère familiale de ceux qui arrivent à présent à la trentaine. *Tres Caminhos,* trois chemins, trois personnages. Lignes de vie, comme le spécifia M. Luc Durtain? Pas tout à fait, car les héros de M. Marques Rebello sont des enfants, à peine des adolescents, et leurs premiers deuils, leurs premiers caprices, leurs premières amourettes n'ont pas de conséquences en tant qu'épreuves du caractère. « Si je ne les ai pas continués, dit l'auteur, ce n'est pas par négligence ou par incapacité. La compassion de ne pas leur donner de destins a parlé plus fort. » A son petit voisin, qui lui écrit tous les jours en cachette des lettres passionnées, Dulce soupire: « Ah! si j'étais riche! » Une faillite, le déménagement de l'une des familles et les deux amoureux décidés ne se sont plus revus. M. Marques Rebello sait être de son temps et de son moment, ce qui l'a conduit à une large compréhension de l'humanité.

Jorge de Lima n'est plus un débutant, bien que n'ayant pas encore tourné la quarantaine. L'an dernier, il publiait *O Anjo,* conte lyrique autant que roman, œuvre d'animateur d'images insoucieux des strictes vraisemblances. Cette année nous arrivaient ses **Poemas escolhidos,** en même temps qu'une étude développée sur son œuvre et sa personnalité,

par Benjamin Lima. L'auteur et son presque homonyme biographe sont-ils parents? On va le demander partout, dit un avertissement qui ne manque pas de malice, d'accord avec le titre de l'étude, en exclamation: **Esse Jorge de Lima!** tandis qu'en réalité «les deux Lima qui se trouvent ici viennent de contrées toutes différentes, sont *caboclos* de villages bien distants l'un de l'autre.» Quoi qu'il en soit, Benjamin Lima nous signale «ce Jorge de Lima» comme le meilleur des cadets le ferait d'un aîné de mérite. Le romancier de *Salomão e as Mulheres,* l'essayiste, le professeur de littérature au gymnase de Maceio, le poète moderniste sont présentés, plutôt que commentés par lui, avec un humour qui ne dessert pas l'intéressé.

Varié et multiple toujours, il change si bien d'une pièce à une autre, tant dans l'essence que dans la forme, qu'il est difficile de le reconnaître dans la succession vertigineuse des avatars et des déguisements.

Ces poèmes choisis le montrent bien tel, certains d'entre eux ne parvenant pas à m'échauffer, parce que l'émotion lyrique tombe quand l'abondance de l'inspiration aboutit à une quasi nomenclature, et le plus grand nombre ayant la couleur, le brio, la sûreté des onomatopées, la puissance de suggestion qu'il faut, tels *Chango, Fulo, Enchente*... Jorge de Lima nous conduit bien dans le «monde de l'enfant impossible» évoqué au début de son recueil, de ce petit garçon qui a brisé tous ses jouets coûteux — comme le poète le moule du beau vers parnassien, — mais qui ne s'endort pas le soir, et tire de rien, les yeux ouverts, les merveilles de son rêve.

M. Andrade Muricy, qui préface **A Hora espessa,** nous apprend que les ancêtres de l'auteur étaient libanais et même, dans le lointain des siècles, phéniciens. La famille de Francisco Karam est aujourd'hui fixée loin de la mer, dans le sertão fertile, et c'est à Araraquara que, catholique maronite et jeune homme sensuel, oriental et tropical à la fois, il a noté les coupables égarements de ses désirs, «l'obsession de regarder» et les troubles de «l'heure épaisse» où l'humanité se perpétue. Avant de conclure par des pages de profonde contrition, il sait condenser en quelques lignes

avec une rare intensité, des associations d'images qui aèrent singulièrement la mauvaise pensée:

Cela me fait un abîme dans l'être — Ce creux de ton sein — Le creux d'une onde qui s'ouvre — Et s'élève vers le ciel. — Cette onde-là m'a causé — Un tel balancement au corps... — Comme si je m'étais jeté — A fleur d'eau de l'Océan. — Ah! jeune dame — Quel grand océan là — Que ton petit corps!..

MANOEL GAHISTO.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Daniel Halévy : *La République des Comités, essai d'histoire contemporaine de 1895 à 1934,* Grasset. — Staline: *U. R. S. S. Bilan* 1934; Denoël et Steele.

C'est bien un *Essai d'histoire contemporaine de 1895 à 1934,* comme le dit le sous-titre, que M. Daniel Halévy a écrit en son livre **La République des Comités,** et cet « essai » me semble à peu près définitif. Il est impossible de mieux faire la psychologie du régime sous lequel nous vivons. Avec le livre précédent du même auteur, *La Fin des Notables,* qui éclaircissait celle de la période 1871-1875, et ses autres ouvrages où l'on trouvera de suffisantes clartés sur la période intermédiaire 1875-1895, on aura une très bonne *Histoire et Psychologie de la Troisième République,* livre que j'avais, un moment, envie d'écrire, mais à quoi bon, puisque le travail est fait?

Je prends les choses en 1895 comme l'auteur. A ce moment, nous bénéficiions d'une République à peu près conservatrice, la seule acceptable, celle qu'avait voulue Thiers (la République sera conservatrice ou elle ne sera pas), qu'avait voulue l'Assemblée (le Seize-Mai n'a pas été fait contre la République, mais contre l'Extrême-Gauche révolutionnaire, il est vrai si maladroitement que personne ne l'a compris) qu'avait voulue le pays entier (si on avait fait un plébiscite en 1871, il y aurait eu une majorité écrasante pour elle contre tous les autres partis). Sans doute, cette République conservatrice n'avait pas pu s'établir par suite des circonstances, et celle des 363, qui s'était installée à sa place était très fâcheuse, tant par sa tendance jacobine et radicale que par la fripouillerie de trop de ses représentants, mais le scandale du Panama

avait eu l'avantage de purifier l'air, et en 1895 on jouissait, avec le cabinet Méline, d'une République vraiment sage, honnête, patriote... Comment en un plomb vil l'or pur se changea-t-il? L'auteur ne l'explique pas, et c'est la seule lacune qu'on peut lui reprocher. A mon avis, ce fut l'Affaire Dreyfus qui donna le mauvais coup de barre. La Chambre de 1898 contenait 360 modérés contre 235 socialistes ou socialisants. La Chambre de 1902, élue sous le signe de l'Affaire, ne contient plus que 255 modérés contre 338 radicaux de tout acabit, et la proportion resta la même dans les Chambres suivantes de 1906, 1910 et 1914. Ce ne fut qu'en 1919 que les modérés revinrent au pouvoir avec 338 nationalistes contre 197 cartellistes (on disait alors bloc des gauches).

Ce parti blocard, qui nous gouverna de 1902 à 1919, donc pendant 17 ans, M. Daniel Halévy l'étudie avec une admirable sûreté de vues servie par une plume alerte et brillante. Le moteur de ce parti, c'est le clan socialiste marxiste de nos unifiés S.F.I.O. longtemps groupe d'appoint, mais qui, même alors, menait tout. Pendant les quatre législatures 1902-1914, Jaurès a été le vrai maître de notre politique intérieure et extérieure. Or, on ne peut nier que, quelque personnellement sympathique que fût cet orateur, son parti était tout ce qu'il y avait de plus dangereux et même de plus criminel: pendant douze ans, les socialistes ont fait tout ce qu'ils ont pu pour affaiblir et désarmer la France à l'extérieur, la ruiner et diviser à l'intérieur, et s'il n'avait tenu qu'à eux, nous aurions joui, dès 1902, du paradis des soviets, en attendant, bien avant 1914, le paradis du Kaiser!

Ce clan n'a d'ailleurs pu gouverner que par la connivence et complicité de l'autre clan, le radical-socialiste, au début beaucoup plus important que lui, mais impitoyablement grignoté par lui et qui, aujourd'hui, est presque devenu le clan d'appoint. Ces radicaux-socialistes sont donc, du coup, des criminels d'appoint, ne faisant, eux aussi, que ce qui peut affaiblir, désarmer, ruiner et diviser la France, et apportant à cette œuvre les ressources d'esprit de fripouillerie des 363 du Panama. Il y a certainement parmi eux des honnêtes gens, comme il y en avait parmi les 363, mais les chefs ne le sont pas et le milieu exhale un incontestable relent de

concussion. Le staviskisme 1932 n'a fait que répéter le panamisme de 1885.

L'âme de cette domination socialiste et socialisante, c'est la haine de tout ce qui a quelque dignité, quelque moralité, quelque indépendance, quelque soin de la grandeur ou seulement de la sécurité de la patrie. Antinationalisme, antimilitarisme, antichristianisme, antibourgeoisisme, antilibéralisme, ce bloc ne peut se caractériser que par des anti, il s'affirme en niant et en détruisant. Aucun souci général, mais d'énormes et déterminants soucis particuliers: être élu, et être réélu, et pour cela acheter les électeurs en se faisant acheter par eux: échange de bons procédés. Le fondement du bloc, c'est la boîte à votes, avec tout ce qu'implique l'exploitation d'un scrutin. les comités, les courtiers électoraux, les fiches, les délations, les manœuvres, les consignes, et par conséquent un haut organe donneur de consignes qui est la franc-maçonnerie, et un terrain indispensable aux manœuvres qui est le second tour. C'est avec tout cela que le Bloc-cartel a régné pendant dix-sept ans (comment avons-nous gagné la guerre malgré lui? il faudrait un livre pour le dire); puis pendant deux ans (1924-1926), d'où la catastrophe Herriot et le salut Poincaré; puis pendant encore deux ans (1932-1934), d'où la catastrophe Chautemps-Daladier et le salut Doumergue. Ceci ouvrira-t-il les yeux au pays? Ce n'est pas sûr! Les haines sont bien fortes, et les *anti* bien combattifs, et les loges bien disciplinées, et les pauvres électeurs bien trompés, corrompus ou abrutis!

Malgré tout, nous autres, les simples Français, nous aurons fait notre devoir en parlant net et clair, et plus spécialement M. Daniel Halévy aura droit à la reconnaissance de tous les bons citoyens. Son livre est un maître livre, et je n'en connais pas beaucoup qui soient plus forts, plus justes et plus salutaires.

HENRI MAZEL.

§

Ce petit livre à couverture rouge (naturellement!), illustrée du portrait d'un Staline sarcastique, est dans les vitrines de tous les libraires parisiens et aux devantures de toutes les papeteries-merceries. C'est dire que l'éditeur a bien fait

les choses. Reste à savoir si le but qu'il s'est assigné, qui est, je suppose, de vendre le plus possible d'exemplaires de ce petit livre, sera atteint. Car le livre de Staline et consorts n'est pas facile à lire, et de plus, étant une sorte de plaidoyer *pro domo,* est terriblement sujet à caution, comme du reste n'importe quel communiqué ou libelle officiel, ou provenant de milieux officieux. Ceci dit, voyons un peu de quoi il retourne dans le cas présent.

L'ouvrage qui a pour titre **U.R.S.S. Bilan 1934,** se divise en deux parties. La première partie, qui donne une image officielle de l'U.R.S.S. et des préoccupations de ses dirigeants, est constituée par le rapport intégral de Staline au XVIIe Congrès du Parti communiste de l'U.R.S.S., suivie d'un exposé sur le programme financier de l'Union Soviétique par M. Grinko et complétée par des notes sur le second plan quinquennal par Molotov.

La seconde partie du livre, qui peut intéresser bien davantage le lecteur étranger, est constituée par le rapport de Litvinov, commissaire du peuple aux Affaires Etrangères devant l'Assemblée du *Comité exécutif central.*

Dans ce rapport, M. Litvinov a fait remarquer entre autres, à ses auditeurs, que le monde se trouvait « à la charnière de deux ères » et « à la fin de l'ère du pacifisme bourgeois ». Après la guerre mondiale, à laquelle participèrent quarante Etats, l'univers capitaliste, aux dires de M. Litvinov, devint tout entier pacifiste. Mais, bientôt,

> une nouvelle génération montait. Elle n'avait pas connu ni vécu les horreurs de la guerre mondiale; elle n'était pas, par conséquent, entraînée par les sentiments pacifistes auxquels les gouvernements — en apparence du moins — devaient payer tribut jusqu'à ces tout derniers temps. Il devenait d'ailleurs impossible de payer ce tribut, car les actes des gouvernements étaient en opposition brutale avec toute attitude pacifique. Ainsi se termina l'ère du pacifisme bourgeois...
>
> Désormais, au lieu des problèmes de la paix, la presse bourgeoise se mit à discuter, jusque dans les détails les plus répugnants, les problèmes de la guerre. Les rencontres diplomatiques n'eurent plus pour objet le désarmement, mais l'armement...
>
> Nous n'avons pas dissimulé, disait M. Litvinov, nos sympathies pour les peuples à l'égard desquels les traités commettaient une

flagrante injustice. Nous serions donc mal venus de nous opposer à la révision de ces traités, à la condition, bien entendu, que cette révision fût effectuée par des moyens pacifiques, par des accords amiables et qu'après avoir éliminé les injustices existantes, elle n'en créât pas de nouvelles plus grandes, peut-être, encore.

Passant ensuite en revue les relations de l'Union Soviétique avec les gouvernements et les pays dits capitalistes, M. Litvinov fit ressortir que les relations avec la France étaient excellentes.

Ce qui nous unit, ajouta-t-il, c'est le désir réciproque de paix, d'une paix sincère. Indiquons toutefois que ces relations avec la France nécessitent une certaine base économique qui, nous l'espérons, sera créée par un prochain accord commercial.

Les relations avec l'Italie sont empreintes d'une grande stabilité, ce qui n'est pas le cas pour les relations avec l'Angleterre. Quant au Japon, l'Union Soviétique ne lui veut aucun mal, mais se trouve vis-à-vis de cette puissance « en état de légitime défense », et M. Litvinov lui rappelle les paroles de Staline, qui du reste furent prononcées bien avant lui par plusieurs tsars et même par le malheureux Nicolas II: « Nous ne céderons pas un pouce de notre territoire. »

Voilà qui fera réfléchir les Japonais. Du reste, dans cette question du territoire, ils ont, ce me semble, laissé passer le moment psychologique.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Camille Bloch: *Les Causes de la guerre mondiale;* Paul Hartmann. — Dr Franz Lipp: *Kriegsschuld-Kriegsende,* Strasbourg, Sebastian Brant-Verlag. — Blanche Maupas: *Le Fusillé;* Maison coopérative du Livre, 6 *bis,* rue de l'Abbaye.

Le livre de M. Camille Bloch sur **Les Causes de la guerre mondiale** est un admirable *précis historique* des événements qui se sont écoulés depuis l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand (28 juin 1914) jusqu'à l'entrée de l'Angleterre dans le conflit (4 août). L'auteur s'est proposé de faire un *récit* bref, réduit à l'essentiel, des événements de cette période, et de montrer leurs rapports et leur enchaînement;

il y a réussi de la façon la plus brillante. La multiplicité des détails qu'il fournit permet au lecteur de se faire lui-même une idée exacte de ce qui s'est passé et de formuler spontanément un jugement sur les responsabilités.

On sait de quelles accusations de « falsifications » le Livre Jaune publié au début de la guerre a été l'objet de la part des Allemands et de leurs auxiliaires français. M. Bloch, membre de la Commission de publication des Documents diplomatiques français, a pu connaître toutes les pièces conservées dans les archives du Quai d'Orsay. Son récit prouve qu'aucun des remaniements de textes du Livre Jaune n'avait de gravité : ils étaient simplement destinés à empêcher les adversaires de l'utiliser pour lire nos dépêches chiffrées. Notre diplomatie n'a d'ailleurs joué qu'un rôle *très effacé* dans les événements racontés et il est certain à l'avance que, quand nos documents sur juillet 1914 seront publiés, on pourra constater de nouveau que nous avons été pendant ce mois plutôt spectateurs qu'acteurs.

Le livre de M. Bloch renferme une autre nouveauté : c'est une étude sur l'attitude des socialistes-démocrates allemands à l'égard des événements racontés. Ceux-ci soutenaient depuis longtemps que le devoir d'un parti antimilitariste comme le leur était de s'opposer à la guerre. Leur conduite fut d'abord d'accord avec leur doctrine. Depuis le 21 juillet, le *Vorwärts* et les délégués du Parti au Bureau international protestèrent véhémentement contre la politique austro-allemande. Le *Vorwärts* du 26 juillet donna la liste de 27 meetings de protestation qui devaient avoir lieu dans Berlin et ses faubourgs. Le soir du 28 juillet, une grande démonstration amena un conflit Unter den Linden. Dans une réunion du Bureau socialiste international, qui eut lieu à Bruxelles le 29, Hugo Haase, président du Comité directeur du Parti, condamna « le crime de la déclaration de guerre » à la Serbie. Mais les socialistes allemands avaient toujours affirmé qu'en cas de guerre contre la Russie, « le seul vrai et dangereux ennemi » de l'Allemagne, ils marcheraient « comme un seul homme ». Bethmann les manœuvra sur la base de cette promesse. Le 26 juillet, Haase fut appelé au ministère prussien de l'Intérieur et on lui demanda d'empêcher les

démonstrations contre la guerre. Haase comprit qu'on voulait « exploiter l'état d'esprit du monde ouvrier, hostile au tsarisme russe ». Voyant qu'on n'avait pas réussi avec Haase, Bethmann, le 29 juillet, prit l'initiative d'une conversation avec le député Südekum, qui appartenait à la droite du Parti, à la fraction révisionniste. Südekum transmit les « ouvertures » du chancelier au Bureau du Comité directeur du Parti et, le jour même, annonça à Bethmann que sa démarche avait été « accueillie avec reconnaissance, qu'aucune action de grève d'aucune sorte n'était projetée » et que le Comité, « conscient de sa responsabilité », s'engageait à éviter l'emploi dans la presse d'un langage qui pourrait être exploité « par les partis de guerre dans les divers pays ».

Le 30, à une heure où la mobilisation générale russe était encore ignorée, Bethmann put assurer au Conseil des ministres « qu'il n'y avait rien de particulier à craindre de la démocratie socialiste », et en effet, ce même 30, la « Correspondance » quotidienne adressée aux journaux socialistes disait : « Nous ne voulons pas que nos femmes et nos enfants soient victimes des bestialités cosaques. » Le Parti semble cependant avoir encore hésité au sujet du vote des crédits de guerre. Hermann Müller vint à Paris le 1er août, pour arrêter « une ligne de conduite semblable » avec les camarades. Les Français lui opposèrent la nécessité d'assurer la défense du pays attaqué. Müller trouva « surannée » la distinction entre la guerre d'agression et la guerre défensive, car le conflit était le produit de « l'impérialisme capitaliste ». Finalement, les Français proposèrent une entente sur l'abstention de part et d'autre, mais aucun engagement ne fut pris.

Le 31 juillet, le *Vorwärts* recommanda la prudence et déclara que, si le Parti répudiait « toute part dans l'explosion de la guerre », le capitalisme n'était pas le seul coupable, il y avait aussi le tsarisme agressif. Bethmann amplifia ce mensonge. Dans le mémoire qu'il fit distribuer aux députés le 4 août, il annonça que la Russie avait pris l'initiative des hostilités par l'invasion du territoire allemand. Le groupe socialiste, s'étant alors réuni, décida par 78 voix contre 14 de voter les crédits. En séance publique, la minorité suivit

la majorité « pour sauvegarder l'unité du Parti ». Ce fut Haase, l'un des 14, qui lut à la tribune du Reichstag le manifeste reconnaissant qu'il fallait sauver l'Allemagne « du danger de la barbarie et de la réaction russes ».

Le Dr Franz Lipp, un ami de Richard Grelling, l'illustre auteur de *J'accuse,* publie sous le titre **La culpabilité pour la guerre est la fin de la guerre** une excellente brochure contenant trois dissertations fort intéressantes.

Dans la première, il montre avec quelle décision et quelle hypocrisie l'Autriche et l'Allemagne se trouvèrent d'accord pour que la première refuse d'accepter comme tardive l'acceptation *intégrale* par la Serbie, le 28 juin au matin, des conditions de l'ultimatum.

Dans la seconde, il étudie, d'après les livres de couleur autrichien, allemand et anglais, le retard de l'Autriche à déclarer la guerre à la Russie, à la France et à l'Angleterre; mais les raisons de ce retard ne sont pas celles que l'ingénieux auteur déduit des publications dont il s'est servi; la vérité est révélée par l'ouvrage du feldmaréchal Conrad, *Aus meiner Dienstzeit;* il y explique dans le tome IV que quand Berchtold, le 2 août, lui eut annoncé que l'Allemagne avait déclaré la guerre à la Russie le 1er août, à 19 heures, il lui répondit: « Que Votre Excellence dise à l'Allemagne que nous la suivrons dans tous les dangers, mais qu'il est de notre intérêt de retarder une incursion russe le plus possible, afin de pouvoir opérer notre concentration le plus tranquillement possible pour attaquer ensuite. Dans la nuit du 1 au 2, les patrouilles russes ont franchi la frontière allemande. Chez nous on n'a encore rien annoncé de ce genre; il me serait agréable que l'on retarde un peu notre déclaration de guerre. »

Le 4 août, Conrad fit la même demande pour les déclarations de guerre à la France et à l'Angleterre, afin de poursuivre les armements maritimes sans craintes d'une attaque immédiate de leurs flottes. Les textes cités par le Dr Lipp prouvent simplement que Berchtold, par susceptibilité orgueilleuse, pour ne pas avoir l'air de rendre des comptes à son allié, s'est contenté de lui donner des assurances d'agir sans lui indiquer les motifs du délai.

Dans la troisième dissertation, M. Lipp montre quelles inexactitudes Guillaume II a commises dans la lettre justificative qu'il envoya au président Wilson le 10 août 1914. Quoique la réputation de Guillaume comme fourbe et menteur soit éclatante, la cinglante démonstration de M. Lipp pourra contribuer à désabuser les Allemands qui la liront de toute confiance dans les plaidoyers du kaiser.

En 1914, Théo Maupas et sa femme étaient instituteurs au Chefresne (arrondissement de Saint-Lô); lors de la mobilisation, Théo partit en disant à sa femme : « Je reviendrai, ou il y aura bien du mal. » Il fut incorporé comme caporal au 336e régiment d'infanterie et envoyé à Souain. Le 9 mars 1915, le 336e reçut l'ordre de soutenir le 225e qui venait de s'emparer du moulin de Souain :

> Les mitrailleuses et les obus de l'ennemi rendaient toute avance impossible; le régiment refusa de sortir; par ordre, les plus jeunes caporaux montèrent sur le talus et y tombèrent sans que leur sacrifice inutile parvînt à décider les hommes à les suivre; l'attaque fut arrêtée.

Trente-six hommes passèrent en conseil de guerre pour désobéissance; seuls quatre caporaux furent condamnés et exécutés.

> Les témoins avaient été pris parmi les chefs qui avaient passé les trois jours dans les caves.

Mme Maupas raconte d'une façon émouvante le calvaire de son mari et le sien propre, adouci depuis peu par la réhabilitation des fusillés de Souain.

Mémento. — Raymond Recouly: *Histoire de la Grande Guerre;* les Editions de France (rédigé conformément aux prétentions de l'apologétique officielle, sans esprit critique ni désir d'être juste; l'issue de la bataille des frontières est attribuée « à l'insuffisance d'un grand nombre de chefs, beaucoup plus d'une centaine », qui furent limogés et « remplacés par d'autres qui, sans presque une seule exception, furent admirablement choisis »; la bataille de Guise, cette folle action qui faillit entraîner la perte totale de cinq corps d'armée, est célébrée comme « un coup de boutoir

ayant réussi pleinement »; rien sur le rôle de Galliéni; « Hentsch s'est borné à mettre un peu d'ordre... la retraite de Bülow était un fait acquis au moment où il arriva », etc.).

EMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Edmond Garnier : *Autour du monde.* Tome I : *De Paris à l'Argentine;* Figuière. 12 »

Jean Godfrin : *Les contrastes de Rome;* Nouv. Editions Argo. 15 »

Louis Mouralis : *Un séjour aux Etats-Unis du Brésil*, impressions; Presses universitaires. » »

Louis Trenker : *Les compagnons de l'Alpe.* Avec 8 illustrations. (Coll. *Les Livres de nature*); Stock. 12 »

Criminologie

Yvon Lapaquellerie : *Lacenaire.* (Coll. *Le crime dans l'histoire et la vie*); Emile-Paul. 3.75

Claude Gevel : *Deux Carbonari : Napoléon III et Orsini.* (Coll. *Le crime dans l'histoire et la vie*); Emile-Paul. 3.75

Géographie

Max Sorre et Jules Sion : *Méditerranée. Péninsules méditerranéennes.* Première partie : *Généralités. Espagne, Portugal*, par Max Sorre. (*Géographie universelle*, sous la direction de P. Vidal de La Blache, Tome VII). Avec 55 cartes et cartons dans le texte, 113 photographies h. t. et une carte en couleurs h. t.; Colin. 100 »

Histoire

Arthur Chuquet : *Guerres de la Révolution*, Nouv. édit. Avec 8 gravures h. t.; Plon. 15 »

Littérature

Pierre Charlot : *Jacques Rivière, une vie ardente et sincère;* Bloud et Gay. 12 »

Maurice Clavière : *Les heures d'or.* I : *Réflexions et poésies;* Messein. » »

Georges Collas : *Un drame d'amour en Bretagne au XVI*e *siècle : Briand de Chateaubriand et Jacquemine de Boisrioult;* Libr. Plihon, Rennes, et Edit. Aug. Picard, Paris. » »

Curnonsky et Bienstock : *Histoires de tous et de personne;* Grasset. 12 »

Dickens : *La vie de N.-S. Jésus-Christ racontée à ses enfants.* Traduit de l'anglais par Rose Celli; Nouv. Revue franç. 9 »

Arthur Garandeau : *Histoire d'une guerre (avant 1914);* Figuière. 15 »

Henrik Ibsen : *Œuvres complètes* traduites par P.-G. La Chesnais. Tome sixième : *Œuvres de Kristiania, second séjour* (suite). *La Comédie de l'amour. Les Prétendants à la Couronne;* Plon. » »

Marcel Jouhandeau : *Images de Paris;* Nouv. Revue franç. 12 »

Paul Lesourd : *Le roi Albert, homme de devoir.* Avec un portrait; Edit. des Portiques.

Victor Mardrus : *Les rythmes de l'abime*, avec ou sans rimes, pamphlet; Figuière. 6 »

Musique

Joseph Desaymard : *Emmanuel Chabrier d'après ses lettres. L'homme et l'œuvre.* Préface d'Alfred Cortot. Avec des illust.; Fernand Roches. 18 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Louis Madelin : *Verdun.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3.75

De Rerva : *Feuillets d'un carnet de campagne 1914-1918;* Figuière. 15 »

Poésie

Willy R. Castel : *La lyre en toutes ses cordes;* Larose. » »

Jean-François Dupeyron : *Patience dans l'azur 1930-1934;* Cahiers du Fleuve, Bordeaux. » »

Philadelphe de Gerde : *Bernadeta;* Privat, Toulouse, et Didier, Paris. » »

Gina Sandri : *Limites;* Edit. du Trident. » »

Politique

André Chevrillon : *La menace allemande. Hier et aujourd'hui;* Plon. 13.50

Léon Mirman : *La route nationale;* Fayard. 12 »

*** : *France d'abord;* Emile-Paul. » »

*** : *De Weimar au chaos.* Journal politique d'un général de la Reichswehr. Traduit de l'allemand par Henri Thies; Nouvelle Revue critique. 18 »

Questions militaires et maritimes

Claude Farrère : *Histoire de la Marine française.* Nombr. illust. en héliogravure; Flammarion. Fascicule VII. 8 »

Claude Farrère : *Histoire de la Marine française.* Le dix-huitième siècle. Nombr. illust. en héliogravure. Fascicule VIII; Flammarion. 8 »

P. Lazard : *Vauban, 1633-1707.* Avec 21 planches h. t. Préface de M. le général Weygand; Alcan. 60. »

Général Pouderoux : *Guerre et protection;* Nouv. Société d'éditions. 12 »

Roman

Marcel Aymé : *Le nain;* Nouv. Revue franç. 15 »

Francis Carco : *Mémoires d'une autre vie;* Albin Michel. » »

René Choisy : *Mômes des quais;* Figuière. 10 »

Arnaldo Fraccaroli : *Le Paradis des jeunes filles (Jeunes filles américaines),* traduit de l'italien par Yzelen; Flammarion. 12 »

Juliette Goublet : *Les petites mineures;* Edit. Montaigne. » »

Edmond Jaloux : *Dessins aux trois crayons;* Plon. 12 »

Albert La Touche-Espé : *L'autre péché;* Soc. génér. d'imprimerie et d'édition. 15 »

D.-H. Lawrence : *La mort de Siegmund,* traduit de l'anglais par Hervé-Southwell; Nouv. Revue franç. 15 »

Jean-Michel Renaitour : *L'Enlèvement;* Baudinière. » »

Hellen Zenna Smith : *Blessées de guerre,* traduit de l'anglais par R. Brua; Nouv. Revue franç. 15 »

Marine Spadaro Pacha et Nazly : *Chaïka devant l'amour. Monte-Carlo-Istamboul;* Revue moderne des arts et de la vie. 12 »

B. Traven : *Vaisseau fantôme, histoire d'un marin américain,* traduit de l'allemand par Ch. Burghard; Flammarion. 15 »

Edgar Wallace : *Un outsider du Derby. Les 55.* Traduit de l'anglais par Guy Tarbel; Hachette. 12 »

Georges Wathy : *Impunité;* Nouv. Editions Argo. 15 »

Sciences

Antoine Appert : *Propriétés des espaces abstraits les plus généraux. Compacité, séparabilité, transformations et fonctionnelles.* (*Exposés d'analyse générale* sous la direction de Maurice Fréchet, III); Hermann. 12 »

Antoine Appert : *Propriétés des*

espaces abstraits les plus généraux. Ensembles ouverts, fermés, denses en soi, clairsemés. Connexion. Préface de M. Fréchet. (*Exposés d'analyse générale*, sous la direction de Maurice Fréchet, II); Hermann. 12 »

Marcel Brelot : *Etude des fonctions sous-harmoniques au voisinage d'un point.* (*Exposés mathématiques* à la mémoire de Jacques Herbrand); Hermann. 14 »

Général E. Cazalas : *Carrés magiques au degré n. Séries numérales de G. Torry.* Avec un aperçu historique et une bibliographie des figures magiques; Hermann. 40 »

J. Dieudonné : *Sur quelques propriétés des polynomes.* (*Exposés mathématiques* à la mémoire de Jacques Herbrand); Hermann. 6 »

Maurice Fréchet : *L'arithmétique de l'infini.* (*Exposés d'analyse générale*, sous la direction de Maurice Bréchet, I); Hermann. 10 »

Lucien Godeaux : *Les surfaces algébriques non rationnelles de genres arithmétique et géométrique nuls.* (*Exposés de géométrie* sous la direction de M. E. Cartan, IV); Hermann. 10 »

Lucien Godeaux : *La théorie des surfaces et l'espace réglé* (*Géométrie projective différentielle*). (*Exposés sur l'analyse mathématique et ses applications, II*); Hermann. 12 »

Bernard Kwall : *Les bases physiques de la télévision.* Avec 124 figures; Chiron. 15 »

N. Lusin : *Sur les suites stationnaires.* (*Exposés mathématiques* à la mémoire de Jacques Herbrand, V); Hermann. 5 »

Emmy Noether : *Zerfallende verschrankte produkte und ihre Maximalordnungen.* (*Exposés mathématiques* à la mémoire de Jacques Herbrand, IV); Hermann. 5 »

Sociologie

Jacques Bardoux: *Le drame français.* Refaire l'Etat ou subir la force; Edit. des Portiques. » »

Louis Lièvre : *Le collectivisme aux cent visages;* Tallandier. 18 »

Théâtre

Henry Clark : *Bacchanale en sourdine;* Nouv. Editions Argo. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le plus inconnu des méconnus. — Un buste à Léon Deubel. — A propos du dixième anniversaire d'Henry Céard. La première forme d'*Une belle journée.* — Une autre source ignorée de *Nana.* — Le Sottisier universel.

Le plus inconnu des Méconnus vient de mourir. Nous étions cinq ou six à savoir que le lyrique de *la Mort des Syrènes* était un grand poète. Louis Ernault a publié des drames admirables: *Au palais de Circé, la Croisade des enfantelets francs*, ce *Miracle de Judas* où le traître apôtre, qui doute de la divinité du Christ, en a soudain, pour son désespoir, la preuve par un miracle qu'il a eu la tentation d'essayer en son nom. Il laisse, en manuscrit, une *Hélène* où s'accroît le mystère entrevu par Euripide, et une *Mort d'Ulysse*, symbolique du monde grec. Depuis deux années, frappé de paralysie, il ne pouvait parler ni écrire: ses gestes essayaient en vain de traduire une pensée suprême... Son visage rayonnait de douceur.

Son convoi a traversé la fête nationale jusqu'à la chapelle de

la Miséricorde, — aux murs de laquelle une affiche de patronage annonçait en spectacle la *Valse du bonheur!* Et, comme l'été précoce a vidé Paris, un seul ami suivait, qui se surprit à murmurer cet autre titre (d'un drame de Mauclair) : *Le Génie est un crime.* — G. P.

§

Un buste à Léon Deubel.

Troisième liste de souscriptions (1)

	Francs
G. Nicolas, professeur Faculté de Toulouse	50 »
Mme Alice Decœur	10 »
G.-O. Jacquot	10 »
A. Petit-Jean	250 »
Emile Magne	20 »
Serge Evans	20 »
Jean Desthieux	50 »
Ville de Maisons-Alfort	200 »
Jean Reymond	25 »
Paul Urgel	10 »
Edouard Schneider	10 »
Pierre Dreyfus-Schmidt	20 »
Fernand Gregh	20 »
Souscriptions recueillies par M. Octave Charpentier au « Vendredi de Poésie » du 25 mai 1934	30 »
Mme D. Guesdon (Rabat)	15 »
Octave Charpentier, directeur de *Poésie*	20 »
Mme J. Chicon	10 »
René Fernandat	15 »
Christian Sénéchal	30 »
Ville de Saint-Maurice	200 »
Deux collégiens admirateurs de Deubel	3 »
Raymond Franc	10 »
Mlle Madeleine Audouze	15 »
Eugène Courteau	15 »
E. Dupuis	13 »
Roland Dorgelès	100 »
Souscriptions recueillies par la Société Delacroix (2e versement) :	
Divers	102 »
Mlle Mignard	20 »
A reporter	1.293 »

(1) Voir les deux premières listes dans le *Mercure de France* du 15 février et du 15 avril 1934.

Report.			1.293 »
Souscriptions recueillies par le Comité Japonais (Tokio) :	Yens		
Suzuki, Koki	2	»	
Takigawa, Fujio	1	»	
Saito, Taizen	1	»	
Nakagome, Tomomi	0	70	
Nakamura, Shigeyoshi	1	»	
Yazaki, Torao	0	50	
Kamada, Sumiko	1	»	
Iwanami, Shigeo	10	»	
Harano, Eiji	1	»	
Narita, Saburo	1	»	
Sakata, Tokuo	1	»	
Nishikura, Yasutaro	10	»	
« Hadaka-Bungeisha » (*Revue*), Hokkaido	5	»	
Takinami, Yoshimasa	3	»	
Takata, Toshi	3	»	
Takano, Kensuke	1	»	
Matsumura, Itaro	2	»	
Ota, Shonosuke	1	»	
« Shibunsha » (*Revue*), Shizuoka	1	»	
Sato, Toyogo	1	»	
Takamura, Kotaro	25	»	
Yoshino, Hideo	2	»	
Ishiwara, Shinichi	0	50	
Takahashi, Atsuko	1	»	
Takahashi, Motokichi	5	»	
Nagashima, Tomoe	1	»	
Moriya, Matsuko	3	»	
Wada, Junko	3	»	
Saito, Takeo	0	50	
Gorai, Yojin	0	50	
Ota, Tomeo	0	50	
Iwamatsu, Fumiya	0	50	
Kimura, Tomotsune	0	50	
Koike, Eiju	2	»	
Hori, Masabumi	1	»	
Hasegawa, Tetsuichiro	5	»	
« Higekisha » (*Revue*), Tokio	5	»	
Harada, Isamu	2	»	
Takahashi, Yuko	1	»	
A reporter. . . .	106	20	1.293 »

Reports.......	106 20	1.293 »
Shigeno, Hideo...........................	1 »	
Ochiai Taro..............................	10 »	
Miyazaki, Joji	2 »	
Saito, Sei................................	2 »	
Shimazaki, Toson..........................	5 »	
Hikami, Hidehiro	0 50	
« Blütenstaub » (*Revue*), Yokohama : (Sasaki, Ayao; Chiba, Kazuo; Kawakami, Yuiihi; Hasegawa, Shiro; Akiyama, Koji; Nagakawa, Maki)	6 »	
Okazaki, Seiro............................	0 50	
Ozaki, Kihachi............................	5 »	
Katayama, Toshihiko.......................	5 »	
Moriki, Kiyoko............................	0 50	
Total.....................	143 70	
Soit, au cours du 18 juin 1934 (1 yen = 4 fr. 44)......		638 02
Total.................		1.931 02
Total des listes antérieures...............		5.822 »
Total des trois premières listes		7.753 02

Les souscriptions sont recueillies par M. Eugène Chatot, 15, rue Saint-Benoît, Paris (6ᵉ). — Compte chèque postal 1.059-68, Paris.

§

A propos du dixième anniversaire d'Henry Céard. La première forme d' « Une Belle Journée ». — «...Ils se quittèrent un dimanche, par la pluie... » Ainsi commence, dans le numéro 35 de *l'Artiste* (2 septembre 1877), que publiait, à Bruxelles, Théodore Hannon, — le poète des *Rimes de Joie* préfacées par J.-K. Huysmans (1). — un conte d'Henry Céard que nous relisions hier, à la veille du dixième anniversaire funèbre de la mort de l'écrivain et après une visite au cimetière de Bercy, où il repose depuis le 18 août 1924.

Tout de suite, avec ces phrases évoquant une rupture sous la pluie, on pense au plus célèbre des ouvrages d'Henry Céard, à cette *Belle Journée*, récit d'une autre aventure manquée (une

(1) Sur la collaboration de J.-K. Huysmans, d'Henry Céard et de leurs amis à l'*Artiste* et sur l'histoire de cette publication, voir particulièrement: *J.-K. Huysmans intime*, par Henry Céard et Jean de Caldain (*Revue hebdomadaire*, 21 novembre 1908), *Théodore Hennon*, par Georges Eeckhoud (*Mercure de France*, 15 avril 1920), et *L'Influence du Naturalisme français en Belgique de 1875 à 1900*, par Gustave Vanwelkenhuyzen (Bruxelles 1930).

« idylle fausse », disait l'auteur), qui se déroule, elle aussi, un dimanche, sous l'averse. Et, c'est effectivement, en moins de deux cents lignes, comme une ébauche du roman, à cette différence près que, dans la nouvelle, ce sont deux amants lassés de leur liaison et non pas un couple désenchanté avant toute réalisation qui décident de se séparer.

De même que les deux héros d'*Une Belle Journée* (Mme Duhamain et son fâcheux vis-à-vis Trudon), les deux anonymes du conte intitulé *Coups d'œil et clins d'yeux*, la rupture acceptée:

...causaient comme des camarades qui, chacun de son côté, vont s'en aller pour un long, très long voyage... Ils n'avaient ni tristesse, ni regrets, mais plutôt un peu d'embarras et de malaise. Tous les deux sentaient que leur liaison ne pouvait plus durer. Peut-être même éprouvaient-ils un soulagement secret en songeant qu'ils n'auraient plus d'anxiétés; une joie intime et égoïste en réfléchissant qu'ils allaient être libres, délivrés l'un de l'autre...

La pluie, personnage principal du court récit et du roman, nous la voyons arriver sous cet aspect dans le premier:

Le ciel se couvrait: des gouttes de pluie commençaient à tomber: la soirée était pleine de menaces d'ouragan: un vent violent soufflait qui lui cinglait le visage avec les brides lâches de son chapeau... Ils étaient demeurés silencieux, écrasés par l'ennui de cette interminable journée qui, à tout propos, les forçaient à recommencer leurs adieux. Ils se croyaient obligés à des nouveautés d'expression dont la recherche les épuisait...

Et se déchaîner sous cette forme dans le second:

La journée ne finirait donc pas!... La bourrasque exaspérée fouettait la façade [du restaurant] des Marronniers, mouillait le visage de Mme Duhamain. [Elle s'était mise à la fenêtre près de Trudon.] Un agacement plus grand lui venait encore des gouttes de pluie qui tombaient sur ses mains, par hasard... (*B. J.*, p. 193.)

Ici, ils prennent, pour tuer le temps: elle une grenadine, lui une absinthe sans gomme (*B. J.*, p. 223); là: un sirop et une absinthe gommée; les uns parcourent les journaux illustrés (*B. J.*, p. 234); les autres « regardent sans les lire les pages du *Charivari* et du *Journal amusant;* ce qu'ils souhaitent, dans le roman comme dans le conte, c'est « le passage d'une voiture vide »; et, de même qu'en quittant le restaurant des *Marronniers*, Mme Duhamain et Trudon traversent une salle de billard, de même les deux anonymes du conte dérangent, en traversant le café où ils se sont réfugiés, une partie de carambolage...

Coups d'œil et clins d'yeux parut, nous l'avons dit au début de cette note, dans *l'Artiste* de Bruxelles du 2 septembre 1877. Quatre mois plus tard, Henry Céard commençait (6 janvier 1878) à donner au même journal, de huit jours en huit jours, *Une Belle Journée* dont la publication fut interrompue par suite d'un chan-

gement dans la direction du périodique, le 16 décembre de la même année, à la fin de la troisième partie, ce qui correspond à la page 190 du livre édité en 1881, par Charpentier. — L. DX.

§

Une autre source ignorée de « Nana ». — On sait que Zola, en quête de « documents humains » pour *Nana*, se renseigna auprès de quelques personnes qui s'étaient trouvées mêlées de près à la vie parisienne sous le Second Empire (1). L'un de ses informateurs fut Ludovic Halévy. Pendant qu'il le pilotait à travers les coulisses des Variétés, l'auteur (en collaboration avec Degas) (2) de la *Famille Cardinal* contait à l'auteur des *Rougon-Macquart* maintes anecdotes et historiettes. Il lui raconta notamment ce qu'il savait de Blanche d'Antigny, et qu'il tenait de Meilhac (3) :

Un joli mot de Blanche d'Antigny à un de ses domestiques : « Buvez, ça m'est égal, mais pas avec papa. »

La dite Blanche d'Antigny a une suivante nommée Armandine... (4). Une tête de paysanne de la campagne de Rome, régulière, froide, impassible.

— A-t-elle eu des amants? demandait Meilhac à Blanche d'Antigny.

— Oui, deux ou trois à Bucarest (5).

— A Bucarest, pourquoi à Bucarest?

— Il y a sept ans de cela. Armandine était très belle et déjà à mon service depuis cinq ans (6). Nous revenions de Russie par le chemin des écoliers. Je tombe malade à l'hôtel, pas le sou. Pas de crédit. C'est Armandine qui m'a fait vivre. Dès que j'ai été rétablie, il n'a plus été question de rien. « J'ai bien assez des affaires de Madame, me dit-elle, je n'ai pas eu le temps d'en avoir pour mon compte. »

Blanche d'Antigny adore cette Armandine.

« Je suis toujours dans le gâchis pour l'argent, dit Blanche, mais sans Armandine j'aurais déjà crevé de faim et de misère. »

Blanche d'Antigny, naturellement, a une femme de chambre vulgaire, n'importe qui, n'importe quoi, Joséphine ou Emeline. Celle-là fait la petite besogne, mais Armandine prend le service et le prend tout entier dans les circonstances solennelles : quand on attend un personnage important, quand il faut du tact, quand il est nécessaire de surveiller Madame qui pourrait faire quelque bêtise, etc. Il y aurait une étude très curieuse à faire avec cela (7).

(1) Voyez « *Nana* », (*documents inédits*) : *Manuscrit Autographe*, avril-juin 1932.

(2) Voyez *Degas, collaborateur de Ludovic Halévy : Mercure de France*, I-V-1934, p. 666-7.

(3) A qui, d'après Jules Claretie (*Souvenirs du Diner Bixio*, p. 121), Blanche d'Antigny aurait légué « sa malle [?] et ses lettres d'amour ».

(4) Ludovic Halévy semble avoir mal retenu son nom : cette suivante s'appelait Ambroisine. Voyez *Blanche d'Antigny*, dans le *Manuscrit Autographe*, n°s 36 et 37.

(5) Avant la triomphale soirée de la *Blonde Vénus*, Nana a pour amant un Valaque.

(6) En 1858. Halévy a mal retenu la date. A cette époque, Blanche d'Antigny n'était que demoiselle de magasin (elle le resta jusqu'en 1860) et n'avait pas les moyens — ni le besoin — d'avoir une suivante.

(7) *Les carnets de Ludovic Halévy*, VI : *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1934, pp. 556-557.

Zola tira parti de ces renseignements pour camper le personnage de Zoé, la femme de chambre de Nana.

Dans l'abandon du réveil, elle [Nana] n'avait pas de secret pour Zoé. Celle-ci, habituée à de pareilles confidences, les recevait avec une sympathie respectueuse. Puisque Madame daignait lui causer de ses affaires, elle se permettrait de dire ce qu'elle pensait. D'abord, elle aimait beaucoup Madame, elle avait quitté exprès Mme Blanche, et Dieu sait si Mme Blanche faisait des pieds et des mains pour la ravoir. Les places ne manquaient pas, elle était assez connue; mais elle serait restée chez Madame, même dans la gêne, parce qu'elle croyait à l'avenir de Madame. Et elle finit par préciser ses conseils. Quand on était jeune, on faisait des bêtises. Cette fois il fallait ouvrir l'œil, car les hommes ne songeaient qu'à la plaisanterie...

Zoé, qui citait « avec une pointe d'orgueil les dames où elle avait servi comme femme de chambre » et parlait d'elles « en personne qui avait tenu leur fortune dans sa main » : « Bien sûr, plus d'une sans elle aurait eu de drôles d'histoires », — Zoé, tout au long du roman de Zola, se conduit et se comporte vis-à-vis de Nana comme « Armandine » envers Blanche d'Antigny. — AURIANT.

§

Le Sottisier universel.

En 1837, lorsque Mme de Girardin allait par le chemin de fer de Paris à Saint-Germain en vingt-huit minutes (à près de trente à l'heure, songez donc!), il lui semblait qu'elle avait roulé avec une rapidité effrayante. [*Distance de Paris à Saint-Germain : 21 kilomètres.*] — *1934*, n° du 27 juin.

Pie X refusa à l'empereur d'Autriche sa bénédiction aux troupes en partance. Dans son Encyclique du 1er novembre 1914, il protesta contre l'armement des peuples « descendant d'un même père et qui font partie de la même société humaine ». — *Mercure de France*, 1er juillet, p. 76.

ARRESTATION DE FAUSSAIRES. — A Sarria, près de Barcelone, la police portugaise a trouvé, au cours d'une perquisition effectuée dans une villa, un lot de plus de deux millions de timbres-poste falsifiés de Hongrie, Hollande, Angleterre, France, Allemagne, Salvador, Tchécoslovaquie, Monténégro, etc. — *Echo de la Timbrologie*, 30 juin.

Le Mathusalem turc avait trois reins, deux de plus par conséquent que le commun des mortels. — *Excelsior*, 3 juillet.

Voici trois charmantes concurrentes dans les *Précieuses ridicules :* de gauche à droite, Mmes Grey dans le rôle de Cathos, Dufranne dans celui de Martine et Goull dans celui de Madelon. — *Dépêche* de Toulouse, 6 juillet.

Robespierre avait, par avance, matérialisé ce rêve dans un discours prononcé le 10 thermidor an II où il énumérait 34 fêtes à célébrer chaque année par la nation tout entière. — *Le Journal*, « Nos Echos », 13 juillet.

M. Villey, préfet de la Loire, a déposé un mémoire ayant pour objet d'appliquer les décrets-lois sur les traitements du personnel de la Ville de Paris. — *L'Œuvre*, 6 juillet.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1934.